This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1556

cc.

PLA

Du Cabinet de Mr Petit

EXTRAIT
DE
ROLAND
L'AMOUREUX.

EXTRAIT
DE
ROLAND
L'AMOUREUX,
DE
MATHEO MARIA BOYARDO,
Comte de Scandiano;

Par M. le Comte DE TRESSAN.

A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXX.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 JAN 1985
OF OXFORD
LIBRARY

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

C'est avec autant de confiance que de respect, que j'ose mettre aux pieds de mon Auguste Grand-Maître la Traduction exacte du célèbre

Poëme de l'Arioſte, précédée de l'Extrait de ceux du Boyardo & du Bernt; c'eſt au grand PRINCE *qui s'occupe avec ſuccès à conſerver dans la Nobleſſe Françoiſe l'ancien eſprit de la Chevalerie, qu'il m'eſt bien honorable & bien cher de dédier ce foible ouvrage de ma vieilleſſe.*

La permiſſion que vous me donnez de vous l'offrir, MONSEIGNEUR, *eſt une ſuite de la protection dont la feue* REINE, *Monſeigneur* LE

Dauphin & le Roi de Pologne m'ont honoré pendant une longue ſuite d'années : Admis dans leur ſociété intime, Monſeigneur le Dauphin me fit admirer dès ſon enfance un génie élevé dont la lumière s'étendoit ſur toutes les connoiſſances ; les ſaiſiſſant avec rapidité, ſon imagination féconde & brillante ſe ſoumettoit cependant aux ſages loix de la diſcuſſion : une étude immenſe, un goût exquis, une juſtice éclairée, le flam-

beau de la Religion, celui de la ſageſſe, le rendirent de bonne heure bien ſupérieur à ceux qu'il admettoit près de lui. Nous n'euſſions jamais oſé lui parler qu'avec timidité ſi la bonté, la gaieté, les charmes répandus dans ſa converſation n'euſſent raſſuré, n'euſſent attaché notre cœur autant qu'il ſe ſoumettoit notre eſprit.

Ah! MONSEIGNEUR, *vous avez adouci l'amertume des larmes que, juſqu'à mon*

dernier ſoupir, je verſerai ſur ſon tombeau ! Le Protecteur que j'adorois renaît pour la France dans ſes Auguſtes Fils ; je viens de peindre ce que nous admirons en vous, ce que vous nous faites reſpecter & aimer ; en rappellant la mémoire de votre Auguſte Pere, vos bienfaits, MONSEIGNEUR, *votre protection ſont le ſoutien & la conſolation des derniers jours de ſon ancien ſerviteur ; c'eſt à ſes mânes ſacrés, c'eſt au digne Fils de*

ce grand PRINCE *qu'accable par les regrets & par les ans, mes mains tremblantes oſent offrir cette Traduction dont il n'eût point dédaigné l'hommage.*

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

DE MONSEIGNEUR,

Le très-humble, très-obéiſſant & très-attaché Serviteur,

LE COMTE DE TRESSAN,

Lieutenant Général des Armées du Roi, & Commandeur de l'Ordre de Saint Lazare.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

PLUSIEURS perſonnes, dont le pouvoir eſt abſolu ſur mon eſprit & ſur mon cœur, ſe ſont réunies pour me faire entreprendre la Traduction de l'*Orlando Furioſo*. Je ſens combien il eſt téméraire (& ſurtout à mon âge) d'eſſayer de rendre en proſe françoiſe un Poëme ſublime & charmant. L'Arioſte également harmonieux & fécond, laiſſe voler ſa brillante imagination, embraſſe tous les genres, ſaiſit tout ce qui l'amuſe, & varie tous ſes chants depuis l'héroïſme d'Homere, juſqu'à la plus folle des plaiſanteries de Lucien.

On courroit riſque de tomber dans bien des écueils & quelquefois dans une triſte monotonie, ſi l'on s'attachoit à faire une verſion littérale, & ſi l'on ne ſe permettoit pas même de ſupprimer quelquefois ce qu'il eſt facile de voir que le Poëte n'a placé que pour remplir le cadre de l'eſpèce de ſtrophe à laquelle il s'eſt aſſujetti.

Je crois n'avoir pas beſoin de m'excuſer ſur ce que je me ſuis écarté, pendant peu de momens, de mon Auteur dans la Traduction de quelques ſtrophes & de quelques paſſages que le célèbre Métaſtaſe, toujours noble & modeſte, ne ſe permettroit pas de nos jours.

Ceux qui prétendroient trou-

ver une version scrupuleusement exacte dans ce que je vais essayer d'écrire, feront très-bien de me condamner d'avance : je les avertis moi-même que je ne prétends qu'à faire une Traduction approchante, s'il m'est possible, de ce Poëme divin, & d'en être avoué par des Italiens qui connoîtront le ton & l'esprit de la langue françoise.

Peut-être quelques Critiques rigoureux trouveront-ils encore que ma prétention est trop forte en me servant du mot de *Traduction* ; mais je ne disputerai pas contre eux.

C'est uniquement pour vous que j'écris, (dirai je comme mon Auteur,) Hommes d'un goût éclairé !

Femmes aimables & ſpirituelles ! vous qui m'ordonnez de vous préſenter en françois l'*Orlando Furioſo* ; vous qui jugerez (d'après les Muſes & les Grâces,) le foible ouvrage d'un Vieillard ! Mais je dois auparavant vous rendre compte de la marche que j'ai cru devoir ſuivre pour ne pas m'écarter de celle de mon Auteur, & je vais m'expliquer devant vous ſur ce que j'entends (bien ou mal) par le mot *traduire*.

J'imagine donc que traduire un ouvrage, & ſur-tout le Poëme d'un Auteur tel que l'Arioſte, c'eſt s'élever & s'attacher autant qu'il eſt poſſible, à ſaiſir ſon ton, à s'imprégner de ſon génie, à ſuivre la marche de ſes idées ; c'eſt faire

tous ſes efforts pour faire paſſe
d'une langue à l'autre le vrai ſe
de l'Auteur & le caractère de ſo
ouvrage. Je ne ſens que trop
que pour répondre à cette idée
il faudroit rendre énergie pou
énergie, ſentiment pour ſen
ment, fleurs pour fleurs, g
gaité pour gaité : je ſuis bien lo
d'atteindre à cette perfection, e
je ſerai toujours bien au-deſſou
du Poëte Ferrarois ; mais du moi
j'oſe eſpérer que les Gens éclair
d'Italie, ainſi que ceux de France
auxquels la Langue Italienne e
familière, me ſçauront quelqu
gré de ne m'être jamais écarté d
véritable ſens de mon Auteur ; i
auront la juſtice de ne pas exig
de moi qu'une proſe françoi

atteigne à l'élévation, à l'harmonie, aux charmes de la poëſie italienne; ils retrouveront les mêmes images, & lorſqu'ils les verront décolorées dans ma copie, ils me plaindront de n'avoir pu charger ma palette des brillantes couleurs qu'un Raphaël, un Titien, un Corrége ſavoit broyer & préparer pour la ſienne.

J'oſe eſpérer auſſi que ceux de mes Compatriotes, qui ne connoiſſent pas encore les charmes de la poëſie italienne, auront une idée plus approchante de l'*Orlando Furioſo*, que celle qu'il s'en ſont formée juſqu'à ce jour, & c'eſt un moyen de les animer à ſe mettre en état de lire ce Poëme charmant dans ſa langue.

Toutes les diſcuſſions dont je pourrois rendre compte au ſujet de l'*Orlando Furioſo*; toutes celles que je pourrois faire moi-même, me paroiſſent inutiles & décidées par un ſeul fait : tout homme d'eſprit & de goût, qui lit ce Poëme depuis ſon exiſtence, le relit en y trouvant toujours de nouveaux charmes, & il ne le quitte jamais ſans l'eſpérance & le deſir de le relire encore.

AVERTISSEMENT.

*Il eſt abſolument néceſſaire pour avoir l'intelligence de l'*Orlando Furioſo, *de connoître un peu les ouvrages des Poëtes & des Romanciers qui parlent de Roland. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer les Lecteurs aux deux Tomes de la* Bibliotheque des Romans des mois de Novembre & Décembre 1777. *Ils y trouveront l'Extrait de pluſieurs Auteurs qui célèbrent les exploits de ce fameux Comte d'Angers, neveu de Charlemagne, qu'ils diſent être fils de Milon, Comte d'Aglante, & de Berthe, ſœur de cet Empereur.*

*Le plus ſingulier des ouvrages qui précèdent l'*Orlando Innamorato

de Mathieu-Marie Boyardo, Comte de Scandiano, c'eſt le Poëme de Ludovico Pulci, intitulé il Morgante. *L'extrait que l'on trouve de cet ouvrage dans le Tome du mois de Novembre, que nous venons de citer, eſt plein de cette érudition également agréable & ſûre qui ſemble ſe cacher ſous les fleurs dans les extraits du Pulci, du Boyardo, du Berni & de l'Arioſte. Nous déſirons que les Lecteurs de cette Traduction exacte de l'*Orlando *ayent recours à l'ouvrage qui peut le mieux les éclairer & leur plaire; il en coûte cher à mon cœur de n'oſer rendre un hommage public à l'Auteur de ces Extraits, pour lequel je partage la reconnoiſſance que lui doit le Public.*

Nous nous croyons cependant obligés de donner une légère idée des derniers Poëtes Italiens qui chantèrent les exploits de ROLAND, *de* RENAUD *& de* ROGER, *à ceux qui ne ſeront pas à portée de lire tout ce que l'aimable & ſavant Auteur des Extraits, que je viens de citer, a raſſemblé ſur ce ſujet.*

Le Poëme de l'Arioſte ſemble n'être qu'une ſuite de celui du Boyardo; le beau génie du premier Auteur paroît s'être captivé d'abord à ſuivre la marche & les idées du ſecond: mais bientôt prenant un vol plus rapide, il s'élève au-deſſus de ſon ſujet, & ſa fertile & brillante imagination répand ſur tout ſon ouvrage une nobleſſe, une variété

*& des beautés bien ſupérieures celles du Boyardo * ; il paroî auſſi que ce n'eſt qu'au projet d traduire l'*Orlando Furioſo, *qu nous devons la Traduction libr que l'ingénieux M. le Sage a fai de l'*Orlando Innamorato, *qu'il étoi abſolument néceſſaire d'avoir l pour avoir l'intelligence du Poëm de l'Arioſte, & connoître les per ſonnages qu'il y met en action.*

Mathieu-Marie Boyardo, Comt de Scandiano, mort Gouverneur d

* Un grand Prince que le reſpect m'emp che de nommer, m'a fait l'honneur de me di à ce ſujet: » Toutes les continuations qu'or » faites des ouvrages renommés, ont pa » toujours plus foibles que le commencemer » & j'en admire d'autant plus la ſupérior » de l'ORLANDO FURIOSO, ſur l'ORLAN » INNAMORATO. « *Note du Traducteur.*

*Reggio, était ſavant pour ſon ſiècle : il aimoit la poëſie ; & le goût dominant de ſon temps pour les Romans de Chevalerie ſe joignant à celui qu'il avoit pour les ouvrages des Anciens, il ſe crut l'acquis & les talens néceſſaires pour compoſer un Poëme d'un genre mixte entre le merveilleux qui regne dans l'Iliade & l'Énéïde, & l'exagération qui domine dans la narration des anciens Romans : ce Poëte avoit trop préſumé de ſes forces & de la durée de ſes jours : il mourut en laiſſant ſon ouvrage très-imparfait. Un Vénitien, nommé Nicolas Agoſtini, entreprit d'achever l'*Orlando Innamorato ; *il ajouta trois chants très-inférieurs aux premiers, & donna l'édition de ce Poëme telle*

qu'il l'avoit préparée pour paroître.

*Franceſco Berni crut avoir les mêmes droits qu'Agoſtini à s'emparer de l'*Orlando Innamorato : *il retoucha tout le Poëme, tel qu'il étoit alors ; il y joignit ſa propre invention, & l'embellit par des vers bien plus élégans & plus harmonieux que ceux d'Agoſtini ; mais ce Poëte ſe livrant trop à la bouffonnerie licencieuſe & ſouvent du plus mauvais ton, qu'il avoit portée dans ſes autres ouvrages, au point d'avoir donné ſon nom aux Poëſies burleſques qui parurent après lui, s'éloigna ſouvent de la manière & du ton noble du Boyardo.*

Cependant, les Italiens ont preſ-

que tous donné la préférence au travail du Berni ſur celui d'Agoſtini ; ſon imagination ſouvent gaie juſqu'à la folie, la fineſſe & l'agrément de ſon expreſſion, & ſur-tout l'harmonie, caractère de la poëſie, auſſi néceſſaire qu'il eſt ſublime, ont conſtaté ſa ſupériorité ſur le Poëte Vénitien.

C'eſt l'ouvrage du Berni, imprimé pour la première fois en 1542, dont M. le Sage a fait une Traduction libre & fort abrégée ; c'eſt le même qu'on a réimprimé en 1778 dans ſa langue maternelle. L'Arioſte étoit trop ſupérieur aux Poëtes dont je viens de parler pour s'abaiſſer à retoucher l'ouvrage du Boyardo. On pourroit imaginer différens motifs au parti qu'il prit de

*ne donner ſon Poëme que comme une ſuite de l'*Orlando Innamorato; *peut-être fut-il bien aiſe de montrer combien il pouvoit s'élever au-deſſus de tous ceux qui l'avoient précédé; peut-être crut-il plaire à ſon ſiécle en donnant un nouvel éclat à l'eſpèce de poëſie à laquelle le Pulci & le Boyardo l'avoient accoutumé; peut-être auſſi fut-il entraîné par le deſir qu'il avoit de plaire à ſes Maîtres; & quoique l'illuſtre Maiſon d'Eſt n'eût pas beſoin de mêler une fable à la ſplendeur & à l'antiquité de ſon origine, l'Arioſte crut en augmenter le luſtre en la faiſant deſcendre de Roger & de Bradamante, & par conſéquent d'Hector & des anciens Rois de Phrygie.*

Après avoir fait connoître les Auteurs & les ouvrages antérieurs ou contemporains de l'Arioſte, nous devons à nos Lecteurs de leur donner une idée préliminaire de la naiſſance, des emplois & du caractère du grand Poëte dont nous avons traduit l'ouvrage. La vie de tous ceux qui portent l'excellence dans leur art eſt toujours intéreſſante; la fiction fut trop embellie par l'Arioſte, il contribua trop à perfectionner le goût en Europe, pour que nous n'aimions pas à connoître l'Auteur qui nous en donna les plus charmantes leçons.

ABRÉGÉ
DE LA VIE
DE L'ARIOSTE,
EXTRAITE
De Simon Fornari, de l'Abbé Pezana, &c.

LUDOVICO ARIOSTO naquit d'un ſang illuſtre en Italie : ſes pères étoient ſortis de Bologne

pour s'établir à Ferrare cent ans avant ſa naiſſance. Le Comte Nicolo Arioſto ſon père étoit Gouverneur de Reggio, & l'heureux époux de la belle Daria Malaguzza née d'une ancienne & noble maiſon de cette ville : dix enfans furent le fruit de leur union ; Ludovico étoit l'aîné de tous : ſon père étant peu riche, & connoiſſant les heureuſes & brillantes diſpoſitions de ce fils à devenir un homme d'un ordre ſupérieur, ne négligea rien pour ſon éducation, & pour le mettre en état d'être un jour le ſoutien de ſa nombreuſe famille.

Le beau génie de l'Arioſte ſe développa de bonne heure ; mais entraîné par l'amour de la Poëſie

&

& des Belles-Lettres, il négligea les connoiſſances que ſon père deſiroit qu'il poſſédât. Les jeux de ſon enfance reſſemblèrent à ceux d'Ovide : il eſſuya ſouvent les mêmes reproches, & les Muſes s'emparèrent de celui qu'elles deſtinoient à ſuivre & illuſtrer leurs travaux. Pluſieurs petites pièces qu'il compoſoit & qu'il jouoit avec ſes frères & ſes ſœurs, furent le prélude de ſes ouvrages ; cependant la tendre amitié qui l'unit avec Pandolphe Arioſto ſon parent, plus âgé que lui de quelques années & verſé dans la Littérature Grecque & Latine, lui donna l'émulation d'acquérir le riche fonds qu'on voit répandu dans ſes ouvrages. Le ſçavant Grégoire de

Spolette ſoutint le goût que le jeune Poëte avoit pris pour l'inſtruction, & la lui rendit facile. Déjà l'oraiſon la plus élégante que Ludovico prononça ſur les règles qu'on doit ſuivre, & l'eſprit qu'on doit apporter dans ſes études, fit connoître à la ville de Ferrare qu'elle élevoit dans ſon ſein un génie propre à l'illuſtrer; & ſon père jouiſſoit du bonheur d'entendre ſes compatriotes donner ſon fils pour modèle à leurs enfans. Lorſqu'il mourut, il laiſſa ce fils aîné peu riche & à la tête d'une nombreuſe famille.

Ce fut dans ce même temps que l'Arioſte eut auſſi le malheur de perdre ce Pandolphe Arioſto, ſon parent & ſon meilleur ami.

Son déſeſpoir fut extrême ; les Malaguzzi dont il étoit parent par ſa mère, l'arrachèrent à la douleur profonde dont il étoit pénétré, l'aidèrent dans les ſoins qu'il avoit à prendre de ſa famille, & l'attachèrent au célèbre Cardinal Hyppolyte d'Eſt qui traita l'Arioſte avec la diſtinction due à ſa naiſſance & celle que méritoient ſes ſublimes talens : Hyppolite en avoit trop lui-même pour ne pas connoître le prix de ceux de l'Arioſte, & perſonne n'étoit plus perſuadé que lui que les grands Princes honorent leur vie en protégeant ceux qui ſçavent s'élever par leurs lumières & leurs dons naturels au-deſſus d'une multitude qui ne leur eſt qu'inutile par ſon

ignorance, & par l'indolence ou la dépravation de ſes mœurs. Jules Second donnoit alors à l'Europe le ſpectacle de voir un Souverain Pontife, la tête plus ſouvent couverte d'un caſque que d'une thiare; & le Cardinal Hyppolite qui ſentoit bouillonner dans ſes veines le ſang qu'il avoit reçu de tant de Héros, ſe crut en droit de l'imiter. Hyppolite combattit ſouvent, remporta des victoires ſignalées ſur les Vénitiens: il ſe montra l'égal de ſon frère Alphonſe Duc de Ferrare à la tête des armées; les frères de l'Arioſte combattirent ſouvent ſous ſes ordres avec gloire; & Ludovico fut de même employé ſouvent par ce Prince en des négociations diffi-

tiles, & dont ce favori s'acquitta toujours avec ſuccès.

Léon X, ſucceſſeur de Jules, connut tout le mérite de l'Arioſte; & ce Pontife, occupé comme tous les Princes de Médicis d'être le Reſtaurateur des Arts & des Lettres, envia ſouvent ce grand Poëte à la Maiſon d'Eſt à laquelle l'Arioſte étoit & fut toujours inviolablement attaché. Quelques ennemis ſecrets eſſayèrent cependant de répandre des nuages ſur la réputation de l'Arioſte, & de le troubler dans la faveur dont il avoit toujours joui près de ſes maîtres. Quelques légères ſatyres que l'Arioſte avoit fait, lorſqu'il eſſayoit les différens genres auxquels ſa Muſe devoit s'attacher,

furent le vain prétexte dont ils osèrent ſe ſervir pour répandre ſur le caractère le plus noble & le plus loyal le vernis de la méchanceté : ſept ou huit de ces ſatyres nous ſont reſtées avec quelques Imitations des Comédies de Plaute, & cinq autres Comédies de ſon invention qui méritèrent l'approbation de l'Italie, ſurtout celle intitulée *i Suppoſiti.*

Le Cardinal d'Eſt n'eut point l'injuſtice d'écouter les noirceurs inventées contre l'Arioſte. Les plus célèbres Auteurs contemporains n'ont pas même rapporté le prétendu mot que l'on attribue à ce Prince, lorſque l'Arioſte lui préſenta ſon Poëme. Nous conviendrons facilement que l'hiſtoire de

l'Hermite, celle de Joconde & de la coupe enchantée auroient pu mériter ce mot dans un ſiècle où la Langue Italienne auroit été plus ſévère ; mais s'il eſt vrai que le Cardinal Hyppolite l'ait dit, ce mot ne peut être regardé que comme une plaiſanterie fort douce, ſous le Pontificat de Léon X, & dans le temps où les Princeſſes de la vertu la plus rigide, telles que Marguerite ſœur de François Premier, Iſabelle de Gonzague & pluſieurs autres Dames célèbres applaudiſſoient avec les Papes & tout le ſacré Collége au Poëme ſublime de l'*Orlando Furioſo*.

Il eſt vrai que l'Arioſte, dont la complexion étoit délicate & affoiblie par un long travail, ne put

ſuivre le Cardinal en Hongrie, & l'on ſçait quel eſt le pouvoir que prennent à la fin ſur les Princes quelques flatteurs qui les ſervent avec aſſiduité; s'ils ne peuvent réuſſir à détruire abſolument un homme eſtimable dans ſon eſprit, ils parviennent du moins par leurs petites méchancetés répétées, à diminuer quelque choſe de la bonté & de la douce familiarité dont le Prince l'honore. Cependant à ſon retour Hyppolite montra toujours la plus haute eſtime pour ce Poëte ſublime; & lorſque ce Prince mourut un an avant Léon X, le Duc Alphonſe ſon frère s'attacha l'Arioſte par ſes bienfaits & bien plus encore par la bonté conſtante qu'il eut pour lui : nous

ignorons le nom des ennemis de l'Arioſte, mais nous ſçavons qu'il fut honoré pendant trente ans de la ſociété intime de ſes maîtres, & qu'il fut long-temps employé par eux dans pluſieurs charges qu'il remplit toujours avec honneur.

Le Bembo, le Sadoleto, le Cardinal Bibiéna, Paul Jove, tous les Sçavans & les Poëtes que le beau ſiècle de François Premier & de Léon X peut compter parmi ceux qui l'ont illuſtré, furent les amis de l'Arioſte: il n'en perdit aucun par ſa faute, & l'honnêteté de ſes mœurs lui conſerva ceux que ſa muſe & ſes ouvrages lui avoient acquis.

C'eſt dans la pleine faveur d'Al-

phonſe, c'eſt honoré de ſes regrets & de ceux de tous les gens éclairés de l'Europe, que l'Arioſte termina ſa carrière dans la cinquante-neuvième année de ſon âge.

L'année 1532, qui précéda celle de ſa mort, fut la plus glorieuſe de ſa vie, Charles Quint l'ayant couronné lui-même des lauriers de Pétrarque, dans la ville de Mantoue. Il mourut dans celle de Ferrare, le mois de Juillet 1533; ſes compatriotes élevèrent un monument à ſa mémoire dans l'Egliſe des Bénédictins, & les Muſes de toutes les Nations policées le couronnèrent de fleurs.

Le célèbre Titien ſe plut à rendre les traits & la belle phyſio-

nomie de l'Arioſte avec autant de force que de vérité : il étoit grand & bien fait, quoique la longue habitude du travail eût un peu courbé ſes épaules ; ſes yeux pleins de feu nous annoncent celui qui brilloit dans ſon eſprit & qui brûloit ſon cœur : on croira ſans peine qu'il eut ſouvent l'amour pour maître, & qu'il en fut bien ou mal traité tour-à-tour. Quelques événemens de ſa vie raſſemblés par Simon Fornari, donnent lieu de ſoupçonner qu'il porta plus d'une chaîne ; mais s'il ne fut pas le plus conſtant des amans, il en fut du moins le plus paſſionné. Il n'eſt aucun trait ſéducteur dont il ne ſe plaiſe à parer la beauté qui l'inſpire, & pluſieurs portraits

charmans qu'il nous préſente dans ſon Poëme paroiſſent avoir été peints d'après l'image qu'il portoit alors gravée dans ſon cœur ; on reconnoît juſques dans les plus petites choſes à quel point ſon imagination étoit excitée & ſoumiſe à ſa paſſion préſente. Ayant ſuivi ſon ami Nicolo Veſpucci qui le retint quelque temps au milieu de ſa famille dans la maiſon qu'il habitoit à Florence, il y devint amoureux d'une belle-ſœur de ſon ami ; & la voyant un jour broder une veſte de brocard d'argent avec des filets de pourpre, l'idée des belles mains qui formoient cet ouvrage, reſta ſi préſente à ſon amant, que même en racontant le combat ſanglant de Mandricard

contre Zerbin, il compare la longue bleſſure que reçut ce dernier au filet de pourpre qu'il avoit vu tracer par les mains d'albâtre qui l'avoient enchaîné.

L'Arioſte étoit trop aimable pour n'être pas ſouvent heureux : on eſt bien tenté de croire, lorſqu'on lit le Fornari, que le charmant portrait d'Olympe eſt tracé d'après celle qui le rendit père de deux fils, dont l'aîné nommé Jean-Baptiſte prit le parti des armes, & dont le ſecond nommé Verginio conſacra ſes études & ſa vie à ſervir l'amour & les Muſes, comme celui dont il avoit reçu le jour : l'Arioſte donna tous ſes ſoins à rendre ce fils digne de marcher ſur ſes traces ; mais la

tendreſſe qu'il avoit pour lui ne put le déterminer à le mettre en droit de porter ſon nom; l'amour de la liberté l'empêcha non-ſeulement de ſe plier au joug de l'hymen; mais il ne lui permit pas même de ſe rendre aux vives ſollicitations de ſes maîtres & de Léon X, qui le preſſoient d'entrer dans la ſimple Cléricature, pour qu'ils puſſent le nommer à de riches Bénéfices, & l'élever peut-être aux plus grands honneurs de cet Etat. L'Arioſte écrivit même à ce ſujet:

Se a perder s'ha la libertà, non ſtimo
Il piu ricco Capel, che in Roma ſia.

Quelques infidélités que l'Arioſte ait peut-être eſſuyées dans ſes

amours, nous ſommes bien éloignés de chercher à l'excuſer de toutes les imprécations qu'il met dans la bouche de Rodomont ; nous lui pardonnerions plutôt celles qu'il place dans un de ſes prologues contre l'avarice : on peut être furieux, déſeſpéré, mais on doit pardonner à celle qu'un nouvel amour entraîne ; il eſt atroce de vouloir briſer l'autel au pied duquel on a ſacrifié ; il eſt un peu plus excuſable de ſe plaindre avec amertume de celle qu'un vil intérêt domine & rend infidelle ; mais quiconque a conſacré ſa lyre & ſa vie à chanter & ſervir l'amour & la beauté, doit avoir prévu tout ce qui peut troubler ſon bonheur. Nous allons voir l'Arioſte toujours

T
INST
LI

ST. G

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR.

C'EST avec toute la confiance que le respect, que j'ose mettre aux pieds de mon Auguste Grand-Maître la Traduction exacte du célebre

ucune qui
vers & les
ux Esprits
yons donc
conformer
Abate Ma-
ceux que
de goût ou
les détrac-
ces Payſans
raſſemblés
dans ſa fo-

neſco aſſalto.

de décider
it être don-
rlando ; le
on met en
lui diſputer

prêt à ſe ſoumettre à la chaîne, qu'il ne fait que ſecouer ſans la rompre; & ſon vieux Traducteur ſe trouveroit heureux de pouvoir encore l'imiter.

Non-ſeulement l'Empereur Charles-Quint, le Duc de Ferrare, celui de Milan, & la République de Veniſe ſe plurent à faire inſcrire les éloges & l'approbation qu'ils donnèrent au Poëme de l'Orlando Furioſo, lorſque l'Arioſte, après l'avoir porté juſqu'à quarante-ſix Chants, le fit imprimer en 1532; mais cette première Edition fut honorée pareillement par le Pape Clément VII; & la révolution d'un ſiècle étoit à peine écoulée, que l'on comptoit déjà ſoixante & dix Editions de cet

Ouvrage : il n'en eſt aucune qui ne ſoit décorée par les vers & les louanges des plus beaux Eſprits de l'Europe ; nous croyons donc être en droit de nous conformer à l'opinion del Signor Abate Mazea, lorſqu'il compare ceux que l'humeur, le manque de goût ou l'injuſtice ont rendus les détracteurs de l'Arioſte, à ces Payſans groſſiers qui s'étoient raſſemblés pour attaquer Roland dans ſa folie.

Per far al Pazzo un Villaneſco aſſalto.

Nous n'avons garde de décider quel eſt le nom qui doit être donné au Poëme de l'Orlando ; le manque d'unité d'action met en droit les Critiques de lui diſputer

le titre de Poëme Epique, quoique le tiſſu de l'ouvrage ſoit lié par des rapprochemens ingénieux, & bien faciles à ſaiſir : Eh qu'importe, après tout, que ce Poëme s'éloigne des loix rigides de l'Epopée, il n'en eſt que plus original. Il oblige le Lecteur qui lui refuſera le nom d'Epique, à s'efforcer d'en inventer un autre pour le caractériſer ; mais ce nouveau nom, malheureuſement, ne pourra jamais s'appliquer à quelqu'autre Ouvrage qui réuniſſe tout ce que nous aimons & admirons dans celui-ci. Nous aurons la même diſcrétion & la même prudence, pour ne point décider entre la *Gieruſalemme Liberata* & l'*Orlando Furioſo :* les Eſprits les plus

éclairés ſe ſont partagés de tout temps, & ſe partagent encore dans le jugement qu'ils portent ſur ces deux beaux ouvrages : la plus grande louange qu'on puiſſe donner à tous les deux, c'eſt de tenir la balance dans ſon équilibre : cependant les loix du vrai goût ſont invariables, & puiſque l'un & l'autre parti trouve des raiſons ſuffiſantes pour s'efforcer de faire pencher un des côtés de la balance, nous croyons que ceux qui ſont entraînés à ſuivre l'une ou l'autre opinion, le ſont beaucoup plus par le fond de leur caractère, & par le ſentiment intérieur de mélancolie ou de gaieté qu'ils apportent dans cet examen, que par des raiſons victorieuſes qui frapent

également tous les esprits véritablement éclairés. On ne pourra douter que le Rajeunisseur des Amadis ne soit du nombre de ceux qui reconnoissent l'Arioste pour leur Maître, puisqu'à la fin de son quinzième lustre, ce Poëme enchanteur l'anime encore assez pour qu'il ose essayer de le rendre plus familier à ses Compatriotes; il peut dire même que c'est de l'aveu d'Uranie qu'il rend hommage à ce Poëte divin; & qu'en combattant pour la gloire de l'Arioste, il suit toujours l'étendard de Galilée, dont il va rapporter & traduire une Lettre, que ce grand Homme écrivit à son ami Francesco Rinuccini: personne ne disputera sans doute à Galilée la jus-

teſſe & la force de ces grandes combinaiſons qui ſont la baſe de toutes les loix, & même de celles du goût; pluſieurs Géomètres tranſcendans de nos jours doivent nous faire ſentir de quel poids doit être l'opinion de Galilée, & nous preſſer de croire que la juſteſſe de l'eſprit nous aſſure preſque toujours de ſa juſtice.

TRADUCTION
DE LA LETTRE
DE GALILÉE,
AU Seigneur FRANÇOIS RINUCCINI.

JE médite ſouvent ſur ce qui peut me rendre le plus coupable, ou de garder le ſilence avec Votre Seigneurie, ou de lui écrire ſans lui rendre compte des raiſons qui déterminent ma préférence entre nos deux grands Poëtes Héroïques; je deſirerois lui obéir & la ſatisfaire, & cela m'eût été plus facile, ſi je n'avois perdu par un

malheureux haſard un exemplaire du Taſſe ſur lequel j'avois fait des notes marginales : je m'étois amuſé pendant le cours de pluſieurs mois, & même d'une année, à raſſembler les paſſages les plus agréables de ces deux Poëtes, & ſurtout ceux qu'on peut comparer l'un à l'autre : je conviens que l'Arioſte me paroît ſupérieur pour le nombre & pour l'agrément de ces différens paſſages ; par exemple, la fuite d'Angélique me paroît bien mieux peinte que celle d'Herminie : je préfère Rodomont au milieu de Paris, à Renaud lorſqu'il entre dans Jéruſalem. On ne peut faire d'autre appréciation, que de l'extrême ſupériorité au médiocre, lorſque l'on compare

la Diſcorde furieuſe née dans le camp d'Agramant, avec les foibles diſſenſions qui s'élèvent dans celui de Godefroy : l'amour de Tancrède pour Clorinde, celui d'Herminie, me paroiſſent bien ſtériles & bien froids vis-à-vis celui de Roger & de Bradamante. Quels grands événemens n'anobliſſent pas cet amour ? Qu'ils ſont héroïques dans leurs entrepriſes ? Qu'ils ſont intéreſſans dans le trouble qui les agite ! C'eſt-là qu'on voit peindre avec fidélité tous les tranſports de la jalouſie, les regrets, les plaintes les plus amères, le déſeſpoir d'une ame déchirée par les parjures dont elle accuſe ſon amant : mais quel trait ſublime ! ... un regard, un ſoupir, une ſeule parole ſuffiſent pour calmer

calmer une tendre amante. Eh ! qui pourroit ne pas sentir le froid & le manque d'invention dans le portrait & les moyens dont se sert la puissante Armide pour retenir Renaud ? & cette foible copie peut-elle arrêter les yeux, vis-à-vis le tableau plein d'énergie & de grâces qui fait partager au cœur comme à l'esprit l'enchantement qui retient Roger dans les jardins d'Alcine ?

On ne peut raisonnablement disconvenir que les motifs de la discorde qui s'élève dans l'armée chrétienne, ne soient foibles jusqu'à la puérilité, en comparaison de ceux qui portent la confusion & la mort dans celle de l'armée sarrasine. On ne voit naître aucun

grand événement des querelles qui s'élèvent dans le camp de Godefroy, tandis que la fureur & l'éloignement de Rodomont, la mort de Mandricard, les bleſſures & l'inaction forcée de Roger, le départ ſubit de Marphiſe & de Sacripant, ſont la ſuite de la fureur que les flambeaux de la diſcorde ont allumée; c'eſt ainſi que ſe prépare l'arrivée de Renaud, la déroute & la ruine entière de l'armée d'Agramant.

Peut-on ne pas admirer l'obſervation fidelle du coſtume dans l'Arioſte! quelle vérité dans les traits qui peignent la téméraire Marphiſe toujours prête à refuſer toute eſpèce de ſecours, & ne comptant que ſur ſon bras & ſur

la valeur ! que le courage & la généroſité de Mandricard paroiſſent brillans lorſque Zerbin reſte mourant entre les bras d'Iſabelle ! Mais, quelle plus haute idée peut-on prendre de la perfection d'un Héros, ſi ce n'eſt dans les vertus, les actions de Roger, & dans les traits avec leſquels il le peint ſans ceſſe ! Que n'aurois-je pas à dire de la conſtance & de la vraie vertu d'Olympe, d'Iſabelle & de Druſile miſe en oppoſition avec la noire perfidie, les lâches infidélités de Gabrine, d'Origile, & l'inconſtante légèreté de Doralice !

Plus je m'étens ſur ce ſujet, plus je ſens que j'aurois de choſes à dire, mais elles ajouteroient

peu pour ſatisfaire l'eſprit de Votre Seigneurie & le mien ; & je crois n'avoir rien dit qui ne ſoit ſuffiſamment connu de tous ceux qui liſent les deux Auteurs.

C'eſt ainſi que Galilée s'exprime dans ſa Lettre. Je peux ſeulement avouer que je ſens une ſecrette ſatisfaction à la rendre avec fidélité.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la Traduction de *Roland le Furieux*, à laquelle on a joint, par forme d'introduction, une Analyſe de *Roland l'Amoureux*, par M. LE COMTE DE TRESSAN; & j'ai cru qu'on pouvoit permettre cette nouvelle & élégante Traduction d'un Poëme qui juſqu'ici en avoit fait déſirer une plus digne de l'Arioſte. A Paris ce 20 Juin 1780.

BRET, *Cenſeur Royal.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le ſieur PISSOT, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il

désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé, *Traduction de Roland le Furieux*, par M. LE COMTE DE TRESSAN, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *dix* années conſécutives, à compter de la date des Préſentes, & encore pendant la vie dudit ſieur DE TRESSAN, ſi celui-ci ſurvit à l'expiration du préſent Privilége, conformément à l'article IV de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Privilèges en Librairie: Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayans-cauſe, à peine de ſaiſie & confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: A la charge que ces Préſentes

ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre per-

miſſion, & nonobſtant Clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le dix-neuviéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt, & de notre Regne le ſeptiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2042, fol. 375, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris ce 15 Septembre 1780.

LE CLERC, Syndic.

EXTRAIT

EXTRAIT

DE ROLAND

L'AMOUREUX.

LE BOYARDO commence par peindre Gradaſſe, comme ayant le cœur d'un dragon, la force & la taille d'un géant. Il eſt Souverain de la grande Séricane, qui contient la Chine, & la plus grande partie de l'Aſie. Ce Prince l'a conquiſe par la force des armes enchantées ; mais ſes deſirs ne peuvent être ſatisfaits qu'il n'ait en ſa poſſeſſion la fameuſe Duran-

dal, épée de Roland, & Bayard, cheval de bataille du Paladin Renaud. Rien ne peut réſiſter au tranchant de Durandal : nul courſier ne peut être pareil à Bayard ; ce cheval étant Fée, invulnérable, devançant les vents dans ſa courſe, & doué d'une intelligence humaine. Gradaſſe, à la tête de cent cinquante mille hommes, & comptant encore plus ſur ſon bras & ſa valeur, débarque en Eſpagne, y porte la guerre ; mais il n'y fait des conquêtes, que pour ſe ménager un point d'appui, des entrepôts, des magaſins, & pour pénétrer après en France.

Marſile, Roi d'Eſpagne, père de Ferragus l'invulnérable, de la jeune & belle Fleur-d'Epine, &

d'Iſolier, lève à la hâte une armée pour s'oppoſer à l'incurſion de Gradaſſe; mais il eſt privé du ſecours de Ferragus, du Roi Balugant, du Roi géant Grandonio, d'Iſolier, de Serpentin, & de beaucoup de grands Seigneurs Sarraſins, qui ſe trouvoient alors à Paris, attirés par la publication d'un tournoi, que Charlemagne avoit fait préparer.

Ce grand Empereur y tenoit alors ſa Cour plénière, en attendant le premier jour du tournoi: il avoit alors dans ſa Cour, Othon Roi d'Angleterre, & le Prince Aſtolphe ſon fils; Didier, Roi de Lombardie; Salomon, Roi de Bretagne; le reſte de la Cour étoit compoſé de pluſieurs Sou-

verains ſes vaſſaux, tels que Naymes, Duc de Bavière, & de ſa nombreuſe & brillante Chevalerie. Parmi les premiers Paladins de ſa Cour, Roland & Renaud, neveux de Charles, étoient auſſi diſtingués par leur haute renommée que par leur naiſſance.

Roland, Comte d'Angers, fils de Milon & de Berthe, étoit invulnérable, hors ſous la plante des pieds : ce héros indomptable ne pouvoit être égalé que par Renaud de Montauban, ſon couſin ; celui-ci, fils du Duc Aymon, avoit pluſieurs frères d'une haute réputation ; mais Bradamante, ſa ſœur, ayant embraſſé le parti des armes, cette guerrière, quoique fort jeune, & douée d'une beauté

parfaite, étoit à peine ſurpaſſée par la force & la valeur de ſon frère Renaud.

L'invincible Roland moins beau, moins galand que ce frère & cette ſœur, avoit une âme auſſi prompte à s'enflammer, qu'elle étoit intrépide & conſtante. Le Marquis Olivier, Duc de Vienne, ornoit la Cour de Charles, avec ſes deux fils Aquilant le Noir & Griffon le Blanc, ſurnommés tous les deux par la couleur de leurs armes enchantées qu'ils tenoient de deux puiſſantes Fées qui les avoient élevés. Le perfide Ganelon, Comte de Mayence, tenoit auſſi le plus haut rang dans la Cour de Charles, ainſi qu'Anſelme de Hauterive.

On y voyoit auſſi Pinabel, & pluſieurs autres Chevaliers de ſa Maiſon, tout auſſi lâches, tout auſſi capables des plus grands crimes que le chef de cette race haïe & mépriſé par la Chevalerie, mais aſſez adroite pour avoir ſçu gagner le cœur & la confiance de Charles. Turpin, Archevêque de Reims, joignoit la valeur à la ſainteté de ſon état; il ſçavoit même lire & écrire : c'eſt d'après lui que les faſtes de la vie de Charlemagne ont été recueillis, & c'eſt dans ſes Chroniques que le Boyardo a puiſé les principaux traits & les événemens de ſon Poëme.

Telle étoit à-peu-près la Cour de Charles, quelques jours auparavant que le tournoi commençât.

De grandes fêtes rempliſſoient les jours qui le précédèrent. Ce fut ſur la fin d'un feſtin que Charles vit paroître à ſa Cour quatre redoutables Géans qui conduiſoient au milieu d'eux un jeune Chevalier couvert d'armes magnifiques & portant une lance d'or. Il tenoit par la main la plus charmante perſonne que l'amour & les grâces euſſent embellie de tous leurs dons.

Alde, Armeline, & Clarice, qui juſqu'alors avoient remporté la palme de la beauté, furent obligées de la céder à cette créature céleſte. Clarice, qui connoiſſoit le cœur léger de l'aimable Renaud ſon époux, fut vivement allarmée en la voyant paroître. Renaud,

en effet, ne put réſiſter à tant de charmes; il eut peine à cacher ſes premiers tranſports.

Le fier Roland, bleſſé d'un trait fatal, ſentit pour la première fois tous les feux de l'amour. Quel ravage ne devoient-ils pas faire dans ſon âme impétueuſe! Quoique le farouche Ferragus ne reſpirât que les combats & le carnage, il fut épris; & cédant à ſes deſirs naiſſans, il jura dans ſon cœur de poſſéder cette belle, ou de perdre la vie. Aſtolphe, tous les Paladins, & juſqu'au vieux & ſage Duc Naymes, ne purent la voir, ſans en être émus.

Angélique, c'eſt ainſi que ſe nommoit cette dangereuſe beauté, s'avança d'un air modeſte vers

Charlemagne : elle ouvrit ſes lèvres de roſes, & d'un ſon de voix qui retentiſſoit doucement dans tous les cœurs, elle lui dit que, fille de Galafron Roi du Cathay, elle venoit des extrémités de l'Orient, avec le Prince Argail ſon frère, pour admirer ſa ſageſſe, & la magnificence de ſa Cour ; & qu'épris de l'amour de la gloire, ſon frère venoit s'éprouver à la joûte contre les Chevaliers de ſa Cour, ſous la condition qu'elle & ſon frère demeureroient les priſonniers de celui qui pourroit l'abattre; mais auſſi que tous ceux que l'Argail abattroit, reſteroient en leur puiſſance: elle ajouta qu'ils avoient fait tendre leurs tentes près du perron de Merlin, & que

ceux qui voudroient s'éprouver contre ſon frère, en attendant le tournoi, pouvoient ſe préſenter à ce perron dès le lendemain matin. A ces mots, le frère & la ſœur, s'inclinant avec reſpect, ſe retirèrent d'un air noble & modeſte, ſans attendre la réponſe de l'Empereur.

Une eſpèce de murmure d'admiration ſuivit leur départ; tous les Chevaliers ſe ſentoient également agités par l'eſpoir de faire une auſſi brillante conquête; tous ſe préparoient à combattre l'Argail; tous deſiroient la préférence pour être les premiers à s'eſſayer contre lui; & Charles voyant qu'une diſpute dangereuſe commençoit à s'élever, impoſa ſi-

lence, & leur dit que le ſort décideroit quels ſeroient ceux qui ſe rendroient les premiers au perron de Merlin.

On mêle les noms des principaux Chevaliers dans un caſque ; on tire.... Le nom de l'aimable & galant Aſtolphe, Prince d'Angleterre, ſort le premier ; celui du féroce Prince d'Eſpagne Ferragus ſort le ſecond ; & la fortune veut que ceux de Roland & de Renaud ne ſoient que les derniers.

Maugis, fils du Duc d'Aigremont, étoit témoin de tout ce qui ſe paſſoit alors. Peu redoutable par ſa force & ſa valeur, Maugis l'étoit par ſes enchantemens ; & depuis Merlin, peu

d'Enchanteurs avoient égalé ſon pouvoir. Maugis, peu ſuſceptible d'amour, avoit d'abord vu la belle Angélique avec aſſez d'indifférence ; mais ſoupçonnant que la démarche qu'elle venoit de faire cachoit quelque deſſein funeſte aux Chevaliers Chrétiens, il prit le plus sûr moyen de s'en éclaircir : il courut chercher ſon Livre, & découvrit que Galafron, allié ſecret de Gradaſſe, avoit envoyé ſa fille pour ſéduire les Chevaliers de Charles par ſa beauté ; qu'il avoit couvert ſon fils l'Argail d'armes enchantées à l'épreuve des coups de Joyeuſe & de Durandal, & qu'il avoit armé ſa main d'une lance d'or, dont le pouvoir étoit de porter par terre

tout Chevalier dont elle ne feroit qu'effleurer les armes. C'eſt ainſi dirent à Maugis les Eſprits ſoumis à ſes ordres, que Galafron compte enlever les plus redoutables Paladins de Charles, les retenir priſonniers, & le mettre hors d'état de réſiſter à Gradaſſe.

Maugis ſe promet bien de s'oppoſer à ce complot ſi fatal à l'Empire : il s'arme d'un poignard, il ſe fait tranſporter la nuit ſuivante par ſes Démons dans la tente d'Angélique, il eſt prêt à frapper ſon beau ſein ; mais la lueur d'une lampe lui fait voir Angélique à demi-nue & plus belle que Vénus ne parut au Berger Troyen : ſon cœur eſt ému, palpite, & ſa main laiſſe tomber ſon poignard pour

s'occuper d'un ſoin plus doux : Angélique ſe réveille, ſe défend, appelle ſon frère à grands cris ; l'Argail s'élance dans la tente de ſa ſœur, terraſſe Maugis, & le ſerre dans ſes bras nerveux. Ce ne peut être qu'un Magicien, s'écrie Angélique : elle fouille Maugis, trouve ſon Livre, le parcourt, & la connoiſſance qu'elle a reçue dans les Indes des Livres propres aux plus fortes conjurations, la met à portée d'évoquer les Eſprits que ce Livre lui ſoumet : ils paroiſſent à ſes ordres ; elle fait enlever Maugis : les Démons le portent au Cathay, le préſentent à Galafron, l'inſtruiſent de ſon attentat, & Galafron le fait enchaîner ſur la pointe d'un écueil.

Angélique & l'Argail s'étant délivrés de cet Enchanteur, qui peut ſeul s'oppoſer à leur projet, s'apprêtent à le ſuivre.

Le lendemain à peine l'Aurore ouvroit les portes de l'Orient aux chevaux fougueux du Soleil, que le gentil Aſtolphe, couvert d'armes brillantes, s'avance près du perron de Merlin : il ſonne du cor pour appeller l'Argail qui ſort armé de ſa lance d'or, le renverſe, le remet entre les mains des quatre Géans, & l'Argail ſonne du cor à ſon tour pour appeller celui des Chevaliers qui ſe propoſe pour ſuccéder à celui qu'il a fait ſon priſonnier.

Le ſon du cor retentit au loin ; Ferragus l'entend, & ne doutant

pas que le jeune & préſomptueux Aſtolphe n'ait ſuccombé, il prend une forte lance, & vole pour le remplacer. Ce terrible Sarraſin court contre l'Argail, avec une pleine aſſurance de la victoire ; mais la lance d'or l'enlève des arçons, & le jette rudement ſur le ſable. L'Argail ſaute légèrement à terre, appelle ſes quatre géans, & s'avance avec eux pour s'emparer de ce nouveau priſonnier ; mais Ferragus, moins docile qu'Aſtolphe, ſe relève en fureur, attaque les quatre géans, & malgré leurs coups redoublés, il leur fait mordre la pouſſière à tous les quatre, & s'avance contre l'Argail. Celui-ci ſe recule deux pas : » Brave Chevalier, lui dit-il, vous ſavez

quelles ſont les conditions de notre joûte, & vous devez vous y ſoumettre. « Ferragus n'entend point raiſon, attaque avec fureur l'Argail, qu'il force à ſe défendre. Ferragus porte mille coups en vain, il ne peut entamer les armes du frère d'Angélique; celui-ci briſe, entroùvre vingt fois les armes de Ferragus, & ſon épée rebondit luiſante, ſans pouvoir s'abreuver du ſang de ſon ennemi. Après deux heures de combat, ils perdent haleine, s'appuient ſur le pommeau de leurs épées; & Ferragus entre en pour-parler avec l'Argail: » Pourquoi, lui dit-il, cherchons-nous vainement à nous donner la mort? Je vois bien que tes armes ſont enchan-

tées, tu peux connoître que je ſuis invulnérable; une même Religion nous unit; il eſt bien plus ſimple & plus naturel que tu me donnes librement ta ſœur, puiſqu'étant fils aîné de Marſile, je peux la placer ſur un des plus beaux trônes de l'univers. — J'y conſens, lui répond l'Argail, ſi tu conviens à ma ſœur, que je n'ai ni le pouvoir ni la volonté de contraindre. « Il appelle Angélique; & Ferragus délaçant ſon caſque, court bruſquement au-devant d'elle, & lui demande ſa main.

Angélique recule d'effroi, à l'aſpect de Ferragus, dont le viſage africain n'offre que des traits affreux, & dont les yeux ſemblent

bien plus animés par la fureur que par l'amour.

Elle rentre dans ſa tente avec l'Argail qui lui repréſente en vain que Ferragus eſt un guerrier renommé, & le fils aîné du Roi d'Eſpagne; Angélique refuſe cette eſpèce de monſtre; & bientôt effrayée par la voix rauque de Ferragus qui crie, qui murmure pour rappeller ſon frère, & ſavoir ſa réponſe, elle ſort par la porte de derrière de ſa tente, elle s'élance ſur une haquenée vîte comme le vent, & s'enfuit à toute bride: Ferragus la voit partir, il en conclut qu'il eſt refuſé: plein de rage, il attaque une ſeconde fois l'Argail: tous les deux connoiſſant au bout d'une heure, que tous les

coups qu'ils ſe portent ſont inutiles, ils laiſſent tomber leurs épées, s'arment d'un poignard, & ſe ſaiſiſſant au corps, ils font tous leurs efforts pour le renverſer, roulent enſemble ſur la pouſſière, cherchent le défaut de leurs armes pour faire pénétrer leurs poignards : la peau invulnérable de Ferragus émouſſe la pointe de celui de l'Argail, & le Prince d'Eſpagne plonge le ſien tout entier dans le flanc gauche de celui du Cathay: » Je meurs, s'écria l'Argail d'une voix preſque éteinte ; mais, brave Chevalier, accordes-moi du moins une grace. « Ferragus qui lève la viſière du caſque de l'Argail, eſt ému par la pitié lorſqu'il voit ce jeune & beau Che-

valier prêt à rendre le dernier ſoupir : » Hélas ! lui dit-il, il n'a pas dépendu de moi que nous ne devinſſions frères ; je te jure d'exécuter tes dernières volontés. « — » Eh bien, dit l'Argail prêt d'expirer, jettes-moi tout-armé dans cette fontaine ; ſauves ma mémoire du reproche de m'être laiſſé vaincre avec de ſi fortes armes. « — » Je te le promets, dit Ferragus, mais permets-moi de me couvrir encore quelque temps la tête de ton caſque, dans un pays que je dois regarder comme ennemi : tu vois que le mien eſt fracaſſé ; je te promets de revenir ici le joindre au reſte de tes armes. « L'Argail expirant y conſentit par un ſigne. Ferragus s'étant couvert

la tête de ſon caſque, précipita ſon corps tout-armé dans cette fontaine qui formoit une rivière en s'écoulant; & remontant à cheval, il courut à toute bride ſur les traces de la charmante Angélique.

Les Paladins n'ayant point vu revenir Ferragus, ne doutèrent point qu'il n'eût été fait priſonnier: ils montent à cheval, courent au perron de Merlin; ils trouvent les tentes déſertes; ils voient les corps des quatre géans & plus loin des débris d'armes, une place enſanglantée: Aſtolphe devenu libre par la fuite des gens de la ſuite d'Angélique, leur raconte ce qui s'eſt paſſé, reprend ſes armes, & trouvant la lance d'or de l'Argail appuyée contre

un pin, il s'en saisit & remplace celle qu'il a brisée.

Renaud & Roland, également épris, volent sur les traces d'Angélique; tous les deux arrivent par différentes routes dans la forêt des Ardennes. Les Paladins parcourent les bois, & cherchent celle qui ne pense qu'à les éviter. Le célèbre Merlin avoit autrefois construit pour Artus deux fontaines dans cette vaste forêt; les eaux de l'une inspiroient tous les feux de l'amour; les eaux de l'autre plongeoient les malheureux qui buvoient de ses froides ondes dans une triste indifférence qui les portoit jusqu'à la haine: un hasard cruel fait qu'Angélique boit des eaux de la fontaine qui fait aimer,

& que, dans le même moment, Renaud étanche ſa ſoif dans celles de la fontaine de la haine.

Le Paladin ſent éteindre ſon amour, il veut retourner près de Charlemagne; il s'égare dans la forêt, & la fatigue & la chaleur le forcent à deſcendre, à laiſſer paître Bayard, & à s'endormir à l'ombre: Angélique qui s'eſt pareillement égarée, & qui ſent battre ſon cœur par un ſentiment dont elle eſt ſurpriſe, & qu'elle ne connoît point encore, rencontre Renaud endormi, le trouve charmant, & ſon jeune cœur ne peut réſiſter au charme qui l'entraîne près de ce Chevalier: plus elle le regarde, plus l'amour prend d'empire dans ſon âme; elle

cueille

cueille des fleurs, elle les répand sur lui; Renaud se réveille, la reconnoît; mais le cruel, loin de l'écouter, s'en éloigne avec une sorte d'horreur, remonte à cheval & la fuit.

Angélique fait retentir les bois de ses plaintes; troublée, désespérée, elle court en vain après Renaud, & cédant enfin à sa douleur, elle a recours au livre de Maugis; elle voit que le Paladin qui se refuse à sa tendresse est ce même Renaud dont elle a si souvent entendu célébrer les agrémens & la valeur: elle revient au même lieu où l'aimable Renaud l'a rendue sensible; elle descend, elle reconnoît la place que ce Paladin occupoit, aux fleurs dont

elle-même l'a couverte; elle s'aſſied ſur l'herbe qu'il a foulée, & bientôt accablée par la laſſitude & la douleur, ſes yeux ſont fermés par un profond ſommeil.

Pendant ce temps, Aſtolphe, retourné près de Charlemagne, avoit remporté tout l'honneur du grand tournoi. Les Chevaliers de la maiſon de Mayence avoient eſſayé de le lui enlever par une ſupercherie: la lance d'or les avoit preſque tous renverſés les uns après les autres; mais deux d'entre eux ayant couru contre lui preſque dans le même temps, celui qu'Aſtolphe attaquoit de droit fil avec la lance d'or, avoit volé des arçons; & le Comte de Hautefeuille ſaiſiſſant ce moment pour

frapper Aſtolphe de côté, l'avoit jetté ſur le ſable. Le Prince d'Angleterre, furieux de cette trahiſon, avoit mis l'épée à la main, pour ſe jetter ſur ce traître; mais Charlemagne l'avoit fait arrêter, & l'avoit mis aux arrêts. Aſtolphe forcé de céder, avoit vainement demandé juſtice: indigné de la partialité que Charlemagne montroit pour les perfides Mayençois, il étoit bruſquement ſorti de ſa Cour, & n'étant point né ſon ſujet, il ſe propoſoit de ne jamais employer ſon épée à ſon ſervice.

La Cour de Charles ſe trouva privée dans ce moment de ſes Chevaliers les plus renommés: preſque tous étant ſéduits par les attraits d'Angélique, ils avoient

volé ſur ſes traces; & Roland, le plus redoutable de tous, pouſſoit ſon cheval Bride-d'or au haſard dans l'eſpérance de devancer ſes rivaux, & de la rejoindre. Ce Paladin, après avoir long-tems parcouru la forêt des Ardennes, étoit arrivé comme Angélique ſur les bords de la fontaine de l'Amour; il avoit bu de ſes eaux comme elle: mais à peine s'étoit-il apperçu de leur effet: elles ne pouvoient allumer dans ſon cœur une flamme plus vive que celle que les yeux d'Angélique avoient fait naître. Quels tranſports n'éprouva-t-il pas quelques momens après, en trouvant cette beauté céleſte endormie ſur l'herbe! Il deſcend à terre: il en approche. Mais le véritable

amour rend toujours timide : il la regarde, l'admire, l'adore ; il retient jusqu'à ses soupirs, & n'ose l'éveiller.

Roland jouissoit du bonheur de voir tous ses charmes, lorsqu'il fut troublé dans ces momens délicieux, par l'arrivée du farouche Ferragus. Ce Sarrasin, couvert du sang du frère, poursuivoit la sœur avec l'ardeur d'un vautour. Il ne pensoit qu'à se saisir de sa proie, après avoir vaincu son défenseur.

Soit qu'il ne reconnût pas Roland, ou que son orgueil l'empêchât de le redouter, il voulut l'éloigner d'Angélique par des propos insultans : bientôt ils sont aux mains ; les coups terribles & précipités qu'ils se portent, réveillent

Angélique. Effrayée, & ne croyant voir que deux ennemis dangereux dans ces Chevaliers, elle profite de leur acharnement l'un contre l'autre; elle s'élance ſur ſon palefroi, & s'enfuit à toutes jambes. Roland s'en apperçoit, & propoſe à Ferragus d'interrompre le combat pour courir après elle: le Sarraſin, plus féroce encore qu'amoureux, continue à ſe battre avec plus de fureur que jamais. Les armes de ces deux rivaux ſont déjà briſées; mais tous deux ſont invulnérables, & leurs épées ne peuvent s'enſanglanter.

La belle Fleur-d'Epine, ſœur de Ferragus, arrive en ce moment. Roland, par reſpect pour elle, recule quelques pas, & lui

laiſſe le tems d'apprendre à ſon frère, que Marſile eſt attaqué par Gradaſſe, aſſiégé dans Barcelonne, & qu'il eſt prêt à perdre ſes Etats & ſa liberté. Ferragus ſe rend à la néceſſité de voler au ſecours de l'Eſpagne; il accompagne ſa ſœur; & Roland ſe remet à ſuivre celle ſans laquelle il ne peut plus exiſter.

Toutes les recherches de Roland furent bien inutiles : non-ſeulement Angélique avoit reçu de Galafron ſon père un anneau qui la défendoit de tous les enchantemens, lorſqu'elle le portoit à ſon doigt, & qui la rendoit inviſible, lorſquelle le tenoit entre ſes lèvres; mais elle avoit de plus le livre de Maugis : & bientôt évoquant les Eſprits que ce livre lui

ſoumettoit, elle ſe fit tranſporter par eux au Cathay.

L'arrivée ſubite d'Angélique plongea Galafron dans la plus mortelle douleur : il avoit perdu ſon fils, ſes projets étoient renverſés. Déſeſpéré, furieux, il s'en fût vengé ſur Maugis ; mais Angélique, emportée par ſa paſſion pour Renaud, & ſachant que Maugis étoit le couſin & l'ami de ce Paladin, fut le délivrer elle-même, & lui remit ſon livre, après l'avoir fait jurer qu'il la ſerviroit dans ſes amours, & qu'il ameneroit ſon couſin auprès d'elle.

Maugis, en effet, ſe fait tranſporter près de Renaud : il ne doute pas du ſuccès de ſon meſſage, mais ſon couſin ne l'écoute

qu'avec une ſorte d'horreur : Maugis inſiſte ; il a fait un ſerment terrible de revenir ſe remettre dans les fers de Galafron, s'il ne conduit pas Renaud au Cathay : ſa vie, ſon pouvoir dépendent de l'accompliſſement de ce ſerment, & trouvant ſon couſin infléxible, il le menace de l'en punir ; mais l'indifférent Renaud craint moins ſa vengeance que de ſe ſoumettre à ce qu'il lui propoſe : celui-ci furieux s'éloigne, appelle les Démons, leur donne ſes ordres ; l'un d'eux prend la figure d'un héraut, qui vient défier Renaud au combat de la part de Gradaſſe, qui l'attend, dit il, ſur le bord de la mer.

L'intrépide Renaud accepte le

défi, court au rivage, croit voir Gradaſſe, ſe bat contre lui : le feint Gradaſſe, après avoir ſoutenu le combat pendant quelque temps, ſemble fuir ſon ennemi, & ſe jette dans une barque attachée au rivage ; Renaud l'y pourſuit, le combat ſe renouvelle & ſe ſoutient pendant quelque temps ; mais tout-à-coup le fantôme de Gradaſſe diſparoît, & Renaud ſe trouve ſeul dans cette barque qui s'eſt détachée du rivage, & qui fend les flots avec rapidité.

Roland, pendant ce temps, eſſuie beaucoup d'aventures : il tue un ſphinx, il paſſe le pont de la mort, il tombe dans un piège, il s'en tire par ſa force & par la valeur. Il apprend par un

courier qu'Agrican, Empereur de Tartarie, éperdument amoureux d'Angélique que Galafron lui refuſe, eſt entré dans le Cathay pour enlever par la force cette Princeſſe, & qu'il aſſiége Albraque. Roland veut voler à ſon ſecours; il eſt arrêté dans ſa route par un piège que lui tend la Fée Dragontine, & qui le retient enchanté dans ſon château.

Dans le même tems que Maugis avoit trompé Renaud, en lui envoyant un héraut de la part de Gradaſſe, il avoit trompé de même ce Prince, par un ſecond démon, qui l'avoit été défier de la part de Renaud. Gradaſſe s'étoit porté ſur le bord de la mer, avoit attendu vainement le Paladin Fran-

çois ; & trompé par les apparences, il avoit oſé publiquement attaquer la réputation de Renaud, & dire que ce brave Paladin avoit eu la lâcheté d'éviter de combattre contre lui.

On ſçait que Bayard étoit doué d'une intelligence humaine ; & ce cheval, au moment où ſon maître avoit diſparu ſur la mer, trompé par les illuſions de Maugis, avoit repris le chemin de l'armée dont Charlemagne avoit donné le commandement à Renaud, pour aller au ſecours du Roi Marſile, craignant que Gradaſſe, après avoir ſoumis l'Eſpagne, ne portât ſes armes victorieuſes dans ſes Etats. C'étoit en effet le deſſein de l'Empereur de Séricane ; & ce Prince

ayant fait un accommodement avec Marſile, ils s'étoient alliés, avoient joint leurs troupes, & tous les deux s'avançoient à grandes journées pour attaquer Charles, & détruire l'Empire chrétien.

Quelques eſcadrons de leurs troupes ayant vu paſſer Bayard, qui retournoit, ſans être monté, vers le camp françois, avoient voulu s'en emparer : mais le terrible animal ſe ſervant avec fureur de ſes dents & de ſes pieds, avoit percé ces eſcadrons, les avoit mis en déſordre ; un grand nombre de cavaliers étoient péris par ſes morſures & ſes atteintes meurtrières : il étoit rentré couvert de leur ſang dans le camp françois ; & les Chrétiens, en le voyant revenir

en cet état, ne doutèrent point que Renaud n'eût ſuccombé; & Bayard enſanglanté plongea dans la douleur cette armée, qui ſe trouvoit privée de ſon Général.

Cette fatale nouvelle fut bientôt portée à Charles, qui vint en perſonne avec le reſte de ſes Paladins, pour s'oppoſer à Gradaſſe. Il étoit monté ſur Bayard, qu'il avoit reçu de Richardet; & ce Prince, toujours irrité du manque de reſpect d'Aſtolphe, ne l'avoit point encore tiré des arrêts avant de partir de Paris.

Malgré la valeur de Charles & de ſes Chevaliers, il fut pris avec pluſieurs de ſes premiers Pairs. Bayard le défendit en vain pendant le combat; ce brave animal

voyant l'Empereur au pouvoir des Infidèles, s'étoit dégagé de la mêlée, s'étoit défendu de tous les efforts qu'on avoit faits pour l'arrêter, & reprenant le chemin de Paris, on ne put douter que Gradaſſe ne fût vainqueur, & que Charles ne fût en ſon pouvoir.

Gradaſſe, en effet, étoit maître de Charlemagne ; mais loin d'abuſer de ſa victoire, il avoit traité l'Empereur Chrétien avec les égards dûs à ſon rang : nous ne ſommes point ennemis, lui dit-il, & content de régner ſur de vaſtes contrées, & ſur les régions les plus fertiles & les plus heureuſes de l'Univers, je ne prétends pas faire des conquêtes. Gradaſſe alors dit à Charles qu'il

n'avoit fait cette haute entrepriſe que pour être poſſeſſeur du cheval de Renaud & de l'épée de Roland. Tous deux, ajouta-t-il, ſont vos ſujets & vos neveux; ils doivent vous obéir : faites-moi remettre Bayard que vous avez en votre puiſſance, & que Renaud a refuſé de me diſputer par les armes; jurez-moi de m'envoyer l'épée de Roland, dès qu'il reparoîtra dans votre cour; c'eſt à ces conditions que vous pouvez remonter ſur votre trône, & que dès ce moment je vais faire retirer mon armée & retourner dans mes Etats. Charles ſe trouvant forcé d'accepter ces triſtes conditions lui jura de les remplir, & pour commencer, il envoya le

Comte de Haute-Feuille à Paris, pour y chercher Bayard & l'amener au Roi de Sérícane.

Aſtolphe, au moment où Bayard étoit arrivé ſans maître à Paris, s'en étoit emparé: ce Prince, ami de Renaud, & ſon proche parent, le conſervoit chèrement pour le lui remettre : pluſieurs circonſtances ayant prouvé que Renaud n'étoit point péri dans un combat, & que le ſang, dont Bayard étoit couvert la première fois qu'il étoit revenu ſans maître, étoit celui des ennemis.

Ce fut donc au Prince d'Angleterre que le Comte de Haute-feuille fut obligé de s'adreſſer pour avoir Bayard. Il lui fit ce meſſage en préſence du Duc Nay-

mes & de l'Archevêque Turpin, que le Mayençois avoit pris pour Témoins de cette entrevue.

Ce lâche fut charmé de cette occaſion de mortifier Aſtolphe en lui portant les ordres de Charlemagne avec hauteur. » Comte, lui dit le couſin de Renaud, je crois que le perſonnage d'un héraut vous convient plus que celui d'un Chevalier, un caducée ſied mieux en vos mains qu'une lance; mais vous ne réuſſirez pas mieux dans votre vile commiſſion que les armes à la main. Tout puiſſant que ſoit l'Empereur, il ne peut donner ce qui ne fut jamais à lui. Roland ſçaura bien défendre Durandal de tomber entre les mains de l'audacieux Gradaſſe; & dans l'abſence

de mon couſin Renaud, dites à Charles qu'on n'aura Bayard qu'avec ma vie. Si Gradaſſe veut ſoutenir la réputation qu'il s'eſt faite par les armes, c'eſt en bon & loyal Chevalier qu'il le doit conquérir. Il ne doit point abuſer de la ſituation de Charles, pour lui faire commettre un acte injuſte : allez, Comte, votre commiſſion me met en droit de vous commander. Je vous ordonne de dire de ma part à Gradaſſe, que s'il veut avoir Bayard, il faut qu'il l'acquière par les armes : je le défie au combat, ſous la condition que s'il m'abat, Bayard ſera le prix de ſa victoire ; mais s'il ne peut me réſiſter, l'Empereur ſera libre, & ſur le champ Gradaſſe retour-

nera dans ſes Etats. « Le Duc Naymes & Turpin admirèrent plus la réponſe d'Aſtolphe qu'ils n'eſpérèrent d'en voir la réuſſite ; cependant, la trouvant auſſi noble que pleine de juſtice, ils ſe joignirent au Prince d'Angleterre, & forcèrent le Comte de Hautefeuille à la porter à Gradaſſe.

Charles fut très en colère en écoutant le récit que le Mayençois fit à ſon retour. Pour le valeureux Gradaſſe, il ſe mit à ſourire ; & connoiſſant la ſupériorité de ſes forces ſur celles d'Aſtolphe, il ne balança pas un moment, & fit partir un courier, pour lui dire qu'il acceptoit ſon défi.

Deux jours après, Gradaſſe &

le Prince d'Angleterre s'étant portés ſur le lieu marqué pour le combat, la lance d'or fit triompher Aſtolphe ; & Gradaſſe abattu délivra l'Empereur, donna l'ordre à ſon armée, & ſe mit en marche pour retourner dans ſes Etats, en renouvellant ſon ferment de combattre Renaud & Roland, juſqu'à ce qu'il eût perdu la vie, ou qu'il leur eût enlevé le cheval & l'épée dont il vouloit être poſſeſſeur.

Charles pénétré de reconnoiſſance pour Aſtolphe, voulut le ſerrer dans ſes bras. Mais le Prince d'Angleterre, plein d'un juſte dépit, & voyant Charles entouré des perfides & lâches Chevaliers Mayençois, ſe retira bruſquement en lui diſant qu'après l'affront qu'il

avoit reçu, celui même qu'il avoit voulu faire aux deux Paladins ſes proches parens, il partoit pour les rejoindre. A ces mots, il tourna la bride à Bayard, & laiſſa Charles confondu de ſes juſtes reproches.

Le haſard ayant conduit Aſtolphe en Circaſſie, ce jeune Prince, devenu plus préſomptueux que jamais, après les victoires faciles qu'il ignore être dues à la lance d'or plus qu'à ſes forces, brave Sacripant dans ſa courſe, s'en éloigne, & trouve en ſon chemin le valeureux Brandimard de la Roche ſauvage, fils du Roi Moncidant : ce Prince conduit ſous ſa garde une jeune Princeſſe qu'il adore, & dont il eſt tendre-

ment aimé. Aſtolphe ſe fait un jeu de lui diſputer la charmante Fleur-de-Lys par les armes : Brandimart eſt abattu ; ſon cheval tombé mort par le choc de Bayard : Aſtolphe voit couler les larmes de Fleur-de-Lys, & Brandimard déſeſpéré de ſa perte, & prêt à ſe donner la mort : Aſtolphe les raſſure ; il rend Fleur-de-Lys à Brandimard, & leur demande leur amitié.

Dans ce moment, Sacripant, Roi de Circaſſie, arrive auprès d'eux : ce Prince, piqué d'avoir été bravé par Aſtolphe, s'eſt dérobé de ſa Cour, & l'a ſuivi pour l'en punir corps-à-corps. Aſtolphe l'abat, s'empare de ſon cheval qu'il donne à Brandimard, &

tous les deux conduits par Fleur-de-Lys marchent au pont de Dragontine pour délivrer les Chevaliers qu'elle tient enfermés dans ſon château : ils ſurmontent les premiers obſtacles ; mais Dragontine animant contre eux tous les Chevaliers qu'elle tient enchantés, Brandimart reſte ſon priſonnier.

Aſtolphe ne s'en échappe qu'à l'aide de Bayard, qui franchit d'un ſaut les murs du jardin. Il va juſqu'au Cathay ; il offre ſon bras à la belle Angélique & à Galafron ; il brave Agrican & tous les Chevaliers de ſon armée qui forment le ſiège d'Albraque : il eſt fait priſonnier. Agrican achève d'inveſtir Albraque, dont le ſiège ſe continue.

Pendant

Pendant ce temps, Maugis, occupé du projet de ramener Renaud aux genoux d'Angélique, fait conduire dans un ſéjour enchanté la barque où ce Paladin s'eſt embarqué. Renaud deſcend ſur ce rivage; une troupe de Nymphes vient le recevoir; elles le conduiſent en triomphe dans un palais brillant comme celui des Rois de Lydie, & plus agréable encore que les boſquets d'Amathonte.

Une muſique céleſte y célèbre l'amour: elle amollit l'âme glacée de Renaud; il commence même à ſentir quelque impatience de voir la Souveraine d'un ſi beau ſéjour. Il demande ſon nom: mais à peine a-t-il entendu celui d'Angélique, que tous les charmes de ce beau

lieu disparoissent à ses regards ; il ne voit plus qu'une prison fatale, où celle qu'il déteste commande en Souveraine. Les artifices de Maugis ne peuvent le retenir ; il sort du château, retourne sur le rivage, & rentre dans la même barque qui reste immobile.

Maugis, au milieu des Esprits transformés en Nymphes, lui fait représenter sans cesse tout ce qu'il est prêt à perdre par sa faute, tous les périls affreux qu'il va courir : rien n'ébranle Renaud, qui renouvelle ses murmures contre Angélique ; & Maugis, furieux de n'avoir pu réussir à le soumettre à ses desirs, le fait emporter par la barque dans une Isle funeste, où ce Paladin, tombé dans une rivière,

eſt enveloppé dans des filets, & deſtiné dès le lendemain à devenir la pâture d'un monſtre horrible.

Maugis auſſi-tôt vole au Cathay, rend compte à la belle Angélique des refus outrageans de Renaud, & de la cruelle vengeance qu'il vient d'en prendre. La ſenſible Angélique écoute moins ſon reſſentiment que ſon amour. Elle force Maugis à la tranſporter elle-même à la tour où Renaud, couvert des bleſſures qu'il a déjà reçues d'un monſtre affreux, eſt prêt à perdre la vie. Elle endort ce monſtre par ſes enchantemens; elle arrête le ſang, elle ferme les bleſſures du Paladin qu'elle adore; mais ni tous ces ſervices ni tous ſes charmes ne peuvent le rendre

ſenſible pour elle. Angélique, déſeſpérée, retourne au Cathay. Maugis abandonne Renaud, qui détruit ce château, regagne les bords de la mer; mais, n'oſant plus ſe confier à la même barque, il marche le long du rivage.

Agrican continuoit à preſſer la Ville d'Albraque, lorſque Sacripant, Roi de Circaſſie, vint avec toutes ſes forces au ſecours d'Angélique qu'il adoroit. Malgré toute la valeur de Sacripant, & les combats qu'il livra pour elle, il n'eût pu réuſſir à délivrer Albraque, ſans un plus puiſſant ſecours.

Renaud, en ſuivant le rivage de la mer, avoit rencontré la belle Fleur-de-Lys qui cherchoit de tous

côtés quelques Chevaliers assez audacieux pour braver les enchantemens de Dragontine, & délivrer Roland & son cher Brandimart qu'elle retenoit prisonniers. Renaud la suivit, & son grand cœur l'auroit porté sans doute à tout entreprendre pour la délivrance de Roland, s'il n'eût pas été précédé par Angélique; cette Princesse, voyant diminuer sans cesse les troupes qui la défendoient, & craignant de tomber dans la puissance d'Agrican, se servit de son anneau, se rendit invisible, sortit d'Albraque, & son amour pour Renaud l'entraînant toujours, elle commençoit à se rapprocher de la France; mais un soir, séduite par les propos trom-

peurs d'un vieillard, elle fut amenée priſonnière dans un fort château, où cette Princeſſe trouva beaucoup d'autres priſonnières que ce méchant vieillard avoit attirées par mille ruſes coupables, & qu'il deſtinoit au Soudan d'Altin. Fleur-de-Lys étoit de ce nombre; ce fut d'elle qu'Angélique apprit que Roland, Brandimart, Griffon le Blanc ſon frère, Aquilant le Noir, & pluſieurs autres célèbres Chevaliers languiſſoient dans les fers & les enchantemens de Dragontine.

Sûre de procurer un puiſſant ſecours à Galafron, Angélique ſort inviſible du château du vieillard avec Fleur-de-Lys qui la conduit au pont de Dragontine. L'anneau

de la Princeſſe du Cathay détruit les enchantemens ; elle rend la mémoire à Roland & à tous ſes compagnons d'eſclavage ; elle les amene au Cathay, & Dragontine déſeſpérée détruit elle-même ſes beaux jardins & ſon château. Roland, délivré par Angélique, tombe à ſes genoux : Angélique, ayant beſoin de ſon ſecours, le traite d'un air moins ſévère ; le fier Paladin ne ſort des enchantemens de Dragontine que pour retomber dans ceux de l'amour ; il vole à la défenſe d'Albraque avec ſes compagnons ; ils combattent l'armée d'Agrican, la battent, la mettent en fuite : c'eſt pendant cette guerre que Roland admirant la valeur de Brandimart

ſe prend pour lui de la plus vive & de la plus conſtante amitié : ils ſe jurent fraternité d'armes, combattent enſemble ; & le redoutable Agrican, furieux d'être réduit à lever le ſiége d'Albraque, tente un dernier effort, donne une grande bataille, dans laquelle ſon armée eſt enfoncée de toutes parts. Agrican, qui connoît que Roland eſt celui qui vient de renverſer ſes projets, l'attaque, ſe fait connoître, ſort de la mêlée avec lui, l'attire dans un bois, pour que le combat ne ſoit point interrompu. Mais l'invincible Roland fait tomber à ſes pieds ce vaillant Empereur de Tartarie, & ne peut s'empêcher de donner des larmes à la mort de ce brave Prince.

Pendant le temps que Roland combattoit cet Empereur, & que ſes compagnons achevoient la défaite de l'armée des Tartares, Trufaldin, Prince du Zagathay, le plus lâche & le plus criminel des hommes, s'étoit rendu le maître, par trahiſon, de la Citadelle imprenable d'Albraque. Connoiſſant le pouvoir de l'anneau qui rendoit Angélique inviſible, il avoit attiré cette Princeſſe dans une forte tour, où nul moyen ne pouvoit vaincre l'oppoſition qu'il avoit ſçu mettre à ſa liberté : ce lâche Prince, qui ſe ſentoit coupable des plus grands crimes, & qui ſçavoit qu'un grand nombre de Chevaliers avoit juré ſa mort, eut recours au moyen

de s'emparer d'Angélique & de la Citadelle d'Albraque, pendant que Roland & ſes compagnons étoient attachés au combat; & lorſqu'ils rentrèrent triomphans dans la Ville, il parut entre les creneaux du château, & leur dit qu'il ne rendroit point ni la Citadelle ni la Princeſſe, à moins qu'ils ne juraſſent de le défendre envers & contre tous.

Roland n'eut jamais pu conſentir à faire un pareil ſerment, ſi la Princeſſe du Cathay, déſeſpérée d'être ſous la puiſſance de ce traître, n'eût parue elle-même aux creneaux pour l'en prier. Roland, & ſes compagnons, jurèrent donc de défendre Trufaldin; & ce fut à cette condition qu'il leur ouvrit

la porte du château, & que Roland put remettre aux pieds de celle qu'il adoroit la banière d'Agrican, comme le trophée de sa victoire, & le gage de sa délivrance.

Renaud ignoroit tous ces grands événemens, & s'avançoit avec Fleur-de-Lys vers le château de Dragontine, lorsqu'en traversant une forêt, des cris perçans l'attirèrent au secours des malheureux qui les jettoient : il vit un géant affreux & velu qui tenoit sous ses bras plusieurs femmes éplorées, & qui les emportoit vers sa caverne. Renaud le poursuit, entre dans cette caverne obscure, où d'abord il est attaqué par deux lions : il les abat à ses pieds après

un combat assez long pour que le Géant ait eu le temps de s'armer : le brave Renaud parvient à le vaincre, malgré sa force & sa fureur, & maître de la caverne, il la parcourt : il apperçoit dans le fond de cet antre un cheval aussi beau que Bayard même. Ce cheval est retenu par une chaîne légère passée dans un anneau scellé dans la pierre d'une tombe ; enchanté de la beauté de ce coursier, il veut le détacher, mais la chaîne résiste à tous ses efforts. Il voit une inscription sur cette tombe, il la lit : il apprend que ce tombeau renferme le corps de deux Amans que le cruel & lâche Trufaldin a sacrifiés à sa fureur. L'inscription finit par l'instruire

que nul pouvoir ne peut détacher ce beau cheval, nommé Rabican, à moins que le Chevalier qui voudra s'en emparer ne jure de venger la mort de ces deux Amans ſur le criminel Prince du Zagathay : Renaud attendri par l'hiſtoire de ces deux époux, rapportée ſur l'inſcription, prête ce ſerment en poſant la main ſur leur tombeau.

L'anneau, qui retient Rabican, tombe auſſi-tôt ; le Paladin prend Rabican, ſort de la caverne, s'élance ſur ce beau cheval, & dès le premier eſſai qu'il fait de ſes allures, il trouve que moins vigoureux que Bayard, il eſt encore plus vîte que cet admirable animal, & que la pointe des herbes

n'eſt pas même froiſſée par ſes pieds légers : il continue ſa route très-ſatisfait d'une pareille conquête : bientôt il apperçoit quelques Cavaliers Tartares qui courent avec la terreur peinte ſur le viſage ; il arrête l'un d'eux, le queſtionne, & c'eſt par lui qu'il apprend que ſon couſin Roland eſt délivré. Connoiſſant aux armes que le Tartare lui dépeint, comme aux coups qu'il dit que ce guerrier a frappés, que c'eſt Roland à la tête de ſes compagnons, qui vient de porter la mort & l'épouvante dans l'armée d'Agrican ; Fleur-de-Lys, qui ne doute pas que ſon cher Brandimart ne ſoit l'un des compagnons de Roland, détermine Renaud à prendre la route

du Cathay; & quelque répugnance qu'il ſe ſente à ſe rapprocher d'un lieu qu'habite Angélique, le deſir de ſe rejoindre à Roland, & l'amitié dont il s'eſt pris pour l'aimable Fleur-de-Lys ne lui permettent pas de la refuſer.

L'un & l'autre étoient aſſez près d'Albraque, lorſqu'ils apperçurent ſur le bord d'un fleuve un guerrier de la plus haute apparence. Fleur-de-Lys l'ayant conſidéré quelque temps, & reconnoiſſant le phénix qui ſervoit de cimier à ſon caſque: » Evitons, dit-elle, cette altière & redoutable Guerrière: je la reconnois; c'eſt la Reine Marphiſe; & juſqu'ici, nul Géant, nul Chevalier n'a pu réſiſter à ſes coups. « Renaud ſou-

rit de la terreur de Fleur-de-Lys ; & loin de ſuivre ſon conſeil, il s'avança vers Marphiſe, qui venoit la lance haute à lui. » N'eſpérez pas, Chevalier, lui dit-elle, porter vos pas plus loin, ſi je ne vous en donne la permiſſion. — Grande Reine, lui dit Renaud en ſe baiſſant reſpectueuſement, j'accourois à vous pour l'obtenir ; j'oſe plus encore, c'eſt de vous demander que vous daigniez m'honorer juſqu'à baiſſer votre lance contre moi. «

Marphiſe fut très-ſurpriſe de trouver un Chevalier aſſez téméraire pour oſer jouter contre elle, après l'avoir reconnue : » Chevalier, lui dit-elle, depuis deux ans, nul mortel ne m'a montré

tant d'audace ; voyons comment tu ſçauras la ſoutenir. « Tous les deux courent l'un contre l'autre : Marphiſe briſe ſa lance ſur l'écu de Renaud ſans l'ébranler ; & le Paladin hauſſe la ſienne d'un air galant, & ne veut point porter d'atteinte à la guerrière étonnée du procédé de Renaud. » Ah ! je reconnois bien à ce trait que tu dois être un Chevalier François : mais c'eſt en vain que tu portes juſques dans l'Inde la galanterie de ton pays ; depuis long-temps je veux éprouver quelle eſt la valeur des Chevaliers de Charles, & je vais voir ſi, l'épée à la main, ils ſont auſſi braves que lorſqu'ils ne ſe ſervent que d'une lance. «

» Belle & redoutable Marphiſe,

lui répondit Renaud, il vous sera plus facile de me donner la mort que de me forcer à vous porter des coups. « Malgré cette réponse si respectueuse, & si digne d'un Chevalier François, Marphise indignée d'en trouver un assez brave pour lui résister, l'attaque avec fureur. Renaud pare ses coups avec adresse, & ne fait jamais tomber Flamberge sur le casque de cette guerrière.

Le combat duroit déjà depuis une heure, lorsque le vieux Roi Galafron arrivant de la poursuite des Tartares, & passant auprès des combattans, reconnoît entre les jambes de Renaud le célèbre Rabican qu'il avoit donné à son fils l'Argail, lorsqu'il l'avoit envoyé

pour accompagner ſa ſœur à la Cour de Charlemagne : Galafron ne doutant pas que Renaud ne ſoit le meurtrier de ſon fils, fond la lance en arrêt ſur lui, pendant que l'autre n'eſt attentif qu'à parer les coups de Marphiſe.

Malgré l'âge de Galafron, la fureur rendit ſon atteinte aſſez forte pour ébranler Renaud : ce Paladin étoit prêt à punir ce nouvel ennemi, mais il fut prévenu par Marphiſe. Cette généreuſe Princeſſe, indignée de l'action du Roi du Cathay, ſe précipita ſur lui, & dédaignant d'employer ſes armes contre un Chevalier qu'elle regardoit comme un traître, elle le renverſa ſans connoiſſance d'un coup de gantelet qu'elle lui porta

ſur ſon caſque. Les troupes du Cathay, qui virent tomber leur Roi, coururent ſur Marphiſe ; mais Renaud, ſe joignant à la Guerrière, ils firent un carnage affreux des troupes indiennes ; leur déſordre fut augmenté par Torinde, & deux amis intimes, Praſilde & Irolde : reconnoiſſant à ſes armes Renaud, qui, peu de jours auparavant, leur avoit ſauvé la vie & la liberté, ils vinrent à ſon ſecours, & mirent en fuite le reſte des troupes de Galafron, qui reprenant ſes eſprits, s'étoit échappé de la mêlée & regagnoit Albraque ; ce fut par ces trois Chevaliers que Marphiſe & Renaud apprirent l'action lâche que Truſaldin venoit de commettre en-

core : tous les trois avoient des injures perſonnelles à venger ſur ce traître ; ils avoient juré ſa mort. Marphiſe voulut la jurer de même ; mais Renaud la pria de lui laiſſer punir ce traître, & redoubla ſon indignation, en lui racontant l'aventure de la caverne & la mort des deux Amans enſevelis dans la tombe où Rabican étoit attaché.

Marphiſe envoya chercher les femmes qu'elle avoit laiſſées ſur une rive où la rivière faiſoit un détour. Fleur-de-Lys étoit avec elles, & l'heureux Brandimart, qui joignit la guerrière en ce moment, eut le bonheur de retrouver cette fidelle Amante.

Praſilde fut envoyé par Marphiſe pour faire avancer la puiſ-

ſante armée qu'elle tenoit toujours prête à marcher au premier ordre, & pendant ce temps Roland éprouva la célèbre aventure du cor enchanté dont il ſortit victorieux.

Dès que l'armée de Marphiſe fut arrivée, cette belle Reine s'approcha d'Albraque, & Renaud couvert de ſes armes fut à la barrière de la cité pour ſommer le Roi Galafron de lui remettre Truſaldin entre les mains: en cas de de refus, Renaud devoit lui déclarer la guerre & le menacer de voir ſa capitale aſſiégée une ſeconde fois.

Le Chevalier qui ſe préſenta pour écouter la ſommation de Truſaldin étoit Aſtolphe, qui, délivré des chaînes d'Agrican étoit rentré

dans Albraque, après avoir eu le bonheur de retrouver ſes armes & la lance d'or : les deux couſins ſe reconnurent, ſe firent les plus tendres careſſes ; ce fut par Aſtolphe que Renaud apprit que Roland & ſes autres amis & parens s'étoient obligés par ſerment de défendre Trufaldin ; mais pour moi, dit Aſtolphe, qui ne ſuis lié par aucun ſerment, je ne crois pas que la charmante Princeſſe à laquelle j'ai voué mon ſervice, veuille exiger que je prenne le parti de ce traître : il propoſa vainement au fils d'Aymon d'entrer ſur ſa parole dans Albraque, & de faire ſon défi lui-même, la peur qu'il eut de voir Angélique le fit reſter à la barrière, en attendant la

réponſe de Galafron. Le premier mouvement d'Angélique fut d'être tranſportée de joie de ſavoir Renaud ſi près d'elle. Elle crut devoir ſon retour à Maugis : mais ſon cœur fut bien ſerré, ſes larmes coulèrent, quand elle ſçut que le Paladin avoit refuſé d'entrer dans Albraque : elle connut bien que les enchantemens ne peuvent rien ſur un cœur prévenu ; elle craignit que dès que Trufaldin ſeroit puni, Renaud ne s'éloignât, & pour le fixer plus long-temps à portée d'elle, elle laiſſa Galafron dans ſon erreur ; ce Prince crut toujours que ce Paladin étoit le meurtrier de l'Argail, & ne voulant écouter nulle propoſition de paix de ſa part, il envoya

envoya deux de ſes Chevaliers avec Aſtolphe pour lui porter ſes refus.

Renaud apprit avec autant de ſurpriſe que de peine que les plus nobles Chevaliers François, & ſur-tout ſon couſin Roland, protégeoient ouvertement un traître. Mais Aſtolphe lui fit obſerver qu'ils étoient engagés par la loi d'un ſerment que ce lâche avoit exigé d'eux, & dont ils ne prévoyoient pas la conſéquence. Renaud repréſenta vainement à l'un des Chevaliers de Galafron, qui ſe nommoit Hubert du Lion, que la religion du ſerment ne pouvoit jamais protéger le crime : » Ce ſont queſtions, dit celui-ci, qui peuvent être agitées par des Doc-

teurs, mais pour des gens de notre ſorte, ils ne ſavent diſputer enſemble que les armes à la main. «

Renaud ſe retira près de Marphiſe; & ſur le champ, il envoya un héraut pour défier les Chevaliers défenſeurs de Trufaldin.

Le ſon des trompettes retentit également dans Albraque & dans le camp de Marphiſe dès que l'aurore fit briller la roſée ſur la pointe des herbes; & le léger brouillard du matin étant diſſipé, les Chevaliers défenſeurs de Trufaldin allèrent chercher ce traître, qui refuſoit d'être témoin du combat qu'ils alloient livrer pour lui. Ce fut en vain qu'il voulut s'en défendre, Aquilant & Griffon

s'en emparèrent, le conduiſirent au milieu d'eux; & bientôt Renaud, ſortant des rangs, s'avança ſeul contre le premier qui ſe préſenteroit du côté d'Albraque.

Le ſort étoit tombé ſur Hubert du Lion; il ſe préparoit à combattre, lorſque les deux fils du Marquis d'Olivier reconnurent Renaud, quoiqu'il ne fût pas monté ſur Bayard, & vinrent à lui: leur entrevue fut bien tendre, mais de part & d'autre, la cruelle néceſſité du ſerment empêcha l'accommodement qu'ils euſſent déſiré.

Quoique Hubert du Lion fut un des plus renommés Chevaliers de l'Inde, il ne put tenir longtemps contre le fils d'Aimon, &

fut assez blessé pour se laisser tomber sur l'herbe : le Roi Adriant, qui lui succéda, fut vaincu.

Griffon prit sa place avec regret ; il jetta sa lance, voyant que Renaud avoit brisé la sienne, & tous les deux se chargèrent l'épée haute. Renaud, piqué de voir son jeune cousin soutenir une si mauvaise cause, ne le ménagea point ; & Griffon, animé par les coups pesans de Flamberge, traita Renaud comme un ennemi mortel. Bientôt un coup qu'il reçut sur son casque enchanté, l'étourdit au point qu'il étendit les bras, lâcha les rênes, & fut emporté par son cheval. Renaud le poursuivoit pour le prendre prisonnier, mais Aquilant voyant son

frère en danger, vola pour le ſecourir. Renaud, animé par cette nouvelle attaque, déploya toutes ſes forces, & mit Aquilant dans un tel déſordre, qu'il eût fait les deux frères priſonniers, ſi Clarion, l'un des deux défenſeurs de Trufaldin, n'eût couru la lance en arrêt contre Renaud, qui ne le voyoit point venir ſur lui. Ce Paladin, ébranlé par ce coup, chancela dans les arçons; & les deux fils d'Olivier ayant repris leurs eſprits, il eût eu trois ennemis à combattre, ſi Marphiſe indignée de la ſupercherie de Clarion, n'eût couru ſur lui pour ſecourir Renaud; un ſeul coup du pommeau de l'épée de cette Guerrière, renverſa Clarion à ſes

pieds, & le combat recommença d'une façon égale contre Aquilant & Griffon.

Ce fut alors que le lâche Trufaldin ſe voyant libre, & craignant l'événement de ce combat, prit le temps pour s'enfuir vers Albraque. Aſtolphe s'en étant apperçu, courut entre les combattans. Il eut quelque peine à les ſéparer; mais enfin la fuite de Trufaldin ſuſpendit leurs coups: on convint que le combat ſeroit remis au lendemain; & les deux frères, affligés d'avoir mal gardé ce traître, jurèrent de le ramener le jour ſuivant.

Roland, après avoir terminé la grande aventure du cor enchanté, rentra le ſoir du même jour dans

Albraque. Angélique en fut allarmée, & craignant la force indomptable de ce Paladin, & que Renaud ne ſuccombât ſous ſes coups, elle ſe ſervit de quelques prétextes ſpécieux, & de tout le pouvoir qu'elle avoit ſur lui, pour le déterminer à défier Marphiſe. Roland, jaloux de ſavoir Renaud ſi près de celle qu'il adoroit, eût bien mieux aimé le combattre, craignant que ce ne fût l'amour qui l'eût ramené près d'elle. Mais l'impérieux Roland étoit ſoumis par l'amour; un ordre, une ſeule prière d'Angélique captivoit ſa volonté.

Les Chevaliers de part & d'autre étant reparus le lendemain ſur le champ de bataille, qu'on avoit

fait entourer par de profonds foſſés, Trufaldin fut conduit par les Chevaliers d'Albraque ; & Sacripant, qui déteſtoit ce traître, ſe chargea du ſoin de l'empêcher de tenter une ſeconde fuite : ce Roi de Circaſſie n'avoit point juré de le défendre ; il eût même deſiré de le voir punir.

Lorſque Roland aborda Marphiſe avant le combat, il lui tint les propos les plus reſpectueux, & Marphiſe lui dit qu'elle regardoit comme les deux plus beaux jours de ſa vie, celui qui l'avoit vue aux mains avec Renaud, & celui qui la mettoit à portée de s'éprouver contre le Paladin le plus renommé de l'univers.

Roland & Marphiſe coururent

l'un contre l'autre, ſans qu'aucun des deux eût le moindre avantage : le combat s'engageant entre un bien plus grand nombre de Chevaliers que la veille, il devint terrible ; & les combattans de part & d'autre, cherchant à ſe ſecourir mutuellement, changèrent pluſieurs fois d'adverſaires. Ce fut dans un moment où Marphiſe & Roland combattoient avec le plus de fureur, que Renaud s'apperçut de l'avantage qu'avoit ſon parti ſur celui de Trufaldin ; & ne ſe voyant point d'ennemis en tête, il courut ſur ce traître, qui cria vainement à Sacripant de le ſecourir : » Scélérat, lui répondit le Roi de Circaſſie, je ne ſuis ici que pour m'oppoſer à ta fuite. «

Renaud enlève d'une ſeule main Trufaldin des arçons ; il le couche ſur les ſiens, le porte à l'une des extrémités du champ de bataille, & trouvant le cheval de Clarion, dont le maître avoit été porté par terre, il prend ſa bride & les ſangles de ſa ſelle, il s'en ſert pour attacher fortement Trufaldin à la queue de Rabican ; & pouſſant à toute bride ce cheval plus vîte que l'aquilon, il parcourt tout le champ juſqu'à ce que ce traître ſoit mis en pièces. Il croit ne pouvoir mieux faire pour terminer le combat entre Marphiſe & Roland, que de paſſer au milieu d'eux, en diſant à ſon couſin Roland : » Reçois de ma main celui que tu défendois,

dans l'état où ce traître a mérité d'être.«

Roland ſe croit bravé par Renaud aux yeux d'Angélique, & la jalouſie & la fureur l'emportant également, il quitte ſon combat avec Marphiſe, il attaque Renaud avec fureur; & celui-ci, forcé de ſe défendre, oppoſe ſon bouclier & Flamberge aux coups terribles & précipités de Durandal. Un de ces coups, tombe ſur le caſque de Mambrin; la chûte du plus haut pin des Alpes, n'eût pas été plus violente.

Renaud, étourdi de ſa force; penche la tête ſur l'encolure de ſon cheval; Roland alloit redoubler, & peut-être Renaud eût-il perdu la vie; mais Roland mon-

toit alors Bayard, & ce fidèle animal évite de nouveaux coups à ſon maître, en forçant la main à Roland, & ſe retournant de la tête à la queue.

Renaud, les bras toujours étendus, eſt emporté par Rabican, paſſe près d'Angélique, qui voit ſon cher Renaud dans cet état, & Roland, qui, devenu maître de Bayard, le pourſuit pour achever ſa défaite. Elle ne peut tenir à cet affreux ſpectacle, qui lui perce le cœur; elle s'avance, elle arrête Roland: » Cher Comte, lui dit-elle, l'objet de votre querelle ne ſubſiſte plus; ſuſpendez vos coups ſur votre couſin. « Roland s'arrête; il reſte immobile, en ſuſpens entre

la néceſſité d'obéir aux ordres d'Angélique, & la double fureur qui l'anime contre Renaud. Mais, tel qu'un lion fougueux qui ſe ſent retenu par une forte chaîne, il cède, il baiſſe la pointe de ſon épée, & ne peut répondre ni réſiſter à celle qui le captive.

Renaud ayant repris ſes eſprits ſe prépare à ſe venger & à revenir ſur Roland, lorſqu'il apperçoit Angélique près de ce Paladin : l'antipathie qu'il ſe ſent pour elle eſt plus forte que ſa colère ; il quitte ſon premier deſſein, & va rejoindre Marphiſe qu'il voit prête à rentrer dans ſon camp.

Galafron s'étoit bien apperçu de la démarche que ſa fille avoit faite pour arrêter Roland, &

l'empêcher de ſuivre ſa victoire : il la joint ; il lui fait les plus vifs reproches ſur ce qu'elle s'eſt oppoſée à la vengeance que Roland étoit prêt à prendre du meurtrier de l'Argail ; mais Angélique le déſabuſe alors : Aſtolphe arrive, & ce Prince confirme le récit d'Angélique, en aſſurant Galafron que c'eſt ſur le féroce Prince d'Eſpagne, qu'il doit venger la mort de ſon fils : l'aimable Aſtolphe fait plus encore ; il tire Roland à part ; il l'appaiſe, en l'inſtruiſant du refus que Renaud a fait d'entrer en ſon abſence dans Albraque, & de l'éloignement invincible que ſon couſin marque pour la Princeſſe du Cathay.

Le cœur de Roland étoit trop bon, trop généreux pour ne pas revenir promptement, & dès qu'il ne fut plus tourmenté par la jalouſie, la plus tendre amitié renaquit dans ſon cœur pour Renaud. Roland eut couru ſur le champ pour l'en aſſurer, ſi la voix d'Angélique ne l'eût arrêté. Courez donc, mon cher Aſtolphe, dit Roland, pour aſſurer Marphiſe de mon admiration & de mon reſpect pour elle, & pour prier Renaud de tout oublier & de me rendre ſon amitié.

Aſtolphe s'empreſſa d'exécuter la commiſſion de Roland : Marphiſe & Renaud le comblèrent de careſſes, trouvant ce Paladin plus déterminé que jamais à fuir

Angélique & à retourner en France ; il ne lui demanda que le temps d'aller prendre congé de Galafron, & lui promit de venir le rejoindre ſur le champ & de partir avec lui.

Aſtolphe, de retour dans Albraque, porta le déſeſpoir dans le cœur d'Angélique, en lui diſant que Renaud partoit pour retourner en France : la vue de Roland n'en devint que plus inſupportable pour elle, & ſe ſervant du pouvoir qu'elle avoit ſur ce Paladin, elle l'envoya pour détruire les jardins de Falerine, & délivrer une Princeſſe de ſes parentes que cette Enchantereſſe tenoit dans les fers. Aſtolphe reçut Bayard des mains de Roland & de Brandi-

mart, pour le remettre à Renaud. Irolde & Praſilde, ces deux parfaits amis, ſe joignirent au Prince d'Angleterre, & tous les trois allèrent rejoindre Renaud, avec lequel ils repartirent pour la France, tandis que Marphiſe retournoit dans ſes Etats, & que Roland partoit pour aller exécuter les ordres d'Angélique.

[C'eſt ici que finit l'ouvrage de *Mathieu-Marie Boyardo*, Comte de Scandiano, & la ſuite de ce Poëme que je vais extraire eſt dûe à *Franceſco Berni.*]

SUITE
DE L'EXTRAIT
DE ROLAND
L'AMOUREUX.

LE BERNI commence par apprendre qu'il a tiré des Annales de Turpin les exploits & les héros qu'il va chanter ; il commence auſſi par dire qu'Alexandre étant épris de la belle Elidonie, obtint ſes faveurs, & ſe préparoit à fonder un Empire pour elle, lorſqu'il mourut, & qu'Elidonie abandonnée & reſtée groſſe après ſa

mort, accoucha chez un Pêcheur de trois enfans qui s'élevèrent par leur valeur, & qui fondèrent de puiſſans Empires en Afrique; c'eſt en mémoire de leur naiſſance que la Ville de Tripoli fut bâtie: après pluſieurs ſiècles, ces vaſtes Etats ſe trouvèrent réunis ſous la domination d'Artamandre; c'eſt de lui que deſcendoit le puiſſant Roi Braban que Charlemagne mit à mort dans la guerre qu'il fit en Eſpagne, avec pluſieurs autres Princes de ſon ſang: ſon frère Trojan ne laiſſa qu'un jeune fils nommé Agramant, qui fut Empereur de toute l'Afrique, & dont la célèbre Ville de Biſerte étoit la capitale.

Agramant, quoique très-jeune

encore, étoit enflammé par l'amour de la gloire, & par le desir de venger le sang de ses pères, que Charlemagne avoit répandu.

Fier de sa puissance, & d'avoir trente-deux Rois pour vassaux, il prend la résolution d'assembler une armée formidable, de passer la mer, & d'aller attaquer l'Empereur Charles dans ses Etats de France.

Agramant fait convoquer les trente-deux Rois ses vassaux, les assemble dans son conseil; il leur peint d'une façon touchante les pertes qu'il a faites de ses proches; & dans un discours également noble, fier & touchant, il leur propose d'aller avec lui porter la guerre en France. Le vieux So-

brin, Roi de Garbes, parle le premier, & fait ſentir au jeune Agramant toute la témérité de ſon projet; le jeune & fougueux Rodomont, Roi d'Alger, s'élève avec audace contre l'avis de Sobrin; il oſe accuſer ce vieillard couvert de lauriers, de ne donner que des conſeils dictés par la foibleſſe de ſon âge, & par la timidité.

Le Roi des Garamantes, qui s'eſt fait porter dans ce conſeil, prêt à terminer ſa carrière après avoir vécu cent dix ans avec gloire, fait écouter ſa foible voix; il appuie les raiſons de Sobrin; il combat celles de Rodomont: » Si vous tentez cette entrepriſe, dit-il au jeune Agramant, écoutez du

moins ce que l'Ange du Prophète m'a révélé. Vous ne devez eſpérer aucun ſuccès, ſi vous ne pouvez réuſſir à conduire avec vous deux enfans d'illuſtre naiſſance que l'Enchanteur Atlant élève, & retient dans un fort château d'acier ſitué ſur les monts de Carène; ſes enchantemens rendent cette forteresſe inattaquable; le ſeul moyen de les détruire, c'eſt de ſe rendre le maître d'un anneau que poſſede Angélique, Princeſſe du Cathay. «

Rodomont interrompt le vieux Roi, traite ſes propos de radotages, & ce vieillard, ſans en être ému, perſiſte à dire à l'Empereur d'Afrique, qu'il ne peut rien eſpérer de favorable, s'il ne réuſſit à

forcer la retraite d'Atlant, & à amener avec lui le jeune Roger ſon éleve. » Ma mort, dit-il, va vous confirmer la vérité de ce que je vous dis. « A ces mots, il expire au milieu de cette aſſemblée.

Rodomont s'écrie en voyant tous les autres Rois émus de cette mort, qu'il n'eſt pas étonnant qu'un vieillard perde la vie à la fin d'une auſſi longue carrière. Du même âge qu'Agramant, le Roi d'Alger excite l'audace naturelle de ce jeune Prince, qui prend ſon parti, & conclut à ſuivre ſon premier deſſein; mais qui, pour appaiſer un certain nombre de Rois qui murmurent, conſent à ſuivre en partie ce conſeil du Roi des Garamantes, &

même à ne partir qu'après avoir enlevé le jeune éleve d'Atlant.

Sobrin reprit la parole : » Seigneur, dit-il à l'Empereur, après t'avoir donné les conseils que mon expérience & mon attachement pour toi m'ont dictés, puisque tu prends le parti de passer la mer & d'attaquer la France, je n'hésite pas à te suivre, à ne te jamais quitter jusqu'à la mort, & nous verrons, dit-il, en regardant le Roi d'Alger avec hauteur, qui de Rodomont, ou de moi, te restera le plus fidele. «

Agramant se leva de son trône pour en imposer au Roi d'Alger prêt à répondre. Il embrassa Sobrin : » Sage Roi, lui dit-il, je me ferai toujours honneur de suivre

vos

vos conſeils, & puiſque vous venez avec moi, je ſuis sûr de remporter une pleine victoire ; commencez donc à m'éclairer ſur les moyens d'obtenir ou de faire la conquête de l'anneau d'Angélique.«

» Ni les prières, ni la force, répondit Sobrin, ne pourroient vous réuſſir, & cet anneau ayant la puiſſance de rendre inviſible à l'inſtant la perſonne qui le porte, Angélique ſe déroberoit facilement à tous vos efforts ; la ruſe & l'adreſſe ſeules peuvent réuſſir à l'enlever à cette Princeſſe.«

Agramant en convint, & connoiſſant la ſubtilité d'un Nain qu'il avoit à ſa ſuite, il le fit venir : » Brunel, lui dit-il, eſpérerois-tu

réuſſir à dérober l'anneau de la Princeſſe du Cathay, & voudrois-tu gagner la petite Principauté de Tingitane à ce prix ? «

Brunel treſſaillit de joie; né vicieux & méchant,

Il trouvoit en cela double profit à faire,
Son bien premièrement, & puis le mal d'autrui.

Il aſſura ſon Empereur que la ſeule difficulté qu'il trouveroit dans ſa réuſſite, ce ſeroit la longueur du temps: il s'approcha du trône d'Agramant pour le mieux entendre, & de pluſieurs Rois pour s'informer du chemin qu'il devoit tenir. Peu de momens s'étoient écoulés, lorſqu'il remit dans les mains d'Agramant, quelques pierreries de ſon trône, & les riches poignards ou les bourſes de

tous les Rois dont il s'étoit approché. On rit beaucoup de la subtilité de Brunel, qui, dès le même jour, partit pour Albraque. Agramant ſépara l'aſſemblée, & la confiance qu'elle prit en Brunel détermina tous les Rois à retourner dans leurs Etats, & à préparer leurs troupes pour former la grande armée qui paſſeroit en France, dès que l'Empereur auroit en ſa puiſſance l'Elève d'Atlant.

Roland, empreſſé d'obéir aux ordres d'Angélique, ſuivoit en diligence le chemin du Royaume d'Altin, où les jardins & le château de Falerine étoient ſitués. Il eſſuya pluſieurs aventures qu'il mit à fin avec ſa force & ſa va-

d'Origile achevant de le toucher, il perſiſta dans la prière aſſez impérieuſe qu'il fit de la délivrer, quoique le Chevalier l'aſſurât qu'elle avoit été condamnée juridiquement à ce ſupplice.

Les deux autres Chevaliers s'avancèrent; Roland ne voulut point céder à leurs témoignages; ils en vinrent aux mains; les trois Chevaliers furent vaincus, Origile fut délivrée; & cette fille le priant de la mettre hors de danger, & l'aſſurant qu'elle connoiſſoit le chemin des jardins de Falerine, il la mit en croupe ſur Bride-d'or, & la conduiſit ſous ſa garde.

Quoique Roland eût l'air aſſez ſombre & peu galant, la reconnoiſſante Origile lui fit les plus

fortes agaceries : mais l'amour qu'il avoit pour Angélique le mettoit à l'abri de toute ſéduction ; très-ennuyée & fort piquée d'avoir paſſé déjà deux jours, & même deux nuits, avec un Chevalier trop indifférent, la méchante, lorſqu'elle ſe crut aſſez éloignée, ne penſa plus qu'à ſe remettre en pleine liberté. Le haſard les ayant conduit près d'un perron élevé, » Seigneur, lui dit-elle, connoiſſez-vous ce monument ſingulier ? c'eſt le perron de la Vérité : on trouve ſur ſon ſommet une glace très-pure ; en y regardant, on voit la perſonne qui nous eſt la plus chère ; & la mine douce & riante qu'elle fait, ou l'air contraire qu'elle prend, ſont la preu-

ve certaine des ſentimens les plus ſecrets de ſon âme. « Ah! quel eſt l'amant qui ne ſeroit pas ſéduit par une ſemblable eſpérance; & s'il exiſtoit encore de ces ſortes de glaces, que de mains blanches & potelées s'efforceroient de les briſer! Roland, déſirant vivement voir les traits enchanteurs d'Angélique, & connoître ce qu'il peut eſpérer, n'héſite pas à deſcendre, & monte légèrement les degrés du perron.

A peine approchoit-il du ſommet, qu'il s'entendit appeller par Origile: » Chevalier, lui dit-elle, je vous conſeille de n'être plus ſi vif à prendre parti pour ceux que vous ne connoiſſez point, & de tâcher d'apprendre à voyager à

pied. « A ces mots, elle ſe remet en ſelle, elle preſſe les flancs de Bride-d'or, & diſparoît à ſes yeux.

Le bon Roland fut très-mortifié d'avoir été la dupe de cette méchante créature, d'avoir bleſſé trois honnêtes Chevaliers pour l'amour d'elle, & de ſe trouver à pied au fond d'une forêt, hors d'état d'exécuter promptement les ordres d'Angélique.

Brandimard, Aquilant & Griffon, ayant appris d'Angélique qu'elle avoit prié Roland d'aller détruire les enchantemens de Falerine, étoient ſortis d'Albraque, pour aller l'aider dans cette périlleuſe aventure; la tendre Fleur-de-Lys n'avoit pu retenir Brandi-

mart entraîné par ſon amitié pour Roland; mais elle fut perſuadée par ſon amant qu'il reviendroit promptement auprès d'elle avec celui d'Angélique.

Ces trois Chevaliers ſuivirent le même chemin qu'avoit pris Roland; & quelques jours après, ils arrivèrent ſur le ſoir près d'un château magnifique, où pluſieurs Dames les accueillirent de l'air le plus prévenant, & les prièrent de ſe repoſer. En entrant dans la cour ils furent très-étonnés de voir le cheval de Roland Bride-d'or attaché par ſa bride, & coururent promptement vers une belle perſonne que les Dames lui dirent être la maîtreſſe de ce beau cheval. Elle répondit d'un air aſſez

triſte à la première queſtion qu'ils lui firent. » Hélas, dit-elle, avant-hier je trouvai près d'un pas d'armes entre deux roches, un Chevalier mort, à côté d'un Géant fendu d'un coup d'épée juſqu'à la poitrine; & voyant que ce cheval n'avoit plus de maître, je m'en ſuis emparée. «

Quoique les amis de Roland ſçuſſent qu'il étoit invulnérable, ils le crurent mort, & reſtèrent plongés dans la plus mortelle affliction. Ils ne purent toucher au feſtin magnifique qui leur fut préſenté: mais, tandis qu'ils s'affligeoient mutuellement, une troupe nombreuſe les ſurprit ſans défenſe, les couvrit de chaînes ainſi qu'Origile, & leur dit à tous les

quatre qu'ils pouvoient s'attendre à perdre la vie.

Griffon avoit été touché vivement par la beauté de celle qui montoit Bride-d'or ; c'étoit la trompeuse Origile. Griffon, en ce moment, sent tout le déſeſpoir d'être hors d'état de la défendre ; priſonnier avec elle, il lui fait les déclarations les plus tendres ; lui jure de l'adorer toujours, s'il peut rompre ſes chaînes ; & l'on verra dans la ſuite que cet imprudent Paladin ne fut que trop fidèle à tenir cette promeſſe.

Origile & les trois Chevaliers furent conduits à la porte du château, où les mains liées fortement derrière le dos, & ſans les dépouiller de leurs armes, on les

remonta ſur leurs chevaux ; une groſſe troupe de ſatellites les entoura ; & c'eſt ainſi qu'on les conduiſoit au lieu marqué pour leur arracher la vie, lorſque cette troupe fut arrêtée par un Chevalier qui marchoit à pied. Mais, avant de parler de la ſuite de cette rencontre, il eſt néceſſaire de revenir à l'indifférent Renaud, qui retournoit en France avec Aſtolphe, monté ſur Rabican, & les deux fidèles amis Irolde & Praſilde.

Ces Chevaliers furent arrêtés par une Demoiſelle baignée de pleurs, qui leur dit, qu'étant ſortie le matin avec ſa jeune ſœur, & comptant traverſer à l'ordinaire une grande prairie qui la ſéparoit

du château d'une de ſes parentes, elles avoient été très-effrayées de trouver une rivière, un pont défendu par une tour, dans ce même lieu, dont le paſſage étoit libre deux jours auparavant : » Un Géant affreux, leur dit cette Demoiſelle, eſt ſorti de cette tour, a ſaiſi ma jeune ſœur, a voulu ſe porter à la dernière violence contre elle; ma ſœur, ſe ſervant de ſes ongles & d'un petit poinçon, s'eſt défendue aſſez long-temps pour irriter le Géant, qui l'a dépouillée toute nue, & l'a fouettée impitoyablement après l'avoir attachée à un arbre; les Chevaliers coururent à ſon ſecours, & tandis qu'Irolde & Praſilde combattoient le Géant, Aſtol

phe & Renaud détachèrent la jeune Demoiſelle & la rendirent à ſa ſœur : Renaud ſe retournant vers le Géant, court ſur lui dans le moment où le monſtre jettoit Praſilde dans la rivière, après y avoir jetté ſon ami.

Renaud, furieux, attaque le Géant, dont Flamberge ne peut entamer les armes ; ils ſe ſaiſiſſent ; le Géant, plus fort que Renaud, lui fait perdre terre ; & veut le jetter dans l'eau, comme les deux autres : mais Renaud s'attache ſi fermement à lui, que le géant, voyant qu'il ne peut s'arracher de ſes bras, prend le parti de ſe précipiter dans la rivière avec lui.

Aſtolphe les ayant vu diſparoî-

tre, & ne doutant point que Renaud ne fût étouffé ſous les eaux, jetta les cris les plus douloureux, & ſans les deux Demoiſelles, il ſe fût précipité pour les ſuivre ; il parcourut vainement la tour ; tout ce qu'il pût apprendre, c'eſt que cette tour & cet enchantement étoient l'ouvrage de la puiſſante Fée Morgane, qui les avoient créés par ſon pouvoir, pour défendre les avenues de ſon Iſle du Tréſor. Aſtolphe, déſeſpéré, vit Bayard la tête baſſe, & henniſſant d'un ton plaintif : » O bon cheval, dit-il, je ne t'abandonnerai pas, & je te garderai, pour te rendre à ton maître, ſi quelque miracle du ciel nous le renvoie. « A ces mots, quelque cher que lui fût

Rabican, il en deſcendit, pour monter Bayard, ſur lequel il reprit le chemin de la France.

Ce Chevalier à pied, rencontré par la troupe qui conduiſoit Origile & les fils d'Olivier à la mort, c'étoit le Comte d'Angers. Ayant ſçu d'un Soldat qu'on menoit ces priſonniers qu'il avoit reconnus, pour être dévorés par le Dragon de Falerine, il cria d'une voix terrible qu'on les remît en liberté : cette troupe l'attaqua de toutes parts ; mais en peu de momens, ayant taillé en pièces les plus audacieux, le reſte de cette vile troupe s'enfuit ; & les priſonniers reconnurent leur libérateur ; la ſéductrice Origile embraſſa ſes genoux, lui cria merci :

Griffon intercéda pour elle ; & Roland riant de l'empreſſement du jeune Griffon & de la terreur d'Origile, lui pardonna le mauvais tour qu'elle avoit oſé lui faire. Roland, cependant, craignant qu'elle ne fît quelque nouvelle trahiſon à ſon neveu Griffon qu'il en vit fortement épris, prit le parti d'emmener Origile avec lui, ſe ſépara d'eux, & leur donna rendez-vous pour ſe retrouver dans quinze jours dans Albraque, où ſon cœur l'appelloit, dès qu'il auroit exécuté les ordres d'Angélique.

Roland, pourſuivant ſa route avec Origile, fut rencontré par une Dame qui voulut l'arrêter, & lui dit qu'il couroit à ſa perte,

l'assurant qu'il étoit près des jardins de Falerine & de l'isle de Morgane. Roland la remercia de ses soins, & la pria seulement de lui montrer le plus court chemin pour s'y rendre. Cette Dame le voyant inébranlable : » Du moins, Sire Chevalier, lui dit-elle, prenez ce Livre qui pourra vous être utile dans cette téméraire entreprise dont jusqu'ici nul Chevalier n'a pu revenir. «

Roland la remercia, se sépara d'elle, & la fin du jour approchant, il descendit avec Origile dans la clairière d'un bois, consulta le Livre qu'il avoit reçu, s'instruisit du chemin qu'il devoit tenir, & après avoir pris une ample connoissance des aventures

qu'il devoit éprouver, la préſence, ni les nouvelles agaceries d'Origile, ne l'empêchèrent pas de ſe livrer au plus profond ſommeil. Cette perfide créature ne le vit pas plutôt endormi, qu'elle s'occupa du deſſein de le quitter, & de lui faire quelque nouvelle trahiſon; elle croyoit en devoir une à tout Chevalier aſſez impoli pour dormir à côté d'elle.

Origile commence par tirer doucement Durandal de ſon fourreau, & s'étant emparé de cette épée, qu'elle eſt tentée de plonger dans le ſein de Roland, elle remet la bride au cheval du Paladin, s'élance deſſus, & fuit loin de lui de toute la vîteſſe du léger Bride-d'or.

Roland ne ſe réveilla qu'à

l'aube du jour, & ſe trouvant ſans cheval & ſans épée : » Ah ! perfide femme, s'écria-t-il, que ton ſexe eſt dangereux, quand une âme perverſe le porte au crime. « Le grand cœur de Roland ne lui permettant pas cependant de renoncer à ſon projet, il rompt la groſſe branche d'un arbre, il s'en forme une maſſue, & ſe conformant à ce que le Livre lui vient d'apprendre, il s'achemine à l'entrée de ces redoutables jardins.

Pendant que Roland ne s'occupoit qu'à remplir l'ordre qu'il avoit reçu d'Angélique, cette ingrate Princeſſe ne penſoit qu'à voler en France, pour rejoindre Renaud qu'elle adoroit ; mais, arrêtée par la préſence de Mar-

phiſe, qui n'étoit point encore partie d'Albraque, elle cherchoit à ſe diſtraire par les mêmes amuſemens qu'elle procuroit à cette Reine.

Un jour que l'une & l'autre s'étoient enfoncées dans la forêt à la pourſuite d'un cerf, Angélique, ſe trouvant ſeule, deſcendit pour ſe repoſer; l'inſtant d'après, elle vit s'approcher d'elle un nain, couvert d'un mauvais habit de Pélerin, qui ſe mit à ſes pieds, en la ſuppliant, comme une Divinité favorable, de ſoulager ſa miſere. Angélique tira quelques pièces d'or de ſa poche, & le Pélerin, paroiſſant éperdu de reconnoiſſance, prit la belle main qui les lui préſentoit, parut la baiſer avec tranſ-

port & reſpect, s'éloigna d'elle, & ſe perdit dans l'épaiſſeur du bois.

Quel fut le déſeſpoir d'Angélique, quelques momens après, de voir qu'elle n'avoit plus ſon anneau, & que le ſcélérat de Pélerin l'avoit dérobé. Ses pleurs couvrent ſes beaux yeux, ſes cris appellent à ſon ſecours; Marphiſe & Torinde accourent: elle leur raconte la perte qu'elle vient de faire; & tous les deux ſe ſéparent, & volent ſur les traces du larron.

Pendant qu'ils cherchent vainement de tous côtés, le même nain joint, dans une route aſſez éloignée, le Roi Sacripant, monté ſur ſon excellent cheval Fronta-

let, qui ramenoit des chiens tombés en défaut : » Ah ! Seigneur, s'écrie le nain, de grâce, ſecourez ma maîtreſſe, qu'un Chevalier Félon vient d'enlever à mes yeux, & d'entraîner au fond de ces maſures ruinées, où les cris qu'elle vient de jetter me font craindre tout pour elle. « Le généreux Sacripant ſe jette légèrement à terre, tire ſon épée, court à ces ruines.

Pendant ce temps, le Nain ſaute ſur ſon cheval, &, ſe moquant de lui : » Chevalier, lui dit-il, laiſſez ma maitreſſe qui ſe trouve beaucoup mieux dans cette maſure, que vous n'allez vous trouver à pied. « A ces mots, le nain pique Frontalet, part à toute

toute bride, & Sacripant le suit vainement.

Ce double vol avoit été fait par le rusé Brunel, qui, très satisfait d'être possesseur de l'anneau d'Angélique, avoit volé de même l'excellent Frontalet, pour en faire présent au jeune Roger, lorsqu'on l'auroit tiré de la puissance d'Atlant; & Brunel ayant promptement changé d'habits, reprenoit légèrement le chemin de Biserte.

Il n'étoit encore qu'à très peu de distance, lorsqu'il rencontra Marphise, qui poursuivoit le Nain Pélerin dont Angélique avoit tant de sujet de se plaindre. Brunel alors étoit vêtu trop magnifiquement, & d'ailleurs il étoit trop bien monté, pour être soupçonné; « Seigneur Che-

valier, lui dit-il, oſerois-je vous demander ſi vous n'auriez point rencontré quelque figure approchante de la mienne? Un ſcélérat de Nain vient de m'enlever, par ſes ruſes, une riche épée, d'une trempe ſupérieure à celle de la fameuſe Durandal, que ma maitreſſe Morgane avoit forgée elle-même, & qu'elle m'avoit ordonné de porter à la célèbre Reine Marphiſe, qu'on aſſure être préſentement dans Albraque. Ah! que je ſuis malheureux, ni cette Reine ni ma Maitreſſe, ne me pardonneront jamais d'avoir ſi mal exécuté ma commiſſion.

» Ne t'afflige pas mon ami, dit la guerrière avec un air de

bonté; ton accident peut t'excuſer auprès de ta maitreſſe; quant à moi, qui ſuis Marphiſe, je te pardonne de tout mon cœur; & les plus riches épées ne peuvent me tenter, en ayant une auſſi belle & d'une trempe auſſi parfaite que celle que voici. «

La Guerrière, à ces mots, tira ſon épée, dont la poignée & la lame étinceloient également de la plus vive lumière. Brunel s'approcha pour la voir de plus près. » Grande Reine, lui dit-il, vous ſeule avez la force de vous ſervir d'une pareille épée, que je crois que j'aurois peine à ſoulever. En lui diſant ces mots, il tendoit ſon bras; & Marphiſe, en ſouriant de ſa ſurpriſe, lui laiſſa prendre ſon

épée, pour l'étonner davantage. Mais à peine le traître l'eut-il saisie, qu'il la coucha sur ses arçons, & partit à toutes brides, en faisant de grands éclats de rire. Marphise, furieuse, le poursuivit vainement; quoique son cheval fût très-bon, il n'égaloit point la vîtesse de Frontalet; & la Guerrière, doublement animée par la promesse qu'elle avoit faite de rapporter l'anneau, & par la perte de son épée, jura de poursuivre ce larron jusqu'aux extrémités de la terre.

Nous savons qu'avant le paisible sommeil de Roland à côté d'Origile, dont cette méchante & jolie créature s'étoit trouvée bien offensée, il avoit lu très-

attentivement le livre qu'une demoiſelle venoit de lui donner ; & c'eſt dans ce livre qu'il avoit appris, que Falerine ayant connu par ſon art, que ſes beaux jardins couroient riſque d'être détruits un jour par l'invulnérable Roland, cette Fée s'occupoit alors à forger une épée qui non-ſeulement pourroit couper les armes ordinaires, par la fineſſe & la force de ſa trempe, mais qui pourroit de même trancher & percer juſqu'aux armes & juſqu'aux corps enchantés, tels que ceux de Roland & de Ferragus : Falerine eſpéroit remettre cette épée entre les mains de quelque guerrier aſſez audacieux & redoutable pour attaquer Roland & pour lui don-

ner la mort. Le Paladin avoit trouvé dans le même livre des inſtructions pour s'emparer de cette épée qui lui devenoit d'autant plus néceſſaire qu'il ne pouvoit détruire une partie des enchantemens de ces jardins ſans ce ſecours. Roland eût dédaigné la conquête de la ſeule arme qui pût le bleſſer, & ſon grand cœur ne l'eût pas redoutée dans les mains d'Alcide même ; mais la perfide Origile venoit de lui dérober Durandal, & ſon bras n'étoit armé que de la branche noueuſe d'un chêne, dont il s'étoit fait une maſſue, d'une foible défenſe contre les monſtres qu'il prévoyoit avoir à combattre.

C'eſt dans cet état, & l'eſprit

occupé de tout ce qu'il avoit lu, que Roland suivoit la route indiquée par le petit livre : bientôt il apperçut des murs d'une hauteur excessive ; ils formoient une vaste enceinte, qui paroissoit n'avoir aucune porte ; mais ces murs s'ouvrirent d'eux-mêmes, dès qu'ils furent frappés par les premiers rayons du Soleil ; un Dragon monstrueux en occupoit presqu'en entier l'ouverture, en étendant ses ailes écailleuses armées de fortes pointes, & dès qu'il apperçut Roland, il fit un bond en ouvrant sa large gueule pour l'engloutir. C'étoit le monstre auquel la barbare Falerine faisoit livrer tous les matins l'un des prisonniers qui tomboient dans son pouvoir.

Roland s'étoit muni d'un bloc de roche arrondi qu'il avoit trouvé sur son passage ; il le lança dans la gueule du dragon avec tant de force, que le bloc pénétra jusques dans sa gorge ; & tandis que le monstre se débattoit & faisoit ses efforts pour le rejetter, le Paladin lui porta sur la tête de si terribles coups de sa massue, qu'il lui brisa les os, & lui fit sauter la cervelle. A peine le dragon fut-il tombé mort, que le mur se referma derrière Roland avec un grand bruit. Le brave Comte d'Angers n'en fut que plus ardent à suivre cette périlleuse aventure.

Rien n'annonça d'abord au Paladin qu'il eût de nouveaux périls

à courir ; un parc ſuperbe, orné de tout ce qui pouvoit l'embellir s'étendoit au loin ; quelques groupes de ſtatues y fixoient agréablement la vue ; des ſources abondantes s'élevoient en bouillonnant dans quelques parties ; en d'autres, les yeux ſe repoſoient ſur la ſuperficie tranquille d'un vaſte baſſin entouré de roſeaux, ils n'étoient diſtraits que par le batement d'ailes des cignes qui ſe jouoient ſur ce criſtal liquide & par les chevreuils & les daims qui bondiſſoient ſur ſes bords ; un ſphinx de baſalte poſé ſur un bloc de marbre blanc d'où ſortoit une ſource, portoit pour inſcription : *C'eſt en ſuivant ce ruiſſeau qu'on arrive au grand pavillon du jardin.*

Roland ne balança pas à ſuivre ce ruiſſeau qui ſerpentoit dans un vallon agréable terminé par un édifice d'une élégante architecture; les portes en étoient ouvertes, & le premier objet qui frappa ſa vue, ce fut la redoutable Falerine qui les pieds nuds & les cheveux épars, ſe miroit dans la lame de l'épée qu'elle venoit de finir: le Paladin voulut la ſaiſir, mais elle s'échappa de ſes mains, & courut long-tems au travers du parc avant que le Paladin put la joindre; l'ayant à la fin arrêtée par ſa ceinture, il arracha l'épée qu'elle portoit, & voulut la forcer à lui dire par quel moyen il pourroit mettre à fin cette aventure, & ſortir de l'enceinte qui s'étoit refer-

mée : la Fée ne répondit rien, quelques menaces qu'il lui fit, & Roland ne pouvant se résoudre à tremper ses mains dans le sang d'une femme : » Je devrois te punir de tant de forfaits, lui dit-il ; mais, du moins, je saurai te mettre hors d'état de nuire. « Alors, coupant ses longs vêtemens par lanières, il s'en servit pour l'attacher étroitement au tronc d'un vieux sapin, & s'éloigna d'elle.

Roland, considérant alors l'épée qu'il venoit de conquérir, lut sur sa lame : *Balisarde peut donner la mort à Roland.* Il rit en voyant cette inscription, & consulta son petit livre sur ce qui lui restoit à faire. *Bouche-toi soigneusement les oreilles ; suis les bords de l'étang ;*

portoit le livre, *que nulle pitié n'arrête ton bras, & couvre-toi du sang que Balisarde seule peut répandre.* Roland obéit à cet ordre, & se servit d'une poignée de fleurs pour fermer tout accès au son: il apperçut bientôt une jeune personne d'une beauté ravissante, qui sortit à moitié-corps de l'eau; & le mouvement agréable des lèvres de cette Nymphe lui fit présumer qu'elle chantoit. Un beau daim blanc sortit aussi-tôt de l'épaisseur du bois, accourut aux bords de l'étang, parut attentif à la voix de cette Nymphe, chancela bientôt, & tomba sur la rive. Roland apperçut que cette prétendue Nymphe s'élançoit sur ce daim, & l'entraînoit au fond de

l'eau qu'il vit teinte de sang l'instant d'après. Roland avoit entendu raconter l'histoire d'Ulysse par le savant Eginard ; il ne douta pas que cette Nymphe si séduisante par ses traits, sa belle gorge & ses longs cheveux, ne cachât sous les eaux une vilaine queue de poisson.

Il poursuivit sa route, en réfléchissant combien ces sortes de syrenes sont dangereuses, lorsqu'il en vit reparoître une autre plus belle, plus riante encore que la première. Regardant le Paladin d'un air tendre, sa belle bouche s'entr'ouvrit, découvrit deux rangs de perles ; & l'agréable & léger frémissement de sa gorge d'albâtre, annonçoit que Philomele

dirigeoit ſa voix. Le ſage Roland donna dans ce moment un bien bon exemple aux jeunes Paladins François ; les charmes de la ſyrène ne purent l'attendrir ; mais voulant s'en rendre le maître, il feignit de ſuccomber à l'enchantement de ſa voix ; il chancela, ſe laiſſa tomber, & la ſyrène ne doutant plus de ſon triomphe, ſortit preſqu'en entier de l'eau pour l'entraîner ; Roland la ſaiſit à l'inſtant par les cheveux, elle étoit cependant ſi belle, qu'il l'eût peut-être épargnée ; mais comme elle ſe débattoit ſur la ſurface de l'eau, tout ce que Roland apperçut de plus alors, lui fit lever Baliſarde, & d'un revers il coupa cette belle tête.

Deux jets de ſang s'élancèrent du col; Roland en couvrit ſon caſque, ſes mains & ſes armes; il déboucha ſes oreilles, longea les bords de l'étang dont la digue & les entours paroiſſoient fermés par une muraille ſemblable à la première; ces murs s'ouvrirent pareillement à ſon approche; un taureau furieux dont les deux cornes lançoient un feu plus vif que celui de la foudre s'élança contre le Paladin; un coup de Baliſarde coupa l'une de ces cornes; mais Roland frappé de la ſeconde fût renverſé, & s'il n'eût été couvert du ſang de la ſirène, ſes armes & ſon corps euſſent été calcinés par ce feu deſtructeur: le Paladin ſe releva, & coupant d'un autre

coup la ſeconde corne du taureau, ce fougueux animal s'abîma dans la terre, & lui laiſſa libre cette ſeconde enceinte : il l'eut bientôt traverſée, & ſuivant une allée d'arbres élevés, il parvint à la troiſième dans laquelle il n'apperçut d'abord qu'un arbre touffu qui dominoit tous les autres; mais il s'en éleva dans le moment un oiſeau monſtrueux qui fit frémir l'air & le ſommet des arbres par le ſifflement de ſes ailes; cet oiſeau ſurpaſſoit les plus forts griffons par ſa grandeur, ſon bec & ſes griffes tranchantes; les plus vives couleurs éclatoient ſur ſes plumes, elles éblouiſſoient les yeux, & l'eau corroſive que l'oiſeau lançoit de ſon bec, les bruloit en les tou-

chant. L'oiſeau plana quelque tems ſur la tête du Paladin en jettant des cris aigus ; mais Roland inſtruit par le livre, n'eut garde de lever les yeux, & ſe couvrant la tête de ſon bouclier, il attendit l'oiſeau qui fondit à la fin ſur lui, ſaiſit ſon bouclier qu'il retenoit fortement, mais qu'il fut obligé d'abandonner, ſe trouvant enlevé par les fortes ſerres de ce monſtre qui lança plus vivement que jamais ſa liqueur dangereuſe. Roland baiſſant la tête ſçut en garantir ſes yeux, & le ſang de la ſirène défendit le reſte de ſon corps de ſa malignité ; l'oiſeau voyant Roland courbé juſqu'à terre, voulut fondre ſur lui pour le déchirer ; mais le Paladin le ſaiſſant par l'une

de ſes ailes, lui porta de l'autre main un coup aſſez heureux pour lui couper la tête.

Roland pouvant alors ouvrir les yeux, vit avec ſurpriſe quel étoit le péril dont il étoit échappé: croyant n'avoir plus de nouveaux ennemis à combattre, & fatigué des longs & pénibles efforts qu'il avoit faits, il crut pouvoir s'aller repoſer quelques momens ſous un riche portique qu'il voyoit à l'autre extrémité de l'allée; il étoit prêt du ſeuil de ce portique, lorſqu'une forte mule, dont les pieds étoient d'airain, & qui portoit pour queue une longue & large épée de bataille, courut ſur lui, en faiſant retentir l'air d'un braiement affreux, & dreſſant deux

oreilles, dont la force & la longueur égaloit celle d'un cable. L'intrépide Roland n'avoit point encore éprouvé des périls auſſi preſſans, que celui qu'il courut alors; au moment où ce Paladin voulut porter un coup de Baliſarde à la mule, elle ſe retourna bruſquement, & lui lançant ſes deux pieds d'airain dans l'eſtomac, elle le jetta loin de dix pieds à la renverſe; revenant ſur lui, ſes longues oreilles ſe replièrent pour former pluſieurs tours qui lioient étroitement le Paladin: il parvint enfin à ſe dégager le bras droit; & ſe ſervant de Baliſarde qu'il n'avoit point abandonnée, en deux coups il trancha les deux oreilles & la queue de ce terrible animal,

qui s'enfuit & disparut dans la forêt.

Roland, maître du portique, le traversa pour entrer dans un beau sallon, où le Paladin, altéré par tant de différens combats, vit une table couverte de mets délicieux, & des flacons de cristal de roche, où l'ambre & le rubis liquide des vins les plus parfumés pétilloient, & sembloient inviter à boire. Roland, exténué de fatigue, étoit prêt à succomber à tout ce qui l'attiroit à cette table; mais heureusement il se souvint de consulter son livre, qui l'instruisit que ces mets & ces vins étoient assoupissans, & que s'il avoit l'imprudence d'y goûter, il deviendroit lui-même la proie d'un ogre, qui

n'attendoit que le moment de le voir privé de ſes ſens, pour le ſaiſir & pour le dévorer.

Le Paladin, aſſez ſujet à ſuivre tous ſes premiers mouvemens, connut peut-être alors, pour la première fois, qu'il eſt utile de les réprimer; une réflexion très-ſage fut le prix de ſa prudence: il alla s'aſſeoir à cette table; il fit ſemblant de manger, de boire, & de céder, l'inſtant d'après, au pouvoir aſſoupiſſant de ces mets. L'ogre le voyant immobile, accourut pour l'enchaîner; mais Roland ſe levant bruſquement, coupa l'ogre par le milieu du corps, d'un ſeul coup de Baliſarde, termina cette quatrième aventure; & fuyant ces mets em-

poiſonnés, il ſe remit en marche, en ſuivant le vallon.

Le Comte d'Angers, chemin faiſant, conſulta ſon livre; tout ce qu'il y lut annonçoit de nouveaux périls, de nouveaux obſtacles à ſurmonter: *Tu dois combattre un fort géant*, diſoit le livre, *mais ſi tu réuſſis à lui donner la mort, il renaîtra de ſon ſang deux autres géans ſemblables au premier; & ſi ces deux géans tombent ſous tes coups, quatre autres prendront leur place*..... Le livre n'annonçoit aucun moyen de mettre à fin cette aventure, une grande lacune interrompoit ſes inſtructions.

Quelques lignes au-deſſous il étoit écrit: *Le Chevalier vainqueur*

& maître de la cinquième enceinte, ne peut détruire les enchantemens de ces jardins, s'il ne coupe une branche d'arbre à laquelle leur sort est attaché; cette branche est portée par un arbre, dont la tête s'élève jusqu'aux nues, & dont le tronc est lisse, & dur comme un ivoire poli.....

Le bon Rolland eût bien desiré que le livre se fût expliqué plus clairement; il se rendoit justice, & se sentoit bien plus propre à combattre qu'à deviner quelques expédiens: » Allons toujours en avant, se dit-il à lui-même: bien des gens se croient de l'imagination, sans en avoir; peut-être que moi, qui ne m'en sens point du tout, je m'en trouverai, quand

j'en aurai le plus preſſant beſoin : commençons par nous défaire de ce géant. « En diſant ces mots, il marcha d'un pas délibéré vers une porte d'argent qu'il ſe propoſoit de mettre en pièces avec ſa bonne épée ; mais un géant de quinze pieds de haut accourut, & débuta par lui donner un coup de pied ſi violent au milieu de ſon bouclier, qu'il l'envoya tomber à dix pas à la renverſe. Ceux qui connoiſſent Roland imagineront ſans peine qu'un pareil traitement le mit de très-mauvaiſe humeur : Anthée en touchant la terre, ne ſe ſeroit pas relevé avec plus de force & de fureur : ſon premier début fut de couper la jambe qui l'avoit ſi vivement inſulté.

Le

Le géant fit le même bruit en tombant qu'une tour qui s'écroule, & Roland ramaſſant cette jambe, s'en ſervit comme d'une maſſue pour lui donner ſur les oreilles juſqu'à ce que ſa cervelle & ſon ſang euſſent rougi la terre; mais il y gagna peu puiſqu'à l'inſtant deux géans ſemblables au premier ſe releverent & vinrent attaquer le Paladin : Roland n'en fut point étonné; ſon bras armé de Baliſarde leur eût facilement donné la mort, mais il ſe ſouvint qu'il en naîtroit quatre autres de leur ſang, & nos Lecteurs conviendront qu'il eſt fort ennuyeux d'avoir toujours de nouveaux géans à combattre: Roland prit donc le parti très ſage de les colleter l'un

après l'autre, de les renverſer & de les lier ſi fortement, qu'ils ne puſſent ni ſe relever ni ſe ſéparer.

Sans tirer vanité de ce moment d'imagination qui l'avoit ſi bien ſervi, le Paladin ne s'occupa plus qu'à couper la branche enchantée cachée dans le faîte de cet arbre unique en ſon eſpèce, ſur lequel une allouette eût mis un quart d'heure à s'élever. Heureuſement le ſavant Eginard, dont le foible étoit d'aimer à faire des contes, avoit appris à Roland les moyens dont Alexandre s'étoit ſervi pour démêler le nœud gordien.

» Oh, oh, dit-il, avec dix ou douze coups bien appliqués de Baliſarde, j'égalerai bientôt ſa hauteur à celle de l'herbe de la

prairie. «, En disant cela, le bon Roland s'approche, le bras levé, du pied de l'arbre; mais tout à-coup le faîte de cet arbre s'agite fortement, & bientôt un déluge de pommes d'or, pesant plus de dix livres, tombent sur le Paladin, le meurtrissent, & l'étourdissent au point qu'elles l'obligent à se retirer promptement hors de portée de leur atteinte: il fut donc obligé de faire encore un grand effort d'imagination pour surmonter cet obstacle; des osiers qui s'élevoient assez près dans un terrein marécageux, lui fournirent les matériaux nécessaires pour faire un grand panier pointu qu'il se mit sur la tête, & qui le couvroit tout entier; ce fut avec son se-

cours que l'habile & prudent Paladin brava la chute des pommes d'or, coupa l'arbre par le pied bien à ſon aiſe, & courant de toutes ſes forces à ſon ſommet, dès qu'il fut tombé, la branche fée fut bientôt tranchée avec toutes celles qui la cachoient.

Un tremblement de terre affreux accompagné de longs mugiſſemens, le ſoleil obſcurci, le ciel ſillonné par les traits anguleux de la foudre, la terre entrouverte d'où s'élançoient des feux dévorans, ſignalèrent le moment de la deſtruction des jardins de Falerine: tout ce qui n'étoit que l'ouvrage de l'art ténébreux de l'Enchantereſſe diſparut, & Roland ſe trouva dans une campagne aride; mais

il y retrouva l'Enchantereſſe que ſon pouvoir n'avoit pu délier du tronc d'arbre auquel il l'avoit attachée. Roland s'approche de Falerine qu'il trouve baignée de larmes & déſeſpérée de la perte de ſes beaux jardins ; Roland la délie, & la force à le conduire à l'Iſle du Tréſor qu'habite Morgane ; il la fait marcher devant lui, la tenant toujours par les cheveux. Ils arrivent bientôt auprès d'un grand fleuve ſur le bord duquel une forte tour eſt aſſiſe, & défend le paſſage d'un pont. Roland voit les armes de Renaud, de Brandimard, de ſes deux neveux & de pluſieurs Chevaliers renommés, appendues à cette tour ; le Paladin ſonne de ſon cor, provoque

au combat le géant qui défend ce paſſage ; il le précipite dans la rivière après un léger combat ; il paſſe le pont, traverſe une vaſte prairie, & parvient librement à la porte d'un palais immenſe où l'or & les diamans étincellent de toutes parts ; il pénètre ſans obſtacle dans cette vaſte enceinte, & ſelon l'inſtruction du livre, il en parcourt les jardins.

Bientôt le Paladin y trouve la belle Fée Morgane endormie ſur le bord d'une fontaine ; ſes beaux & longs cheveux flottent ſur ſon ſein & ſur ſes épaules d'albâtre ; le Paladin eſt peu touché de ſes charmes ; & négligeant de conſulter ſon livre, il laiſſe Morgane endormie, & marche vers les obſ-

tacles qui peuvent lui réſiſter ; ſon premier combat réveille Morgane qui ſe relève & s'échappe de lui ; mais c'eſt en vain que le Paladin détruit tous les monſtres qui s'oppoſent à ſon courage, & qui ſe renouvellent à chaque pas. Il apperçoit enfin un palais de criſtal, très-tranſparent, dans lequel il reconnoît que ſon couſin Renaud, ſon ami Brandimart, ſes deux neveux fils d'Olivier, un jeune Prince d'une beauté céleſte, & pluſieurs autres Chevaliers ſont renfermés : déjà Roland lève la redoutable Baliſarde pour briſer le foible obſtacle qui le ſépare de ſes amis & de ſes proches ; mais il eſt arrêté par les cris du jeune Prince, qui lui dit que s'il touche à ce

criſtal, la terre s'ouvrira pour les engloutir, & que le ſeul moyen de mettre fin à ces enchantemens eſt de ſaiſir Morgane par ſes longs cheveux, & de l'arrêter.

Roland retourne promptement vers la fontaine près de laquelle il a laiſſé Morgane endormie; il trouve cette belle Fée réveillée; elle danſe autour d'une fontaine en chantant une eſpèce de leçon que la fortune & l'amour donnent également: *Qui perd l'occaſion, la retrouve bien difficilement.* Il veut ſaiſir Morgane; mais l'hyrondelle qui plane doucement ſur la pointe des herbes, en les battant du bout de ſes ailes, s'éloigne moins rapidement de la jeune fille qui croit pouvoir la prendre,

que Morgane ne s'échappe des mains du Paladin ; Roland la pourſuit vainement ; elle lui fait parcourir des rochers, des ſables mouvans, des précipices ; elle s'élance dans les eaux, il les fend d'un bras nerveux après elle ; pour comble de fatigue & de peine, un ſpectre affreux & livide, armé d'un long fouët, le pourſuit, le frappe, & Roland, quoiqu'armé, ſent tous les coups qu'il lui porte : furieux, il ſe retourne, il veut frapper un coup de gantelet ſur le ſpectre, il ne trouve qu'une ombre légère qui redouble ſes atteintes, en lui criant qu'il eſt le Repentir, & qu'il le pourſuivra toujours : le Paladin fait de nouveaux efforts, il redouble d'im-

pétuoſité; il ſaiſit enfin Morgane par ſes beaux cheveux, & cette belle Fée à demi nue reſte immobile & couverte de larmes entre ſes bras: qu'elle étoit ſéduiſante en ce moment! mais l'amant d'Angélique ne put en être touché: c'eſt vainement que cette belle Fée veut lui prodiguer tous les tréſors de la terre; c'eſt vainement qu'elle ſemble abandonner tous ceux qui parent ſa figure céleſte; Roland perſiſte à lui demander la clef du palais de criſtal, elle eſt forcée de céder: » Ramènes tes compagnons, lui dit-elle; choiſis dans cette Iſle ſi riche tout ce qui pourra te plaire; tu ſortiras librement de ce palais; les eaux ſe durciront ſous tes pieds, pour te

laiſſer un libre paſſage ; je ne te demande que de me laiſſer le beau Ziliant que j'adore. « Roland le lui promet, reçoit la clef, court délivrer tous les priſonniers, hors le jeune Ziliant qui fond en larmes, qui lui dit qu'il eſt le fils du Roi Monodant, & que tout ſenſible qu'il eſt à l'amour de la belle Morgane, il gémit de languir dans une honteuſe oiſiveté : Roland lui dit que ſa parole eſt engagée à ne le point arracher des bras de la Fée, mais qu'il lui promet de revenir dans peu pour le tirer de cette Iſle, & le ramener à la cour d'Eleuth.

Roland, après avoir délivré Renaud, ſes deux neveux, ſon ami Brandimard, & le brave Dudon,

fils d'Ogier le Danois, se sépare des Paladins François, & veut retourner avec Brandimart vers le Cathay: les deux amis rencontrent dans leur chemin une espèce de Nain richement vêtu, qui monte un superbe cheval, & qui fuit devant un Chevalier à pied: ce Chevalier est encore assez loin, pour que le Nain s'arrête près du Comte d'Angers, lui fasse un conte en l'air, s'en approche, lui vole Balisarde, & s'enfuie en se moquant de lui: Roland plus empressé de retourner au Cathay que de poursuivre le larron, continue de marcher, repasse près de Falerine à laquelle il raconte toutes ses aventures dans l'Isle de Morgane. Il finit par lui demander

des nouvelles de la Princeſſe parente d'Angélique qu'il veut délivrer : Falerine l'aſſure, qu'étant très-amie de Galafron, elle n'a jamais attenté à la liberté d'aucune de ſes proches : le bon Roland devroit conclure de ce qu'il apprend de l'Enchantereſſe, qu'Angélique, en lui donnant ſes ordres, n'a cherché qu'un prétexte pour l'éloigner d'elle : mais ſe rend-on jamais à la plus forte vraiſemblance, quand elle accuſe celle qu'on adore. Roland n'en eſt point frappé ; ſa grande ame eſt au-deſſus du ſoupçon. Il pourſuit ſa route avec ſon ami ; tous les deux arrivent ſur les bords d'un fleuve : une demoiſelle ſe préſente ſur le tillac d'une grande

barque, & leur offre poliment de leur faire traverſer ce fleuve : ils entrent dans la barque, ils ſont conduits dans ſon intérieur, & le premier objet qui ſe préſente aux yeux de Roland, c'eſt la perfide Origile qui retombe une ſeconde fois entre ſes mains avec Durandal & Bride-d'or : Roland mépriſe également ſes excuſes, ſes larmes, & dédaigne de la punir. Il aborde de l'autre côté du fleuve, mais lorſqu'il veut pourſuivre ſa route, il voit que le chemin eſt défendu par de larges foſſés & une forte tour. Un vieillard, Châtelain de cette tour, vient au-devant de lui : » Seigneur Chevalier, lui dit-il, vous ne pouvez obtenir le paſſage ſans jurer de rendre un ſervice impor-

tant au Roi Monodant, qui réſide près d'ici dans Eleuth, capitale de ſes Etats : ce Prince avoit deux fils ; l'aîné, nommé Bramador, lui fut enlevé par un Chevalier de ſa Cour, qui mécontent de lui crut ne pouvoir mieux s'en venger qu'en s'emparant de cet enfant dont il n'a jamais eu de nouvelles ; le ſecond nommé Ziliant, eſt le plus aimable & le plus beau Prince qui reſpire : il faiſoit les délices du Roi Monodant & de ſa cour, mais la Fée Morgane l'ayant rencontré dans un bois où la chaſſe l'avoit égaré, cette belle Fée n'a pu réſiſter à ſes charmes : nous croyons que Ziliant eſt devenu ſenſible pour les ſiens, & depuis ce mo-

ment, Morgane le retient dans son Isle du Trésor : Monodant a consulté les Mages : le plus ancien & le plus habile a dit à ce malheureux père qu'il ne pouvoit espérer la délivrance de Ziliant que de la main d'un Paladin François qui pourroit même lui faire retrouver le premier fils qu'il a perdu : Monodant en conséquence, a fait bâtir cette tour, & fait garder ce pas par Varillard, le plus terrible & le plus indomptable géant qui soit sorti des forêts de l'Hircanie : son ordre est d'arrêter tous les Chevaliers, qu'aux armes telles que celles que je vous vois, il reconnoîtra pour être François, & de les envoyer prisonniers à la cour.

du Roi Monodant. Le vieillard, en continuant ſon récit, apprit à Roland, que ce géant s'étoit emparé de pluſieurs Chevaliers François, après un long combat, & Roland reconnut à la deſcription que le vieillard fit de leurs armes, que ce devoit être Renaud & ſes compagnons. Le Paladin eût pu facilement obtenir un libre paſſage, en renouvellant un ſerment qu'il avoit déjà prêté lorſqu'il avoit laiſſé Ziliant dans l'Iſle du Tréſor; non-ſeulement il ne put ſouffrir d'avoir l'air de céder à la force, mais il voulut venger l'honneur des Chevaliers François, en faiſant tomber Varillard ſous ſes coups; & ſe ſaiſiſſant d'un cor qu'il vit attaché ſur un po-

teau, le Paladin le fit retentir avec force, pour provoquer le géant au combat.

Varillard parut bientôt, couvert d'armes presqu'aussi fortes qu'une enclume; le combat fut long & terrible; mais Roland étant invulnérable, & Durandal tranchant les fortes armes de Varillard, & lui faisant de profondes blessures, ce géant prit le parti de la fuite, & se retira vers la tour à grands pas.

Le Comte d'Angers poursuivant sa victoire, suivit Varillard, entra dans la tour après lui : Brandimart alors, qui craint quelque embuche cachée dans cette tour, suit Roland d'assez près pour voir en entrant que Varillard tire une

corde, & du haut du plafond il tombe des filets d'acier dont Roland eſt enveloppé. Brandimard, furieux de cette ſupercherie, ſe jette ſur Varillard affoibli par la perte de ſon ſang, le tue, dégage Roland des filets : tous les deux reſtent maîtres de la tour. Origile s'enfuit en méditant une nouvelle trahiſon, & court annoncer au Roi Monodant la mort de Varillard, & lui promet de conduire un fort détachement de ſes troupes pendant la nuit prochaine, pour s'emparer des deux Chevaliers, tandis qu'ils ſeront plongés dans le ſommeil, s'il veut lui rendre Griffon qu'elle aime, & qu'il retient au nombre de ſes priſonniers. Monodant y conſent ; il

délivre Griffon, qui, ſéduit par ſon amour pour Origile, ne ſçait plus qu'obéir à cette beauté ſi perfide. Elle l'entraîne avec elle : mais loin de retourner à la tour, elle lui fait prendre des chemins détournés ; & lui prodiguant ſes faveurs, elle lui fait oublier l'amour de la gloire & de ſes proches, pour ſe livrer en entier à la paſſion qui bientôt doit lui cauſer de grandes peines.

Roland & Brandimart ſont en effet ſurpris par le détachement qu'Origile a conduit juſques dans l'intérieur de la cour. On les amène à Monodant : mais dès que ce Prince ſçait que c'eſt le plus renommé Paladin de la Cour de France & le célèbre Brandimart,

il les comble d'honneur ; Roland lui donne des nouvelles de Ziliant, lui rend compte du ſerment qu'il a prêté, retourne à l'Iſle du Tréſor, ſe jette dans le fleuve pour y pénétrer, ſaiſit Morgane, délivre Ziliant, & le ramène à ſon père. Le Roi Monodant offre au brave Paladin de partager ſes riches Etats avec lui ; mais Roland n'accepte qu'un braſſelet d'un prix ineſtimable, dont il ſe propoſe de faire un don à la belle Angélique, comme étant le prix de ſes victoires. Il part, & chemin faiſant, il retrouve Bride-d'or, qu'il enlève à deux Chevaliers, & qu'Origile avoit dérobé pour la troiſième fois.

Pendant que ces événemens ſe

paſſent dans la Cour du Roi Monodant, Renaud, Guidon, Aquilant & le Prince d'Angleterre, délivrés des priſons de Monodant, reprennent le chemin de la France: ils traverſent Aſtracan, & ſe trouvent ſur les bords de la mer Caſpienne. Ils voient ſur le rivage une jeune beauté, dont les charmes leur paroiſſent ſupérieurs encore à ceux d'Angélique. Aſtolphe frappé d'un trait vainqueur, entraîne ſes compagnons auprès d'elle. Cette Nymphe chantoit alors d'une voix mélodieuſe ſur le bord d'une eſpèce de petit cap, qui ſembloit tenir au rivage, & tous les poiſſons qui paroiſſoient attentifs à ſes chants, venoient d'eux-mêmes ſe rendre à ſes pieds.

L'indifférent Renaud veut en vain retenir ſon couſin Aſtolphe; cet aimable Prince, entraîné par l'ardeur de ſa paſſion naiſſante, n'eſt plus arrêté par ſes cris : il deſcend de cheval, il court à l'extrémité de ce cap, pour ſe jetter aux pieds de cette Nymphe qui l'a déjà remarqué, qui lui ſourit, & qui porte ſur lui ſes regards enchanteurs. Il ſe jette à ſes genoux ; & dans l'inſtant Renaud voit que ce qu'il a pris pour un cap, eſt le dos d'une baleine monſtrueuſe, qui s'éloigne à l'inſtant du rivage, en portant Aſtolphe & la Nymphe. Renaud fait élancer Bayard dans la mer, pour aller au ſecours de ſon couſin ; mais une vague impétueuſe re-

pouſſe Bayard ſur le rivage; une tempête s'élève; & bientôt la baleine, Aſtolphe & la Nymphe, diſparoiſſent aux yeux des Paladins François, qui, très-affligés de la perte du Prince Anglois, continuent leur chemin vers la France.

Roland & Brandimart ont peine à partir d'Eleuth, où Monodant cherche à les retenir; mais le premier brûle de ſe trouver aux pieds d'Angélique, & Brandimart a le même empreſſement de rejoindre ſa chère Fleur-de-Lys: ils reprennent le chemin d'Albraque. Brandimart eſt heureux, en revoyant Fleur-de-Lys, dont il eſt tendrement aimé; Roland croit l'être. Angélique ſe trouvant dans l'obligation de feindre avec ce Paladin

ladin qu'elle vient d'expoſer aux plus grands périls, attache à ſon bras d'albâtre le braſſelet que Roland lui préſente comme le prix de la délivrance de Ziliant & de la deſtruction des jardins de Falerine.

Roland ne lui parle pas même de la réponſe de cette Fée, lorſqu'il l'a ſommée de lui rendre ſa prétendue parente. Oſe-t-on jamais exiger une explication de celle que l'on aime, lorſqu'on eſt amoureux & ſoumis? Angélique conſerve ſon empire abſolu ſur Roland; il ſe croit bien payé par un ſeul regard de tout ce qu'il a fait pour elle: captivé, n'oſant même exprimer ſes deſirs, il eſt aux pieds d'Angélique comme un

lion apprivoiſé qu'une jeune Bergère conduit attaché par une chaîne de fleurs; & ſans l'injuſte prévention d'Angélique pour Renaud, il méritoit bien un retour plus ſincère & plus tendre.

Les deux Paladins trouvèrent Galaffron & ſa Cour dans les plus vives allarmes. Le brave Mandricard, devenu maître du vaſte Empire de la Tartarie par la mort du grand Agrican ſon père, avoit juré de le venger. Mandricard, plus fort, plus redoutable encore qu'Agrican, s'étoit déjà ſignalé par mille exploits; trop de férocité ſeulement obſcurciſſoit les grandes qualités & la valeur éclatante de ce Prince.

Ayant ſçu que Sacripant, Roi

de Circaſſie, avoit défendu la ville d'Albraque contre Agrican ſon père, & qu'il s'étoit porté contre ce Prince à la tête de ſes Circaſſiens dans la grande bataille où cet Empereur avoit perdu la vie, il commençoit par ſe venger de Sacripant ; il s'étoit mis à la tête de ſes Tartares Nogaïs ; & ſe portant vers les Calmouques qu'il avoit joints à ſes premières troupes, il avoit traverſé la chaîne de montagnes qui les ſépare de la Circaſſie ; deſcendant dans les plaines de ce Royaume fertile, ſes affreux & barbares Tartares avoient fait un maſſacre horrible du plus beau peuple de l'univers. Le brave Prince Liſca, frère de Sacripant, ayant raſſemblé quelques

troupes à la hâte, s'étoit opposé vainement aux premiers efforts de Mandricard : il avoit perdu la vie par la main de ce farouche Guerrier, qui poursuivant sa victoire, se proposoit de conquérir le Cathay, dès qu'il auroit ravagé la Circassie. Sacripant étoit parti précipitamment d'Albraque, pour aller défendre ses Etats, & pour demander des secours à Gradasse Empereur de la grande Sérique, qu'il savoit être alors à la tête d'une puissante armée.

Il falloit une raison aussi forte, un danger aussi pressant, pour forcer Sacripant à s'éloigner d'Angélique, qu'il laissoit presque sans secours, & dans la douleur du larcin que Brunel avoit fait de

ſon anneau, dont le pouvoir la mettoit à l'abri des plus grands périls.

Cette perte cruelle, les menaces de Mandricard & le départ ſubit de Sacripant avoient fait ſentir à la Princeſſe du Cathay de quel prix étoit la préſence de Roland pour ſon père & pour elle. Elle prenoit donc beaucoup ſur elle pour bien traiter le Paladin François. Mais Renaud, malgré tant de raiſons & de ſervices, occupoit en entier ſon cœur & ſon ſouvenir: ne pouvant plus réſiſter à ſon impatience de ſe rapprocher de ce Chevalier, la foible & trompeuſe Angélique trouve ſans peine l'occaſion de parler en particulier à Roland, qui la cherchoit ſans

ceſſe. » Je n'ai plus mon anneau, lui dit-elle, je peux être aſſiégée dans Albraque ; je connois, cher Comte, votre courage invincible ; mais je ne veux plus expoſer ni votre tête ni la mienne à de ſi grands périls : le ſort des armes peut rendre Mandricard vainqueur ; je ne penſe pas ſans horreur que je peux devenir ſa proie : ah ! partons d'Albraque ; ne nous ſéparons plus, cher Comte ; conduiſez-moi dans les belles Provinces de votre appanage ; que puis-je craindre étant ſous votre garde, & quels affreux événemens ne puis-je pas éprouver, ſi je m'expoſe une ſeconde fois aux horreurs de la guerre. «

Qui pourroit exprimer les tranſ-

ports de Roland, lorſqu'il apprend de la bouche même de celle qu'il adore, qu'elle veut ſe remettre ſous ſa garde, abandonner les Etats de ſon père, & paſſer en France dans les Provinces dont il eſt Seigneur. Il ſe jette à ſes pieds, il baiſe ſa belle main qu'elle abandonne pour la première fois; il jure de lui ſacrifier ſa vie; il court trouver Fleur-de-Lys & ſon ami Brandimart, leur fait part de ſon bonheur, les détermine ſans peine à le ſuivre en France, & tous les quatre préparent leur départ pour la nuit ſuivante.

Ces quatre amans, dont deux ſeuls étoient heureux, quoique Roland crût auſſi l'être, ſortirent d'Albraque ſans être apperçus, &

ne voulant pas s'expoſer aux périls de la mer, ils eſpèrent traverſer ſans obſtacle les pays immenſes qui les ſéparoient de la France, croyant qu'elle jouiſſoit d'une paiſible paix: ce Royaume commençoit cependant alors à devenir le théâtre de la guerre, & Charles avoit déjà convoqué ſes grands vaſſaux avec toutes leurs forces pour réſiſter à l'orage qu'il ſavoit être prêt à fondre ſur lui. L'Empereur Agramant raſſembloit en effet une armée formidable, & la flotte la plus nombreuſe que la mer d'Afrique eût portée, pour paſſer en France; Rodomont, en lui montrant ſon épée, & partant pour ſe préparer à la guerre, lui dit d'un air préſomp-

mieux : » Soyez sûr, Seigneur, que je tiens ici la clef de l'Italie & de la Provence ; préparez-vous, partez en diligence, mon bras vous ouvrira le chemin, & vous trouverez les portes de ces riches contrées ouvertes pour vous recevoir. «

Le redoutable Roi d'Alger partit en effet pour ses Etats où ses troupes depuis long-tems aguerries s'embarquèrent peu de jours après sur des vaisseaux devenus déjà les tyrans de la mer par les pirateries qu'ils exerçoient sans cesse : Rodomont comptoit se porter sur la Provence ; mais repoussé par des vents contraires, & l'eau commençant à manquer à ses vaisseaux, il fut obligé de faire sa

deſcente en Italie : n'ayant point une armée aſſez nombreuſe pour aſſiéger Gènes, il ravagea ſon territoire & le Crémonois : cependant Didier, Roi de Lombardie, le retint aſſez long-tems pour ralentir ſa marche, & pendant ce temps Charlemagne put ſe préparer à ſe défendre contre les efforts de Gradaſſe, d'Agramant, & de l'ingrat Marſile, qui s'étoient réunis pour détruire & ſubjuguer l'Empire d'Occident.

Roland & Brandimart, ayant Angélique & Fleur-de-Lys ſous leur garde, marchoient à grandes journées pour s'éloigner des pays ſoumis à Galafron, & bientôt ils arrivèrent ſur les limites des déſerts ſablonneux de Chama. L'Arche-

vêque Turpin ne craint point de parler de la félicité toujours nouvelle dont jouiſſoient Brandimart & Fleur-de-Lys qui s'étoient donnés mutuellement leur foi, mais il ſe tait ſur Angélique & Roland ; nous ignorerions, ſans la continuation de ſes chroniques, tombées depuis entre les mains de l'Arioſte, qu'il ſoit poſſible qu'un jeune & brave Paladin François puiſſe paſſer les jours & des nuits bien longues près d'une maîtreſſe adorée, ſans en obtenir le don d'amoureuſe merci.

Les quatre amans traverſerent avec peine ce vaſte déſert, où ſur la fin les vivres leur manquèrent. Ceſſant enfin d'avoir les yeux bleſſés par l'aridité d'un ſable brû-

lant, ils entrèrent dans une forêt où pluſieurs chèvres qu'ils apperçurent leur donnèrent l'eſpérance de trouver une habitation ; ils virent en effet quelques cabanes diſperſées dans le bois ; & bientôt la lueur d'un grand feu, l'odeur même de quelques viandes grillées, les attira près d'une fontaine ſur les bords de laquelle une troupe nombreuſe de Leſtrigons étoit aſſiſe en rond, & dévoroit des chevreaux rôtis, qu'une autre troupe préparoit à peu de diſtance. Angélique & Fleur-de-Lys étoient bien effrayées, en voyant l'horrible figure de ces eſpèces de monſtres, dont les yeux ardens ſe tournoient tous ſur elles ; cependant elles ſe raſſuroient un peu,

croyant que c'étoit leur façon de lorgner.

Roland & son ami s'approchèrent d'un air poli de celui qui leur paroissoit être le chef de la troupe, & le prièrent de leur laisser prendre part à leur festin : ce chef ne leur répondit que par une espèce de glousſement aigu, qui fit frémir Angélique ; ses Lestrigons se levèrent tous en même temps, & deux d'entre eux coururent aux jeunes Dames, leur tâtèrent les reins, & firent un signe très-expressif à leurs compagnons, auxquels ils annonçoient qu'elles étoient excellentes à dévorer. Comme c'est, sans contredit, le plus grand danger que puissent courir deux jolies personnes, An-

gélique & Fleur-de-lys en eurent une ſi grande terreur, qu'elles s'enfuirent à toute bride, pour s'échapper des mains de ces vilains mangeurs de Demoiſelles.

Quoique Roland & Brandimart mouruſſent de faim, ils auroient volé ſur leurs traces, ſi dans ce moment même ils n'euſſent reçu tous les deux un coup de maſſue qui les convainquit que ces Leſtrigons n'étoient pas plus polis que galans. Durandal & l'épée de Brandimart ſe rougirent bientôt du ſang de ces monſtres; les bras, les têtes & les maſſues couvrirent la place du feſtin; & dès que les deux amis ſe furent débarraſſés des Leſtrigons qui les avoient attaqués, ils volèrent ſur les traces

de leurs maîtresses : ils furent malheureusement obligés de se séparer, Angélique & Fleur-de-Lys ayant pris deux routes différentes ; mais tous les deux arrivèrent à temps pour les secourir, & pour donner la mort aux Lestrigons qui les poursuivoient.

Brandimart & Fleur-de-Lys cherchèrent en vain leurs compagnons dans cette immense forêt ; ils ne firent que s'en éloigner davantage. Exténués tous les deux, ils étoient prêts à succomber, lorsqu'une caravane de Scythes, qui traversoit les déserts pour se rendre dans la grande Sérique, leur donna tous les secours dont ils avoient besoin, & des provisions pour subsister dans ce pays

ſauvage, qu'ils leur conſeillèrent de traverſer promptement. Brandimart & Fleur-de-Lys en effet, déſeſpérant de pouvoir retrouver Roland, ſe déterminèrent à ſuivre la route que venoit de faire la caravane.

Un jour plus brillant perçant au travers de la forêt, leur faiſoit juger qu'ils étoient prêts d'entrer dans la plaine, lorſque tout-à-coup ils furent attaqués par une troupe de brigands que les riches habits & les armes brillantes de Brandimart avoient attirés, mais ils firent peu de réſiſtance aux coups terribles du Chevalier; il achevoit de les abattre, lorſqu'un homme d'une taille giganteſque, couvert d'un caſque brillant entouré d'une

couronne d'or, accourut au grand galop de ſon cheval; c'étoit le fameux Tartare Barigace, monté ſur le puiſſant cheval Bartolde, dont la beauté ne le cédoit qu'à celle de Bayard; ce brigand étoit poſſeſſeur de Tranchère & du caſque d'Agrican; un Capitaine Tartare avoit trouvé le corps de ſon Empereur, dans le bois où ce valeureux Prince étoit tombé ſous les coups de Roland; il avoit rendu les derniers devoirs à ſon corps qu'il avoit enterré avec toutes ſes armes, ne réſervant que ſa bonne épée Tranchère & ſon caſque dont il s'étoit armé; Barigace avoit enlevé l'un & l'autre avec la vie à ce Capitaine, & s'en ſervoit depuis pour exercer ſes

brigandages. » Je te remercie, dit-il à Brandimart, de m'avoir défait de cette vile canaille indigne de me ſervir; je te remercie auſſi de m'avoir amené cette jolie fille; car je commençois à m'ennuier la nuit dans ces forêts. « Brandimart pour toute réponſe, court la lance en arrêt ſur Barigace qui ſongeant ſeulement à l'empêcher de ſe dérober à ſes coups, porte la ſienne dans le poitrail de ſon cheval qui tombe mort entre les jambes de ſon maître: tandis que celui-ci fait des efforts pour ſe dégager, Barigace ſe jette à terre, tire la redoutable Tranchère, & court pour lui couper la tête: Brandimart ſe lève, porte long-tems des coups inutiles ſur le caſque en-

chanté d'Agrican; Barigace cependant étourdi de leur peſanteur s'étonne, chancèle, & Brandimart d'un revers, fait voler ſa tête aux pieds de Fleur-de-Lys; il s'empare du bon cheval Bartolde, de Tranchère; & déſarmant la tête coupable du brigand, il ſe couvre du caſque d'Agrican.

Les deux amans continuent leurs routes; ils arrivent dans la Capitale du Royaume de Nayada avec le plaiſir de ſavoir qu'ils ont traverſé les déſerts, & que les routes qu'ils ont à parcourir les conduiſent de villes en villes. A deux journées de Kunithitky, ils apperçurent un vaſte & magnifique palais, fermé par des grilles d'or enclavées dans des pilaſtres

de marbre blanc couverts de bas-reliefs. Tandis qu'ils s'arrêtent à les considérer, une Dame, les cheveux épars, paroît sur un balcon, & leur crie : » Eloignez-vous, malheureux voyageurs, de ce palais dangereux, où vous êtes sûrs de trouver la mort, si vous êtes apperçus. «

Le grand cœur du fils de Monodant le portoit à tenter cette aventure ; mais retenu par l'amour & par les larmes de sa maîtresse, il restoit indécis, lorsqu'une des grandes grilles d'or s'ouvrit avec fracas ; il en sort un Géant affreux qui, pour toute arme offensive, n'a dans sa main qu'un dragon couvert d'écailles d'or, qui se débat avec fureur. Il en porte d'a-

bord ſur le caſque de Brandimart un coup terrible qui le renverſe: mais s'étant relevé légèrement, celui-ci fait tomber la redoutable Tranchère avec tant de force ſur l'épaule du Géant, qu'il le fend juſqu'à la poitrine.

Le géant tombe; mais à peine a-t-il touché la terre, qu'il devient un dragon ſemblable à celui qu'il tient dans ſa main, & le dragon prend la taille & la forme du géant: ſix fois de ſuite Brandimart le fait tomber ſous ſes coups, & ſix fois le même événement lui fait juger qu'il ne pourra le vaincre: Brandimart eſſaie enfin de commencer par ſe défaire du dragon avec lequel le géant l'eût privé de la vie, ſans la bonté

du caſque d'Agrican : Tranchère du premier coup, coupe le dragon en deux : le géant déſarmé s'enfuit, Brandimart vole ſur ſes traces, & lui abbat la tête : un coup de tonnerre affreux fait trembler le château, un vent impétueux renverſe le Chevalier & ſa compagne, l'orage dure une heure ; ils ſe relèvent enfin : touché par les prières & par les larmes de Fleur-de-Lys, Brandimart veut regagner la porte du château, mais il ne trouve tout autour qu'un mur épais qui s'oppoſe à leur ſortie : ils prennent le parti de retourner vers le portique & de monter un grand eſcalier, dans l'eſpérance de parler à la dame qu'ils ont vue ſur le balcon ; ils entrent dans un

vaſte ſalon dont un tombeau de marbre noir occupe le milieu; Brandimart eſt ſoudain attaqué par un guerrier qui lui porte des coups terribles; celui-ci ne peut éviter ceux de Tranchère qui pénètre dans ſes armes, & lui fait des bleſſures profondes, mais dont Brandimart ne voit point couler le ſang; & ſon ennemi ne paroît après ces grands coups que plus fort & plus ardent à l'attaquer. La même dame qu'il a déjà vue ſur le balcon paroît à la porte, & lui crie qu'il ne pourra vaincre ſon ennemi, tant que celui-ci ſera dans le ſallon : » Ah ! perfide, s'écrie ce Chevalier furieux, que tu me prouves bien l'horreur que je t'inſpire. « A ces mots, il court

ſur elle pour la percer ; mais Brandimart s'oppoſe à ſon deſſein, le ſaiſit, le ſerre entre ſes bras, le porte ſur l'eſcalier, l'en précipite ; alors toutes les bleſſures de ſon ennemi s'ouvrent, & ſa vie s'écoule avec ſon ſang.

Brandimart & Fleur-de-Lys s'approchent de la Dame, & croient avoir mis à fin cette périlleuſe aventure. Mais la Dame apprend au Chevalier que le plus difficile lui reſte encore à faire : Il faut, lui dit-elle, que vous ouvriez cette tombe peſante, & que vous baiſiez le premier objet qui paroîtra ſous vos yeux. Brandimart court au tombeau, lève la pierre qui le ferme avec effort : un dragon plus furieux encore

que

que le premier, lève ſa tête af-freuſe, lance ſa langue noire & diſtille ſon venin.

Brandimart veut d'abord oppoſer la pointe de Tranchère à ſon horrible tête, mais la Dame lui crie que s'il bleſſe le dragon, le palais ſur le champ s'écroulera ſur eux; il cède enfin à la néceſſité; & s'élançant ſur le dragon, il ſaiſit avec ſes gantelets ſa tête difforme, & lui donne un baiſer qui le glace.

Le monſtre alors rentre dans le tombeau; ſes écailles pourpre & or ſe relèvent & s'écartent de tous côtés; une jeune Nymphe de la plus rare beauté ſe préſente à ſa vue, & la Dame court embraſſer Brandimart, en

lui criant qu'il vient de délivrer l'aimable Fée Féboſile. Ah ! ma chère Doriſtelle, cria-t-elle à la Dame, que ne dois-je pas à ta tendre amitié ; & vous, brave Chevalier, qu'il m'eſt cher de vous prouver ma reconnoiſſance ! — Ah ! Madame, répondit galamment Brandimart, je vous ſçais ſi bon gré de n'être plus dragon, que je me trouve bien récompenſé du baiſer que je viens de vous donner ſous cette forme. Féboſile ſourit, elle rougit même un peu ; ſes yeux devinrent ſi brillans, & la rendirent ſi jolie, que ſans la préſence de Fleur-de-Lys, peut-être eût-il eſſayé de diſſiper le froid que le baiſer du dragon avoit imprimé ſur ſes lèvres, en les

rapprochant de celles de la jeune & charmante Fée.

L'un & l'autre disputoient si vivement ensemble sur la reconnoissance qu'ils se devoient mutuellement, que la prudente Fleur-de-Lys crut devoir interrompre ce combat de générosité qui commençoit à devenir bien tendre ; & se chargeant d'une partie de ce que Féboſile eût peut-être fait pour son amant, elle pria cette aimable Fée d'enchanter seulement son cheval & ses armes. Féboſile se mit à rire, leur fit les honneurs de son palais, & les pria de passer par le Royaume de Lousachan, & d'y remener Doriſtelle, fille de Doliſton Roi de ce beau pays, qui depuis long-temps igno-

uelle étoit la deſtinée de
ille chérie.
ès avoir donné deux jours
ɔſile, les deux amans ſe
en chemin pour la capi-
ı Louſachan avec Doriſtelle,
rièrent de leur raconter ſes
res, & par quel haſard ils
ıt vue ſoumiſe, ainſi que la
u terrible enchantement que
mart venoit de détruire.
iſton mon père, leur dit-
ut deux filles dont je ſuis la
; ma ſœur aînée, à peine
le cinq ans, faiſoit les dé-
: ma mère & de toute ſa
les jeux de ſon enfance
ɔient de l'eſprit, & tous
emiers mouvemens prou-
qu'elle avoit une âme ſen-

ſible: moins âgée qu'elle d'un an, on diſoit ſouvent pour me flatter, que, quoique moins belle que ma ſœur, j'aurois un jour tout ce qu'il faut pour plaire: mon père n'ayant point de fils, deſtina dès-lors ma ſœur au jeune Rentig, fils du Roi de Nayada ſon voiſin & ſon ami; mais un événement bien cruel rompit ces premières meſures; le plus hardi des brigands, nommé Furgiforque, faiſoit trembler l'Indoſtan par les vols audacieux qu'il commettoit à la tête d'une troupe de Tartares montés ſur des chevaux aſſez vigoureux & légers pour faire impunément un coup de main, & fuir à cinquante lieues dans les vingt-quatre heures: les ordres les plus précis avoient été donnés

vainement pour le prendre ou pour le détruire, mais aucun Souverain n'imaginoit qu'il eût l'audace d'approcher de ſa Capitale: le Roi mon pere avoit été l'un des plus ardens à le faire pourſuivre, & Furgiforque avoit juré de s'en venger.

Ma mère ne pouvoit ſe paſſer de nous avoir ſans ceſſe auprès d'elle, & ſe plaiſoit à nous parer tour-à-tour, ou des plus riches pierreries, ou des fleurs les plus brillantes que l'Orient produiſe: un jour que ma mère nous avoit mené promener dans une belle prairie voiſine de Louſachan, c'étoit le tour de ma ſœur d'être parée des plus riches productions du royaume de Golconde & du

Decan, & moi, vêtue d'une ſimple robe blanche, j'avois été conduite au milieu de cette prairie pour y cueillir les fleurs qui me plairoient le plus : ma ſœur & moi, nous nous écartâmes aſſez loin, occupées de varier & d'aſſortir les fleurs que nous avions raſſemblées : tout-à-coup ſix cavaliers, dont cinq avoient le cimeterre à la main, ſortent d'un bois voiſin, accourent & nous entourent : le ſixième ſaute à terre, & me voyant ſi ſimplement vêtue, il dédaigne cette proie, ſe ſaiſit de ma ſœur, l'enleve, & nos cris & ceux de ma mère ne peuvent faire accourir aſſez tôt nos gardes pour empêcher les ſix brigands d'entrer dans le bois & de ſe dérober par

une prompte fuite : vainement Doliſton mon pere fit-il pourſuivre ces raviſſeurs, plus vainement encore offrit-il les plus grandes récompenſes à celui qui lui rendroit ma ſœur : depuis ce temps, hélas ! nous n'en avons plus entendu parler.

Fleur-de-Lys fut vivement émue & devint encore bien plus attentive en écoutant le récit de Doriſtelle qui pourſuivit ainſi : » L'enlevement d'Amathirſe ma ſœur nous plongea tous dans la douleur la plus amere ; & la Couronne dont je devois heriter un jour, & que mes Gouvernantes faiſoient briller à mes yeux, ne me conſola point d'une perte auſſi cruelle : helas ! je ſemblois déja prévoir que l'aſſu-

rance de cette Couronne feroit un jour mon malheur.

» Le Roi de Nayada ſachant que j'étois devenue fille unique, par l'enlévement d'Amathirſe n'en fut que plus vif à preſſer mon père de remplir les eſpérances qu'il en avoit reçues. Doliſton renoua le même traité par lequel ma main fut promiſe au jeune Rentig que le Roi ſon père envoya quelques années après pour être élevé dans la Cour de Louſachan avec moi : quoique bien jeune encore, loin de m'enorgueillir d'être appellée déjà la petite Reine par celles qui m'entouroient, je ne fus occupée que de l'antipathie que je me ſentis pour celui qui m'étoit deſtiné : Rentig portoit

dans les yeux un feu ſombre qui m'éloignoit : ſon air auprès de moi, quoiqu'il eût celui de l'empreſſement, conſervoit toujours quelque choſe d'impérieux & de farouche. Loin de s'amuſer des mêmes jeux que moi, il étoit cruel dans les ſiens : il battoit mon chien ſi je le caroiſſois, diſant que j'aimois plus que lui ce pauvre petit épagneul : un jour même qu'il me voyoit careſſer un ſerin & le faire manger ſur mes lèvres, il eut la férocité de faire ſemblant de me ſerrer la main, & je m'évanouis de douleur en ſentant qu'il m'avoit fait etouffer ce charmant petit oiſeau. Son humeur dure & féroce, loin d'être adoucie par l'amour & par l'exemple d'une Cour éga-

lement ſpirituelle & polie, me rendoit Rentig plus haïſſable de jour en jour, lorſque l'aimable Cilinx, fils du Roi de Mugal, paſſa dans la Cour de mon père au retour de ſes voyages dans la grande Sériçane, & des études qu'il avoit été faire dans l'école des Sages de Bénarès : Dieux ! quelle différence entre ce jeune Prince & Rentig, & qu'il réuſſit facilement à me faire connoître que mon cœur qui n'avoit encore ſenti que l'horreur d'unir mon ſort à celui de Rentig, étoit fait pour être ému par une paſſion plus douce : Cilinx eut l'air auſſi d'être ſenſible pour la première fois ; ſes yeux me parlèrent, & j'avois trop de plaiſir à les entendre, pour qu'il

pût douter de la réponſe que les miens lui faiſoient malgré moi : cette paſſion naiſſante fit des progrès trop rapides, pour que le jaloux Rentig, quoiqu'à peine j'euſſe parlé deux fois à Cilinx, ne s'apperçût pas que je lui donnois la préférence : il n'en devint que plus ardent à preſſer la célébration de notre mariage depuis long-tems arrêté ; & ne pouvant reſiſter à la volonté de mon père, je devins l'épouſe de Rentig, aux yeux même de Cilinx qui trouva le moment de me dire qu'il ne vouloit pas ſurvivre à ma perte, & qu'il alloit chercher l'occaſion de terminer ſa vie avec gloire : je fus frappée de ce ſeul mot comme d'un coup de foudre ; il acheva de

me faire ſentir toute l'amertume de mon ſort, & je ne regardai plus Rentig qu'avec horreur. Forcée d'être ſans ceſſe avec cet époux odieux en public, j'en étois obſédée : il ſuivoit, il interprétoit tous mes regards : j'attendois la nuit avec impatience ; les ſoirs même, loin de me livrer à la ſociété, loin de prendre part à des jeux & des amuſemens où l'aimable Cilinx étoit admis, l'air ſombre, les propos, les plaiſanteries amères, la ſeule préſence de Rentig me faiſoit hâter le moment de me retirer, & ſouvent je voyois Cilinx ſoupirer & me regarder les yeux pleins de larmes, lorſqu'il me voyoit preſſer Rentig de retourner avec moi dans l'intérieur de notre appartement.

J'avois près de moi pluſieurs jeunes demoiſelles de qualité, dont la plus aimable, nommée Filatée, étant de mon âge, avoit été élevée avec moi; elle joignoit l'eſprit à la beauté: plus heureuſe que ſon amie, ſon père approuva l'amour mutuel qui l'uniſſoit avec Oriſtal: je fus témoin de ſes noces; la tendre amitié que j'avois pour elle me rendit ſenſible à ſon bonheur: je vis avec plaiſir le lendemain de ſon mariage, que la joie la plus vive brilloit dans ſes yeux; elle me parut mille fois plus enjouée, plus aimable & plus jolie, & je la vis plus vive, plus empreſſée que jamais à me plaire; ſouvent elle avoit fait tous ſes efforts pour m'arrêter le ſoir aux

jeux dont elle s'amuſoit avant ſon mariage, mais alors je la voyois encore plus empreſſée que moi-même à les quitter, & je lui ſavois bon gré de cette complaiſance ; je lui ſavois gré de même de l'amitié qu'elle paroiſſoit avoir pour Cilinx dont Oriſtal étoit l'intime ami : nous nous attachâmes plus tendrement que jamais l'une à l'autre : la confiance devient encore plus vive & plus entière entre deux jeunes perſonnes unies dès l'enfance, lorſque l'hymen leur inſpire plus de choſes à ſe dire & plus de liberté. Filatée me peignit le bonheur dont elle jouiſſoit avec Oriſtal, avec des traits de flamme ; je me ſentois émue, je penſois à Cilinx en l'écoutant,

& je ne pouvois lui cacher la répugnance invincible que j'avois pour Rentig: » Mais, ma chère Princeſſe, me dit un jour Filatée après une converſation de cette eſpèce, comment eſt-il donc poſſible que vous marquiez tous les ſoirs tant d'empreſſement à vous retirer avec lui? J'en étois déjà ſurpriſe avant mon mariage, & je le ſuis bien plus encore aujourd'hui. — Mais, lui répondis-je, vous n'êtes plus en droit de me le reprocher: quoique je vous voie ſouvent les ſoirs rire & badiner avec Oriſtal, vous prenez bientôt quelque prétexte pour me faire ſouvenir que j'aime à me coucher de bonne heure: — Ah, chère Doriſtelle! dit Filatée en rougiſ-

ſant & penchant la tête ſur mon ſein, j'adore Oriſtal, & quelque plaiſir que j'aie à paſſer une longue ſoirée avec vous, je vous avoue que l'amour m'entraîne à paſſer une longue nuit dans ſes bras. Quel eſt donc l'eſpèce de ſentiment qui vous porte à faire mourir de douleur & de regrets ce pauvre Cilinx ? quel charme pouvez-vous trouver à paſſer la nuit avec un époux qui vous eſt odieux ? — Eh vraiment, lui répliquai-je, ce n'eſt que pour être plus contrainte par ſa préſence, que vous me voyez ſouvent terminer ſi promptement nos ſoirées ; les regards de Cilinx font palpiter mon cœur, ceux de Rentig me paroiſſent affreux, il me ſemble qu'ils liſent

ce qui ſe paſſe dans mon ame. Embarraſſée de cet état pénible, je me hâte d'y mettre fin, de jouir de la ſolitude, de me ſéparer de mon tyran, & de livrer mon ame toute entière aux ſentimens que Cilinx m'inſpire. « Filatée fut extrêmement ſurpriſe, & me ſerrant dans ſes bras, elle me fit mille queſtions qui me parurent bien étranges, & mes réponſes redoublèrent ſon étonnement; elle apprit enfin que tous les ſoirs Rentig au moment que mes femmes ſe retiroient, paſſoit dans ſon appartement, & ne reparoiſſoit dans le mien que lorſqu'il ſavoit qu'elles s'étoient raſſemblées pour l'heure de ma toilette.

» La ſurpriſe de Filatée, conti-

nua Doriſtelle, excita la mienne : je fis mille queſtions à mon tour : jamais nous n'avions eu enſemble de converſation ſi longue, ſi vive, ſi ſurprenante pour toutes les deux que le fut celle-là ; j'en ſortis plus inſtruite & plus malheureuſe encore, & Filatée en conçut le deſir & l'eſpérance de rompre des nœuds mal aſſortis, que l'hymen & la nature peuvent & doivent briſer également.

On croira ſans peine que Rentig me devint encore plus odieux, que je me regardai comme une victime immolée à ſon ambition, & que mon imagination & mon cœur me peignirent Cilinx mille fois encore plus charmant : je me ſentis même plus de courage pour

répondre ſouvent à Rentig avec hauteur, & je pris moins de précautions à lui cacher le dédain que j'avois pour lui.

» Rentig s'en apperçut, & déjà la jalouſie l'avoit éclairé ſur l'amour que Cilinx avoit pour moi : ne doutant point que je n'y fuſſe ſenſible, & me voyant adorée par mes proches & par toute leur cour, il ſentit bien qu'il ne pouvoit exercer l'empire tyrannique qu'il vouloit prendre ſur moi, tant que je reſterois à Louſachan. Mon père, en me mariant, avoit exigé que je reſtaſſe deux ans auprès de lui ; mais ſix mois n'étoient pas encore expirés, lorſque Rentig feignit d'avoir reçu des lettres du Roi de Nayada ſon père qui lui

mandoit qu'accablé par une maladie de langueur, il déſiroit de voir ſa nouvelle fille avant de fermer les yeux ; Doliſton ne voulut pas refuſer cette conſolation à ſon ancien ami : malgré mes regrets de quitter des proches que j'adorois, & peut-être auſſi de m'éloigner de Cilinx, je fus obligée de partir, & de ſuivre Rentig à Kunitki.

» Filatée me donna la preuve la plus forte de ſon attachement en ne voulant pas me quitter, quoiqu'Oriſtal, retenu par ſon ſervice, ne pût la ſuivre : il eſt vrai que le Royaume de Louſachan & celui de Kunitki étoient limitrophes, & que Rentig avoit aſſuré Doliſton que ſon voyage ne ſeroit que d'une courte durée.

» Je crus trouver un ſecond père dans celui de Rentig ; mais je fus très-étonnée en le voyant, de n'appercevoir aucune trace de la maladie dont ſon fils nous avoit parlé : la fraîcheur & la ſanté brilloient ſur la belle & noble figure de ce Prince encore dans toute ſa force, & l'amitié, la grace, la galanterie même avec laquelle il me reçut, pénétrèrent mon ame de la plus tendre reconnoiſſance. Rentig ne m'en parut que plus odieux : ſe trouvant plus en liberté dans la cour de ſon père, ſon humeur ſombre & féroce ne fut plus retenue, & dès-lors il m'en eût donné des marques, s'il n'eût craint que je ne fiſſe connoître l'étrange ſecret que je n'avois confié qu'à ma chère Filatée.

Le Roi de Kunitki s'apperçut facilement du froid extrême qui règnoit entre ſon fils & moi, & que ce n'étoit même qu'en nous contraignant l'un & l'autre que nous pouvions cacher la répugnance invincible qui nous éloignoit.

» Ce bon Prince croyoit ne pouvoir trop me dédommager des procédés de ſon fils : intime ami de Doliſton, il me regardoit doublement comme ſa fille ; occupé ſans ceſſe à me plaire, il me donnoit tous les jours quelque fête nouvelle ; & croyant me faire oublier par mille ſoins attentifs, le peu de galanterie de ſon fils, il avoit ſçu m'attacher à lui par l'amitié la plus tendre ; le croiriez-

vous, Seigneur, pourſuivit Doriſtelle, le féroce Rentig eut la folie & l'indignité de devenir jaloux de ſon propre père ; ſous le prétexte d'aller viſiter & de me faire recevoir dans ſon appanage, il me fit quitter aſſez bruſquement la cour de Kunitki, & m'amena dans un château dont l'aſpect étoit effrayant par les rochers eſcarpés ſur leſquels il étoit bâti, & par la hauteur des remparts & des tours qui lui ſervoient de défenſe. Ce fut là que le barbare Rentig ſe fit un plaiſir affreux de me rendre malheureuſe, de me priver de toute ſociété & de ſe venger ſur moi par ſes injuſtices de celles qu'il ſentoit avec fureur qu'il avoit reçues de la nature.

Le

Le Roi ſon père fut outré de ſa conduite ; mais le connoiſſant aſſez violent & mal né pour ſe porter à la révolte, & même aux plus grands crimes, il crut ne pas devoir interpoſer ſon autorité, de peur de pouſſer à bout ce caractère féroce ; il eut même l'air de l'excuſer, pour étouffer les murmures qui s'élevoient dans ſa cour. Ma ſeule conſolation, dans cette affreuſe priſon, qui devint impénétrable pour tous ceux qui n'étoient pas aveuglément ſoumis à Rentig, ce fut l'aimable Filatée ; mais quelque tendreſſe qu'elle eût pour moi, quelque ſoin qu'elle eût de me cacher ſes peines ſecrettes, nous nous ſurprenions ſouvent l'une & l'autre à verſer

des larmes ; nous ne craignions point de nous avouer qu'Oriſtal & Cilinx en étoient l'objet, & je convenois intérieurement que bien des ſouvenirs pouvoient rendre les ſoupirs de Filatée encore plus douloureux que les miens : un des domeſtiques de mon amie, que Rentig avoit banni de ſon château, revint à Louſachan, & rendit compte à ſon maître Oriſtal de l'attentat de ce Prince, & de la priſon où ſa jalouſie nous avoit renfermées.

» Oriſtal ne voulut point porter le poignard dans le cœur de mon père en l'informant de ce qu'il venoit d'apprendre ; mais il en obtint un congé d'un mois ſous quelque prétexte, & réſolut de l'em-

ployer à connoître par lui-même quel étoit notre état préſent, & à revoir ſon épouſe ; il partit donc tout ſeul une nuit pour ſe rendre au château de Rentig, & ſe munit d'or & de pierreries dans l'eſpérance de corrompre quelques gardes qui l'introduiroient dans ſon intérieur.

Il avoit déjà paſſé la première ville frontière du Kunitki, lorſqu'il arriva ſur le bord d'un étang, où ſon cœur fut ému de pitié, par l'aſpect d'une bonne petite vieille qui faiſoit tous ſes efforts pour retirer quelque choſe de l'eau, & qui penſa s'y laiſſer précipiter, en ſa préſence : » Eh, grands Dieux ! que voulez-vous faire ma bonne amie, dit Oriſtal ; ne voyez-vous pas que vous avez penſé pé-

rir. — Ah, Monſieur, j'aime autant perdre la vie, lui dit-elle, que d'être privée de ma dernière reſſource & du paquet que je viens de laiſſer tomber dans cet étang. — Arrêtez, lui dit-il, ma bonne, mes efforts ſeront peut-être plus heureux. « A ces mots, ſautant à terre de ſon cheval, il entra fort avant dans l'eau, & cherchant avec quelque péril le paquet de la vieille, il le retrouva, & vint bien mouillé le lui remettre entre les mains. » Hélas, lui dit-elle, mon bon Seigneur, je ne ſuis qu'une pauvre femme, vous avez fait le bien ſans eſpoir de récompenſe; mais ſouvenez vous qu'un bienfait n'eſt jamais perdu. « A ces mots, la bonne petite vieille prit

ſon paquet ſous ſon bras, & reprit un chemin qui l'éloignoit d'Oriſtal: ce Chevalier faiſoit alors de ſon mieux pour faire écouler l'eau dont ſes habits étoient pénétrés: il fut bien étonné, lorſque tout-à-coup il s'apperçut qu'ils ſe deſſéchoient d'eux-mêmes: » Ah, dit-il en lui-même, la petite vieille m'a bien dit qu'un bienfait n'eſt jamais perdu; c'eſt ſans doute à ſes prières que je dois ce qui m'arrive. « A ces mots, il remonta ſur ſon cheval, & pourſuivit ſa route.

En arrivant à la forteresſe de Rentig, il trouva les ponts-levis levés & fut étonné de la hauteur des tours & des remparts au point de perdre toute eſpérance de pénétrer dans ce château. Comme il

s'arrêta quelque tems à les conſidérer, une voix rauque qui partoit d'une petite fenêtre grillée, lui cria : » Retire-toi, ſi tu veux éviter la mort. « Peu de momens après le ſifflement de quelques flèches dont l'une gliſſa ſur ſon caſque, l'avertit du péril qu'il couroit, & lui fit prendre le parti de ſe retirer.

Oriſtal retournoit déjà ſur ſes pas, lorſqu'il fut abordé par une Dame ſuperbement vêtue & d'une rare beauté : » Chevalier, lui dit-elle, ſortez de la triſteſſe où je vous vois plongé : doit-on déſeſpérer de ſa bonne fortune, lorſqu'on eſt obligeant, & qu'on a mérité d'avoir de vrais amis. — Ah ! Madame, lui répondit-il,

rien ne peut ſoulager ma douleur mortelle, & je n'oſe plus rien eſpérer; mais oſerois-je vous demander par quel haſard je ſuis aſſez heureux pour que vous daigniez vous intéreſſer à ma deſtinée? « La belle dame ſe mit à rire en lui diſant: » Je crois bien que vous avez peine à reconnoître ſous ces habits & ſous mes traits la petite vieille dont vous avez retiré le paquet de l'étang: apprenez cependant, Oriſtal, que cette vieille & la Fée Féboſile ſont la même perſonne, & qu'après avoir été ſecourue par vous ſous la première forme, j'ai repris la véritable pour vous rendre ce que vous avez fait pour moi. — Madame, lui dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, je vois

que rien ne peut vous être inconnu, & j'eſpère tout de votre puiſſance. — Prenez cette petite coquille, lui dit-elle; en la tenant dans votre main gauche, vous ſerez inviſible, & en la mettant dans votre bouche, vous me verrez tout-à-coup paroître à vos yeux: rendez-vous inviſible, & dès ce moment je vais vous introduire près de Doriſtelle & de votre épouſe.« Jugez quel fut notre étonnement à toutes les deux, lorſque Filatée ſe ſentit baiſée bien tendrement, & que l'inſtant d'après je me ſentis ſerrer les genoux; nous pouſsâmes des cris perçans; mais ils furent bientôt appaiſés en voyant Oriſtal à mes pieds: » Charmante Princeſſe, me

dit-il, je viens rompre vos indignes fers, & vous tirer avec celle que j'adore, de la puiſſance d'un barbare indigne à tous égards d'être honoré du nom de votre époux.« En finiſſant ces mots, il mit la petite coquille dans ſa bouche, & la Fée Féboſille parut: » Mes chères enfans, nous dit-elle, en nous embraſſant, il eſt temps de vous tirer de cet affreux ſéjour; venez eſſuyer vos larmes dans un palais plus digne de vous.« A ces mots, elle nous tranſporta dans le beau lieu que nous venons de quitter, & où cette charmante Fée nous a procuré tous les plaiſirs les plus nouveaux & les plus variés.

» Rien ne manquoit au bonheur de Filatée; mais peut-on être long-

tems heureuſe, éloignée de ce qu'on aime? Malgré les charmes que je trouvois dans la ſociété de Féboſile, elle me ſurprit plus d'une fois ſoupirant & les yeux humides de larmes: » L'aimable Cilinx, me dit-elle, n'eſt pas plus heureux que vous, & depuis votre départ de Louſachan, il paſſe ſa vie dans les pleurs: je vous conſeille de retourner dans le palais du Roi votre père; il ne peut refuſer de rompre des nœuds que la nature déſavoue, & de réparer les maux qu'il vous a fait ſouffrir. — Ah, Madame, lui dis-je, que ce conſeil me paroit dangereux! Quelque tendreſſe que Dolifton ait pour moi, les Rois ſe gouvernent-ils comme les autres hom-

mes ? & n'ai-je donc pas à craindre qu'il ne me ſacrifie encore à ſon amitié pour le père de Rentig, & qu'il ne craigne de déshonorer ſon barbare fils aux yeux de l'univers ? « Féboſile ſe rendit à mes raiſons, & nous convînmes que je reſterois dans ſon palais, que Filatée retourneroit à Louſachan, & qu'Oriſtal iroit avertir Cilinx de la ſuite de mes aventures & de ma poſition préſente. L'un & l'autre partirent ; nous reſtâmes ſeuls la Fée & moi ; notre amitié devint plus vive chaque jour, je ne la quittois jamais ; je ne pouvois m'ennuyer auprès d'elle, car cette aimable Fée me parloit ſans ceſſe de mon amant.

» Hélas ! tandis qu'Oriſtal &

Filatée étoient occupés à s'acquitter de leur commiſſion, un coup affreux étoit prêt à tomber ſur nos têtes : la ſurpriſe & la rage de Rentig furent extrêmes, en ne nous retrouvant plus dans la tour. Il eût mieux aimé perdre la vie, que de voir ſon mariage rompu, ſon ſecret divulgué, & de laiſſer en liberté celle qui portoit encore le nom de ſon épouſe.

Les mœurs féroces de Rentig, avoient mérité que le noir Enchanteur Margafer devînt ſon ami ; ce Magicien deſcendu de Zoroaſtre, en avoit conſervé les livres & le pouvoir : tous les génies malfaiſans, Arimane même, étoient ſoumis à ſes ordres, & ſes conjurations étoient aſſez fortes pour vaincre

les périls & détruire la puiſſance des Fées : ce fut à lui que Margafer eut recours. L'un & l'autre parurent tout-à-coup au milieu du palais de Féboſile : je fis des cris perçans en appercevant Rentig, & je m'enfuis en le voyant prêt à me ſaiſir : » Laiſſez-la parcourir ce palais, lui dit Margafer, & ſoyez sûr que nul pouvoir ne peut l'en faire ſortir. « Après avoir en effet erré vainement dans tout le château dont je trouvai toutes les iſſues fermées par des murs impénétrables, je me ſentis attirée dans le grand ſallon du palais où je trouvai Féboſile tremblante, immobile & couverte de larmes : » Puiſque par ton état de Fée, lui dit Margafer d'une voix terrible,

je ne peux pas te priver de ſa vie, la tienne du moins va devenir ſi malheureuſe, qu'à chaque moment tu regretteras de ne pouvoir mourir. » En diſant ces mots, il la toucha de ſa baguette, & ſon beau viſage & ſa figure charmante devinrent celle d'un affreux dragon: d'un autre coup de baguette, il fit élever le tombeau que vous avez vu; Féboſile fut forcée d'y deſcendre: « C'eſt ici, lui dit-il, que tu verras écouler les ſiècles futurs, s'il ne ſe trouve un Chevalier aſſez hardi pour te donner un baiſer ſous cette forme: Prince de Nayada, dit-il encore, je vous commets à la garde de ce tombeau; vous ne pouvez jamais être vaincu, ni vieillir, tant que

vous ſerez à portée de le voir, & Doriſtelle errante ſans ceſſe autour de vous & dans ce château, ſera captivée à jamais ſous vos yeux. « Alors, réuniſſant tout ce que ſon art avoit de plus fort, il forma l'enchantement du géant & du dragon qui lui parut tellement impoſſible à détruire, qu'il crut pouvoir attacher ſa vie à ſa durée. . . . . .

» Telles ſont mes aventures, brave Chevalier, & tel étoit l'enchantement qui n'a pu réſiſter à votre valeur: ne doutez pas que Doliſton ne ſoit pénétré de reconnoiſſance de ce que vous venez de faire pour moi, & que dans le fond de ſon âme il ne ſoit fort aiſe d'être défait du féroce Rentig

que ſa belle ame, ſans doute, n'a jamais eſtimé. «

Les belles voyageuſes & Brandimart traverſoient un bois épais, & Doriſtelle finiſſoit ſon hiſtoire, lorſque tout-à-coup ils furent attaqués par une vingtaine de brigands qui ſortirent d'entre les arbres, en leur criant de ſe rendre. Brandimart s'étant mis promptement en défenſe, renverſa les plus hardis du choc de Barthólde; il en maſſacra pluſieurs autres avec Tranchère, & les eût bientôt défaits, ſi le plus hardi de cette troupe n'eût ſauté légèrement en croupe derrière lui, en faiſant beaucoup d'efforts pour lui ſaiſir les bras. Brandimart eut peine à ſe dégager, & le reſte des brigands

ayant pris la fuite, celui qui le tenoit toujours s'attacha ſi fortement autour de ſes reins, qu'il fut obligé de ſe laiſſer tomber à terre avec lui; cet homme alors embraſſa ſes genoux, & lui demanda la vie: » Je te l'accorde, lui dit Brandimart, pourvu que tu me diſes ton nom, & que tu m'avoues tes crimes. — Je n'en ai qu'un ſeul à me reprocher, lui dit-il; je ſuis Arabe, & ſelon les loix de mon pays, le vol à main armé n'eſt point un déshonneur, & j'ai livré vingt combats en ma vie qui m'ont couvert de gloire, contre des voyageurs tels que vous; mais je me reproche ſans ceſſe le vol que j'ai fait au Roi Doliſton, & comme je peux ſeul le réparer,

je vous conjure de me conduire & de m'amener à ce Prince. « »

Brandimart, dont l'intention étoit de conduire Doriſtelle à Louſachan, s'aſſura du brigand, & l'ayant déſarmé, il le fit marcher à ſa ſuite. Sur la fin du même jour, ils furent très-étonnés en arrivant au ſommet d'une colline d'où l'on appercevoit de loin la Ville de Louſachan, de voir qu'elle étoit entourée d'une grande armée qui l'aſſiégeoit. Doriſtelle affligée de voir le Roi ſon père inveſti dans ſa capitale, conjura Brandimart de le ſecourir, & lui fit prendre un détour pour le conduire vers l'entrée d'un ſouterrain qu'elle connoiſſoit, & qui pénétroit juſques dans l'intérieur de la Ville; mais

à peine furent-ils ſortis d'un petit bois qu'il falloit traverſer, qu'ils rencontrèrent un grand Chevalier couvert d'armes très-brillantes, & dont le caſque étincelant étoit ſurmonté d'un très-haut panache : Brandimart qui marchoit le premier, le ſalua ; mais à peine cet orgueilleux Chevalier daigna-t-il le regarder. En tout autre tems, l'ami de Roland l'eût fait repentir de ſon incivilité ; mais occupé de ſon deſſein, il continuoit ſa route, lorſqu'il vit ce même Chevalier arrêter les deux dames & les regarder avec attention : « Vraiment, dit-il à Brandimart, elles ſont fort jolies, & je les trouve fort à propos : je vais choiſir celle des deux qui me plaira le plus. —

Insolent, lui répondit Brandimart, tu ne peux être qu'un valet qui s'est couvert des armes de son Maître; retire-toi, tu ne me parois pas digne que je te punisse de ta folie. « L'orgueilleux Chevalier, à ces mots, met l'épée à la main; mais Brandimart lui saisit le bras, le désarme, & d'un coup de poitrail de Bartholde il le fait rouler sur l'herbe avec son cheval: quelques escadrons qui voient de loin quel est le traitement que ce Chevalier éprouve, accourent à son secours: un de ces escadrons entoure Doristelle & Fleur-de-Lys; l'autre veut s'emparer de Brandimart qui fait voler les têtes & les bras autour de lui. Bientôt il apperçoit une troupe brillante plus

loin; il préſume que c'eſt le chef de l'armée: il s'avance librement vers lui, lui raconte ſon aventure, & lui demande juſtice de la violence que ſes gens viennent de commettre, & de l'enlèvement des dames qu'il conduit ſous ſa garde: ce Commandant le reçoit avec politeſſe, lui promet de punir ceux qui l'ont attaqué, & le prie de venir avec lui pour lui voir délivrer lui-même les deux dames, & les remettre ſous ſa garde. En diſant ces mots, ce chef ôte ſon caſque, & marche à l'eſcadron dont les dames ſont entourées, & qui s'ouvre à ſes ordres. Quelle eſt la ſurpriſe de Brandimart, lorſqu'il entend ce chef jetter un grand cri, tendre les bras à Doriſtelle qui

ſe panche ſur l'encolure de ſon palefroi, & qui ſeroit tombée, ſi Fleur-de-Lys ne l'eût ſoutenue : cependant elle relève ſa tête : » Ah, Cilinx, c'eſt donc vous que je revois, s'écrie-t-elle ; mais eſt-il poſſible que je vous trouve les armes à la main contre mon père. — Non, répondit Cilinx, je n'en veux qu'à Rentig, & je donnerois ma vie pour Doliſton. « Brandimart, Fleur-de-Lys, ſont vivement émus de cette reconnoiſſance : Doriſtelle apprend en peu de mots à Cilinx qu'elle doit ſa délivrance à Brandimart : ce Prince court à lui, lui préſente ſon épée : » Ah, Seigneur, dit-il, je vous dois plus que la vie, & je vous remets le commandement de cette armée. «

Quelques explications ſuffirent pour apprendre à Doriſtelle que Varamis, Roi de Mugal, ayant voulu ſoutenir les intérêts de ſon frère Cilinx, avoit raſſemblé cette armée pour aller attaquer Rentig dans ſa fortereſſe, & la délivrer; mais qu'étant forcé de traverſer Louſachan, pour aller dans le Royaume de Kunitki, Doliſton avoit refuſé le paſſage à ſes troupes, ayant voulu défendre ſon gendre, & qu'il avoit été forcé d'aſſiéger la capitale: Cilinx apprit auſſi la juſte punition de Rentig; des cris d'acclamation s'élevèrent autour de Cilinx & de Doriſtelle, & volant de bouche en bouche, ils parvinrent juſqu'au fidèle Oriſtal qu'ils virent bientôt

accourir. Après les premiers momens qu'ils donnèrent au bonheur d'être réunis, Oriſtal précédé de deux hérauts, courut aux barrières de Louſachan qui lui furent ouvertes; & Doliſton ayant appris par lui ce grand événement, vint lui-même au-devant de Cilinx, & reçut Doriſtelle dans ſes bras; il les conduiſit tous dans ſon palais où peu de momens après on vint annoncer à ce Prince un Chevalier de Kunitki qui demandoit à lui remettre une lettre dont ſon Souverain l'avoit chargé pour lui. Le Roi de Kunitki rendoit compte à ſon ami, de la punition de Margafer & de celle de Rentig; il le prioit de lui pardonner la foibleſſe qu'il avoit portée trop loin pour

ſon

ſon indigne fils : il envoyoit de riches préſens pour Doriſtelle dont il élevoit juſqu'au ciel les vertus & les charmes ; il prioit ſon ami de la rendre heureuſe en l'uniſſant à Cilinx, & lui demandoit des nouvelles de ces parfaits amans.

Doliſton fit part à toute ſa cour de la lettre du Roi de Kunitki ; ce Prince déclara publiquement que Doriſtelle n'avoit jamais été que la victime des fureurs de Rentig, & qu'elle ne pouvoit être regardée comme étant ſa veuve ; ſon mariage ayant été diſſous par la nature, & déclaré nul par les loix : les noces de Cilinx & de Doriſtelle furent célébrées après cette déclaration ; les acclamations & la joie publique qui ſont les

vraies fêtes des bons Rois, honorèrent celle des noces de ces heureux amans.

Brandimard & Fleur-de-Lys, jouirent bien du bonheur de voir leurs amis heureux ; Cilinx fut conduit à l'autel entre Doliſton & Brandimart; Doriſtelle le fut par ſa mère & par l'aimable Fleur-de-Lys.

L'inſtant d'après celui qui les unit à jamais, & lorſque le Roi & la Reine de Louſachan recevoient les nouveaux époux dans leurs bras, on entendit un cri, & l'on vit un vieillard percer la foule, ſe jetter aux pieds de Doliſton, & les baigner de ſes larmes: Permettez, Seigneur, lui dit-il, que dans ce jour d'allé-

greſſe publique, j'implore votre clémence, & que je vous demande votre protection auprès du Roi Monodant votre beau-père. Doliſton fit relever le vieillard que la Reine reconnut alors pour un ancien Chevalier du Royaume d'Eleut, nommé Dimar, qui mécontent de ſon Roi, s'étoit révolté contre lui, s'étoit joint aux Arabes du déſert, les avoit conduits lui-même au château dans lequel on élevoit le jeune Prince Bramador, l'avoit enlevé des bras de ſes gouvernantes, & l'avoit amené dans le déſert après avoir pillé toutes les richeſſes raſſemblées dans ce château. La Reine arrêta le Roi, ſon époux, au moment qu'il alloit accorder la demande de Di-

mar: » Barbare, dit-elle à celui-ci, qu'as-tu fait de mon frère, & comment oſes-tu recourir à la clémence du Roi mon père, après l'avoir privé de tout ce qu'il avoit de plus cher. — Ah, Madame, lui répondit Dimar, croyez que j'ai fait du moins tout ce que j'ai pu pour réparer ce crime; votre frère eſt en vie; je le ſauvai des mains des Arabes, je le portai chez le Comte de la Roche-Sauvage, & cet ancien & brave Chevalier qui n'avoit point d'enfans, fut frappé de ſa beauté; il le fut auſſi de trouver, en le faiſant déshabiller en ſa préſence, un riche collier dont l'attache s'étoit caſſée au moment de ſon enlévement; ce collier avoit gliſſé dans ſes habits & les voleurs

Arabes ne s'en étoient point aperçu : j'ai ſçu depuis que le Comte de la Roche-Sauvage ayant élevé ce jeune Prince ſous le nom de Brandimart, regrette tous les jours ſa perte, ſachant qu'il eſt devenu l'un des plus célèbres Chevaliers de l'univers. Au nom de Brandimart, Doliſton & toute ſa famille jettent un grand cri ; la Reine prend la main de Brandimart, elle étend ſon autre bras, prête à l'embraſſer, en s'écriant : » Ah ! tout me dit que vous êtes mon frère ! — Oui, s'écria Brandimart, mon cœur & ce collier me le prouvent également. « A ces mots, il tire ce collier, & la Reine le reconnoît pour être ſemblable à celui qu'elle a conſervé ;

le Roi d'Eleut en ayant fait faire trois ſemblables pour les trois enfans qu'il avoit alors: cette reconnoiſſance pénétra toute cette heureuſe famille de la joie la plus vive: Fleur-de-Lys ſeule eut peine à voir ſans une ſecrette douleur, que ſon amant étoit reconnu pour un grand Prince: » Hélas, dit-elle, comment pourra-t-il me tenir tous les ſermens qu'il m'a faits, & Monodant voudra-t-il recevoir une fille inconnue pour être l'épouſe de ſon fils aîné. « Brandimart s'apperçut du trouble qui l'agitoit: » Ah, chère Fleur-de-Lys, adorable compagne de mon enfance, c'eſt aux pieds des autels, c'eſt en préſence de toute cette auguſte Cour, que je renoncerois plutôt

à tous les biens, à tous les honneurs qui me ſont rendus, qu'à l'amour fidelle qui m'unit à toi. «

La Reine de Louſachan étoit trop noble & trop ſenſible, pour ne pas approuver les ſentimens de ſon frère, & courant embraſſer Fleur-de-Lys: » Ah, lui dit-elle, que ne devons-nous pas à celle qui m'a rendu ma chère Doriſtelle! Je perdrois trop à ne vous pas avoir pour ma ſœur. « Lorſque les premiers tranſports qui les agitoient furent un peu calmés, ils ſortirent du temple, & retournèrent au palais: cette grande nouvelle ſe répandit dans toute la Ville de Louſachan, & parvint juſqu'au brigand qui demanda ſur le champ qu'on le conduisît aux pieds de

Doliſton, & qui dans ſon premier tranſport ne put s'empêcher de s'écrier : « Le Roi Monodant ne ſera pas le ſeul père heureux. » Les Gardes à ce ſeul mot, n'héſitent pas à mener le brigand au palais, ils lui laiſſent la liberté de ſe précipiter la face contre terre aux pieds de Doliſton : « Sire, dit-il, je viens vous apporter ma tête : je ſuis ce Furgiforque ſi renommé par ſes brigandages ; c'eſt moi qui frappé par l'éclat des pierreries qui brilloient ſur les habits de la jeune Princeſſe Amarthiſe, l'enlevai des bras de ſes Gouvernantes : — Et qu'en as-tu fait, malheureux ? s'écria la Reine de Louſachan, en ſe levant avec précipitation. — Ce Chevalier, lui dit-il,

en lui montrant Brandimart, peut vous en donner des nouvelles plus sûres que personne, puisque j'apprends qu'il l'a dû connoître chez le Comte de la Roche-Sauvage, auquel je la vendis alors. La beauté de cette jeune enfant m'ayant mis en droit de lui dire que c'étoit une fille Circassienne que les gens de ma troupe avoient enlevée au-delà des montagnes. » Ah, Ciel, s'écrièrent à la fois la Reine, Doristelle & Fleur-de-Lys, le cœur palpitant de joie & de crainte. Aussitôt elles courent l'une à l'autre, la Reine entrouvre le corset de Fleur-de-Lys, jette un nouveau cri, & s'évanouit entre ses bras; on court, on les soutient toutes deux: la Reine d'une voix

étouffée, & ne pouvant encore ouvrir les yeux, s'écrioit : » C'eſt ma fille, c'eſt ma fille. « Brandimart éperdu embraſſe ſes genoux : » Oui, Madame, s'écrie-t-il, nous avons été élevés tous deux par le Comte de la Roche-Sauvage qui lui donna le nom de la fleur dont la nature a mis l'empreinte ſur ſon ſein ; mais aurez-vous pitié d'un malheureux qui perdroit plutôt la vie que celle qu'il adore depuis que ſon cœur s'eſt ouvert au premier ſentiment : » Ah, cher Brandimart, elle eſt à toi, lui dit Doliſton, en prenant la main de Fleur-de-Lys, & la lui préſentant : retournons au Temple, & que le même jour qui me rend mes enfans, aſſure leur bonheur,

& mette le comble à ma félicité. «

Dès le même jour qui ſuivit cette double alliance, toute la Cour de Louſachan partit pour le Royaume d'Eleut, dont la Capitale qui portoit le même nom, n'étoit éloignée de Louſachan que de cinq jours de marche : ils furent fort étonnés vers le milieu de la premiere journée d'entrer dans un grand parc, & de voir un château ſuperbe dont Doliſton ni perſonne de ſa ſuite n'avoient eu juſqu'alors aucune connoiſſance. Tout-à-coup de grandes grilles d'or s'ouvrirent, & la Fée Féboſile en ſortit ſur un char brillant de pierreries, ayant à ſes côtés le Roi Monodant & le Prince Ziliant ſon ſecond fils.

On imagine ſans peine quels furent les nouveaux tranſports de ces deux familles réunies : » Mon frère, dit Doliſton à Monodant, me pardonnerez-vous d'avoir oſé ſans votre aveu donner la main de ma fille à Brandimart. — Ah, lui répondit Monodant, il l'eût due à Fleur-de-Lys, ſimple fille Circaſſienne, & le comble de la félicité pour moi, c'eſt qu'il l'ait donnée à la Princeſſe de Louſachan. « Féboſile pour achever de mettre le comble à leur ſatisfaction, avoit envoyé des Génies obéiſſans à ſes ordres enlever le Comte de la Roche-Sauvage, après l'avoir prévenu de l'heureux ſort de ſes deux élèves : ce bon & vénérable vieillard penſa mourir

de joie entre les bras de Brandimart & de Fleur-de-Lys : il reçut les plus grands honneurs de Monodant & de Doliſton qui ne pouvoient ſe laſſer de lui marquer leur reconnoiſſance : les deux Rois pardonnèrent à Dimar & à Furgiforque, & les comblèrent de leurs bienfaits.

L'aimable Prince Ziliant avoit une trop belle ame pour être affligé que Brandimart étant ſon aîné, le privât de porter un jour la couronne d'Eleut : » Vous en êtes bien plus digne que moi, lui dit-il, & d'ailleurs je vous avoue que plus épris que jamais des charmes de Morgane, il me ſeroit impoſſible de renoncer à mon amour pour elle ; je ſens encore plus le

bonheur d'en être aimé, depuis que Roland m'a tiré de ſon palais: la liberté que ce Paladin m'a rendue, me fait bien ſentir aujourd'hui que les charmes & les ſentimens de cette aimable Fée ſont encore plus forts que ſes enchantemens. » Brandimart embraſſa tendrement ſon frère, & l'aſſura que Fleur-de-Lys & lui ne ſe croiroient heureux qu'en partageant leur trône avec lui : l'un & l'autre le prièrent d'engager Morgane à leur accorder ſon amitié : Ziliant les aſſura que Morgane ſeroit déjà venue pour les féliciter, ſi ſa bienfaiſance ne l'avoit portée à voler juſqu'aux ſources du Gange, pour y détruire l'enchantement de la fontaine de la

Roche où Callidore & Iſolier languiſſoient depuis long-tems.

A peine la première clarté de l'aurore annonçoit le jour ſuivant, que toute la Cour fut très-ſurprise en croyant qu'un ſoleil nouveau précédoit celui qui devoit bientôt paroître; un groupe de nuages reſplendiſſans d'une vive lumière, deſcendit dans la plaine, & ces nuages ſe relevant dans les airs, laiſſerent voir un palais brillant d'or & de pierreries, d'où Morgane ſortit avec Iſolier & Callidore.

Dans le moment où Ziliant, Brandimart & Fleur-de-Lys couroient au-devant d'elle, Angélique & Roland arrivèrent dans la Cour du Roi Monodant; Morgane &

Féboſile étoient amies; l'une & l'autre épuisèrent leur art pour embellir les fêtes qui durèrent pendant huit jours dans la Cour d'Eleut, elles ne furent interrompues que par les inſtances de Roland pour qu'il lui fût permis d'aller au ſecours de Charlemagne: le Paladin, d'ailleurs, brûloit d'envie d'amener Angélique en France, & rien ne put le retenir. Brandimart ne put ſe réſoudre à laiſſer partir ſans lui cet ami ſi cher, & Fleur-de-Lys ſeroit morte de douleur, ſi ſon père l'eût empêchée de ſuivre ſon époux. Les quatre amans reprirent donc enſemble le chemin de la France; & traverſant les vaſtes pays qui les en ſéparoient, ils arrivèrent dans

ce royaume, où Charles faiſoit raſſembler des troupes de tous côtés, pour ſe mettre en état de réſiſter à toutes les forces de l'Afrique qui ſe préparoient à l'attaquer, & pour ſecourir l'Italie prête à ſuccomber ſous les armes de Rodomont.

Dès le premier moment que Didier, Roi de Lombardie, avoit appris l'incurſion que le redoutable Rodomont faiſoit dans ſes Etats, il avoit dépêché ſon plus fidèle Hérault à Charlemagne pour lui demander du ſecours, & ce Prince connoiſſant toute l'importance de ne pas laiſſer pénétrer le Roi d'Alger en France, avoit envoyé le Duc Naymes de Bavière, comme le plus ancien & le plus ſage Général de ſon armée à la

tête d'un gros corps de Gendarmerie Françoiſe; les plus renommés des Chevaliers qui le ſuivoient étoient ſes quatre fils, le Comte de Savoie, & Guy Duc de Bourgogne; mais ce qui faiſoit la principale force de ce ſecours, c'étoit la jeune & belle Bradamante, niéce de Charlemagne & ſœur de Renaud: cette Guerrière s'étoit donnée aux armes, dès ſon enfance; elle égaloit preſque ſon frère Renaud par ſa force & par ſa valeur, & ſon caſque cachoit la plus charmante perſonne qui parât les bords de la Garonne & de la Seine.

Bradamante brûloit d'impatience de ſe trouver aux mains avec Rodomont qui paſſoit pour le Che-

valier le plus redoutable de l'Afrique, & qui joignoit à la force de Milon le Crotoniate, l'avantage d'être couvert des armes impénétrables de l'impie Nembrod, chef de ſa race. L'armée Françoiſe deſcendoit dans le plus bel ordre ſur les plaines de Lombardie, lorſque Rodomont l'apprit par les troupes légères qu'il avoit en avant de ſon armée: charmé d'avoir à combattre des ennemis dignes de ſa valeur, il fait prendre les armes, & vole à leur rencontre: bientôt ils furent en préſence, & Bradamante remarquant Rodomont à la richeſſe de ſes armes, comme aux ordres qu'elle lui voyoit donner, elle ſortit des rangs, & la lance haute elle le défia: Rodomont courut

ſur elle avec impétuoſité ; la guerrière perça ſon bouclier, mais ſa lance ſe briſa ſur la forte cuiraſſe de Nembrod ; celle du Roi d'Alger ne fit que gliſſer ſur les armes de la guerrière : quoiqu'elle l'eût fait chanceler dans les arçons, il n'en fut que plus terrible ; & ſuivant ſa pointe, il renverſa Bérenger fils du Duc Naymes, & pénétra dans le front du premier eſcadron François.

Rodomont porte le plus grand déſordre dans la Gendarmerie Françoiſe, il bleſſe pluſieurs Paladins, il maſſacre tout ce qui tombe ſous ſes coups ; Bradamante revient en vain ſur lui l'épée haute ; celle de Rodomont traverſant ſe bouclier de la guerrière, ſe porte

juſques ſur l'encolure de ſon cheval qui tombe mort ſous elle, & l'Africain continue les mêmes ravages, rien ne peut réſiſter à ſes coups; vainement de nouveaux eſcadrons viennent l'attaquer; la foudre ne perce & ne briſe pas plus facilement les ſapins d'une forêt, que ſon épée meurtrière ne fait voler les caſques & les braſſards autour de lui; l'épouvante ſe mettoit déjà dans l'armée Françoiſe, & le Duc Naymes étoit prêt à donner le ſignal de la retraite, lorſque Didier, Roi de Lombardie, parut dans la plaine marchant en bon ordre à ſon ſecours.

Rodomont s'arrêta quelques momens, reforma ſes eſcadrons, & fit un ſouris amer en voyant

reparoître les Lombards qu'il avoit déjà battus, & dont il ſe promettoit une victoire facile; mais ſes troupes ne conſervèrent pas la même aſſurance, lorſqu'elles entendirent retentir le nom de Renaud de Montauban: ce Paladin accompagné de Dudon fils d'Ogier le Danois, ayant été ſéparé d'Aſtolphe qu'il avoit vu ravir par une Nymphe ſur le dos d'une baleine, avoit appris en paſſant dans la Croatie, les ravages que les Africains faiſoient dans le cœur de l'Italie, & déterminant Ottacier à ſe mettre à la tête de ſes Croates, il étoit arrivé près de Pavie où Didier reformoit un nouveau corps pour défendre ſes Etats.

Didier raſſuré par le puiſſant ſe-

cours qu'il recevoit, & plus encore par la préſence de Dudon & du brave & renommé neveu de Charlemagne, n'avoit pas différé d'un moment pour venir attaquer le Roi d'Alger.

Les Africains ayant mis quelque tems à ſe reformer, les François eurent auſſi celui de ſe remettre en ordre, & le Duc Naymes les contint en alte juſqu'à ce qu'il eût vu le ſuccès de la première charge des Lombards, & le moment de faire attaquer ſa troupe avec avantage.

Renaud & Rodomont s'étant remarqués mutuellement, lorſque les Lombards & les Africains ne furent qu'à peu de diſtance, ſortirent des rangs, & s'élancèrent

l'un contre l'autre ; leurs lances ſe brisèrent juſques dans leurs gantelets, ſans qu'ils fuſſent ébranlés ; mais le cheval de Rodomont ne put réſiſter à la force & l'impétuoſité de Bayard qui lui briſa les épaules d'un coup de poitrail & le fit rouler mort ſur la pouſſière : Rodomont furieux d'avoir été renverſé pour la première fois, ſe relève l'épée à la main ; quoiqu'à pied, ſa force prodigieuſe le fait réſiſter au choc des Chevaliers qui ſuivent Renaud ; tous les Cavaliers & les chevaux qui ſe trouvent à portée de ſes coups, tombent morts de droite & de gauche, & l'épaiſſeur de cet eſcadron eſt ſéparée par l'eſpace couvert de ſang que Rodomont forme autour de lui.

Renaud

Renaud après avoir renverſé le Roi d'Alger, pourſuivoit ſa pointe en faiſant un maſſacre horrible des Africains : il perce leur armée, & revient ſe jetter au plus fort de la mêlée, pour achever leur défaite. Pendant ce tems, Rodomont, quoiqu'à pied, portoit le même déſordre parmi les Lombards : le Duc Naymes s'en apperçoit, le montre aux Paladins qui l'entourent, & permet à quelques-uns d'eux de courir ſur lui pour le prendre priſonnier. Aynor eſt le premier qui joint le Roi d'Alger, & qui fond ſur lui, dans l'eſpérance de le renverſer ; mais Rodomont ſe détournant un peu, réſiſte au choc du cheval, enleve Aynor des arçons, & ſans quitter la jambe

qu'il a ſaiſie, il fait tournoyer en l'air le malheureux Aynor; il ſe ſert de ſon corps comme d'une maſſue; il briſe avec ce corps armé la tête des chevaux qui s'avancent ſur lui; il renverſe tout ce qu'il trouve à ſa portée, & ſe forme un nouvel eſpace autour de lui dont les Lombards n'oſent plus approcher.

Renaud qui vient de percer une ſeconde fois toute l'épaiſſeur de l'armée Africaine, voit ce ſpectacle horrible, & vole pour attaquer Rodomont; mais ſon grand cœur ne lui permet pas de profiter de l'avantage d'être monté ſur Bayard, il en deſcend, & l'épée haute il court attaquer Rodomont.

C'eſt alors qu'on put voir tout ce que la force & la valeur peuvent montrer de plus terrible entre deux guerriers que l'honneur & la colère animoient; leurs armes à l'épreuve retentiſſent au loin de leurs coups; le caſque de Nembrod, celui de Mambrin qui couvre la tête de Renaud, ont l'air de deux enclumes ſur leſquelles les Cyclopes de Lemnos frappent à coups redoublés, & les têtes altières de ces fiers ennemis ploient à peine ſous ces terribles atteintes.

Ce combat effrayant eût duré long-tems; mais Bradamante ayant reconnu ſon frère à ſes armes, ainſi qu'à Bayard qui renverſoit les bataillons comme la faulx tranchante abat les fleurs d'une prai-

rie, cette guerrière n'avoit pu réſiſter au deſir d'embraſſer ſon frère, & d'unir ſes armes avec les ſiennes; mais tandis qu'elle ſe faiſoit jour au milieu des Africains, Renaud combattoit déjà Rodomont; les flots d'Algériens qui fuyoient devant les coups de la guerrière, tombèrent ſur le Roi d'Alger & le Paladin: tous les deux ſéparés malgré tous les efforts qu'ils faiſoient pour ſe rejoindre, ſe vengent ſur les bataillons ennemis à leur portée. Baliſarde dans la main de Renaud, moiſſonne les Africains épouvantés: le carnage que Rodomont fait des Chrétiens les fait encore douter d'une pleine victoire, & les eſpaces que Rodomont ſavoit ſe faire autour de lui

recommençoient à marquer la place où ce fougueux Sarraſin faiſoit redouter ſes coups : c'eſt dans l'un de ces momens qu'il apperçoit Bayard couvert du ſang de ſes ſoldats qu'il déchire avec ſes dents, & dont aucun n'oſe plus eſſayer de l'arrêter : Rodomont court, le ſaiſit par la bride, & veut s'en emparer ; mais le terrible animal ſe cabre, met ſes deux pieds ſur ſes épaules, & tel qu'un athlète des jeux Olympiques, il lutte contre Rodomont qui ſe défend en vain, il l'atterre ſous ſes pieds, le foule, le meurtrit, & l'empêche de ſe relever : trois fois Rodomont eſſaie à plonger ſon épée dans ſes flancs ; Bayard étoit invulnérable, & l'épée du Sarraſin ploie juſqu'à

la garde, ſans pouvoir le percer: Renaud arrive en ce moment, il fit d'abord de cette lutte ſingulière; Bayard animé par la préſence de ſon maître, redouble ſes atteintes, en pouſſant des henniſſemens affreux. Renaud trop généreux pour laiſſer périr un ſi grand guerrier ſous ſes coups: » Arrête, mon cher Bayard, s'écrie-t-il, laiſſe-moi l'honneur de combattre ce brave Chevalier. «

L'animal fée, docile à la voix de ſon maître, vient le rejoindre en bondiſſant. Le Roi d'Alger ſe relève avec peine, & marche en chancelant, ſon épée baiſſée, au Guerrier qui lui ſauve la vie. » Ton grand cœur & ta généroſité, lui dit-il, m'apprennent bien que tu

ne peux être un autre que Renaud : tu me vois maintenant sans défense ; mais je n'accepte la vie que tu me laisses, qu'à condition que tu me promettras de te retrouver les armes à la main contre moi. — Brave Prince, lui répondit Renaud, puisque le sort veut que nous soyons ennemis, j'accepte le combat que tu me proposes, & je te donne rendez-vous dans un mois au perron de Merlin dans la forêt des Ardennes. « A ces mots les deux Guerriers se séparèrent, pénétrés d'estime l'un pour l'autre ; & tous les deux firent sonner la retraite des deux parts. Rodomont fit rapprocher son armée de la mer, abandonna la Lombardie pour se

porter sur les côtes de France, & Renaud & Dudon furent rejoindre le camp françois où Bradamante arriva bientôt pour serrer dans ses bras un frère si tendrement aimé.

Renaud avoit choisi la forêt des Ardennes pour son rendez-vous avec Rodomont, pour s'approcher de Trèves où Charlemagne avoit été dans le dessein de contenir les Saxons & les peuples de la basse Germanie, qui toujours prêts à se révolter avoient essayé de se rassembler & de tenter un nouvel effort dans un temps où la France étoit menacée de l'incursion que les Africains se préparoient à faire. La présence de Charles éteignit facilement cette nouvelle rebellion; & de plus grands intérêts

le rappellèrent bientôt dans ſes Etats, quelques barques génoiſes ayant donné l'avis que la flotte d'Agramant étoit prête à mettre à la voile.

L'Empereur d'Afrique n'avoit retardé l'exécution de ſes projets, que par l'oppoſition de ſes Sujets & de pluſieurs Rois ſes vaſſaux, qui frappés de ce que le Roi des Garamantes avoit dit en mourant refuſoient de prendre les armes: il attendoit avec impatience le retour de Brunel, dans l'eſpérance que ce ſubtil larron réuſſiroit à voler l'anneau d'Angélique, & que, par la puiſſance de cet anneau, l'enlevement de Roger deviendroit moins difficile. Il preſſoit cependant l'équipement de la puiſ-

ſante flotte dont il avoit beſoin pour paſſer la mer.

Un ſoir, en revenant du port de Biſerte, Agramant vit tout-à-coup paroître Brunel; il queſtionne ce Nain avec crainte, mais il voit briller la joie dans ſes yeux: Brunel tout-à-coup diſparoît à ceux de l'Empereur; l'inſtant d'après il ſe ſent ſerrer les genoux, & Brunel qui les embraſſe redevient viſible à l'inſtant. » Voilà l'anneau que vous deſirez, dit-il en lui préſentant celui d'Angélique; j'ai fait plus, j'amène pour monter Roger le cheval de Sacripant; & ce cheval auquel j'ai donné le nom de Frontin, eſt le meilleur qui ſoit dans tout l'Orient. J'ai même eu

l'adreſſe d'enlever l'épée du Paladin Roland pour armer le jeune Prince dont vous deſirez le ſecours. — Quoi ! mon cher Brunel, s'écria l'Empereur, la célèbre Durandal ſeroit dans tes mains ? — Vraiment, répartit Brunel, celle-ci qui ſe nomme Baliſarde eſt bien ſupérieure à la première, puiſque ſa trempe eſt encore plus fine, qu'elle a le pouvoir de couper toutes les armes enchantées, & qu'elle peut donner la mort à Roland même. Agramant tranſporté de joie, court chercher une couronne d'or, la poſe ſur la tête informe du Nain en lui diſant : » Je te fais Roi de Tingitane. «

Quoique le généreux Agramant

eût une ſecrette horreur dans l'âme contre Brunel qu'il ne regardoit que comme un vil ſcélérat, ce même ſentiment, qui porte la plupart des Princes à prodiguer des récompenſes à ceux qu'ils mépriſent ſecrettement, lorſqu'ils ont profité de leur baſſeſſe & de leurs crimes, lui fit élever Brunel au rang des Rois, & l'admettre dans le grand Conſeil où les Rois ſes vaſſaux furent bientôt raſſemblés, par ſes ordres.

Agramant leur fit voir l'anneau, Frontin & Baliſarde, & leur demanda leur avis ſur les moyens de s'emparer de Roger, & de le tirer du château d'Atlant. Les Etats de Malabufer, Roi du Fiſan, étoient les plus voiſins des monts

de Carêne ; il prit la parole, & soutint que quoiqu'il eût souvent parcouru le pied de ces montagnes, il n'avoit jamais vu de château sur leur cime : Agramant ne crut pas devoir s'arrêter à cette objection ; & muni de l'anneau d'Angélique, il marcha lui-même à la tête des trente-deux Rois & de sa Cour vers les monts de Carêne, pour y chercher la retraite de l'Enchanteur.

Malabufer, qui marchoit en avant, fut le premier à découvrir le château, l'anneau d'Angélique ayant le pouvoir de dissiper l'illusion qui l'avoit dérobé jusqu'alors à tous les regards. Mais Agramant & tous les Rois reconnurent que ce château fabriqué d'un acier

poli, & reſplendiſſant de lumière, étoit ſitué ſur la cime d'une montagne iſolée, dont les flancs compoſés d'une roche dure & polie étant preſque perpendiculaires de tous côtés, ne préſentoient aucune route, & ne laiſſoient aucun eſpoir de pouvoir s'élever juſqu'à ſon ſommet.

Brunel eut encore le mérite de les empêcher de déſeſpérer de la réuſſite : » Ce n'eſt que par l'adreſſe, leur dit-il, que vous pourrez vous rendre maîtres de Roger. Faites promptement préparer un tournoi ; le grand cœur de Roger ne lui permettra point de voir ce ſpectacle avec indifférence, & c'eſt ainſi qu'il vous ſera poſſible de l'attirer dans la plaine. »

Agramant ne balança pas à ſuivre le conſeil de Brunel, & formant deux troupes de pluſieurs quadrilles, il ſe mit à la tête de l'une, & pria Sobrin de commander l'autre. Les premières joûtes que Roger apperçut du haut du château d'acier, excitèrent ſon admiration & ſes déſirs: le feu qui brilloit dans ſes yeux coloroit auſſi ſes joues d'une vive rougeur: » Ah, mon père, s'écrie-t-il auſſitôt, en ſerrant le vieux Atlant dans ſes bras, deſcendons de grace dans la plaine; allons obſerver de plus près le combat de ces Chevaliers. « Atlant refuſa long-tems, connoiſſant le danger de la complaiſance qu'il auroit pour ſon élève; mais il eſt difficile de réſiſter aux inſ-

tances de la jeuneſſe : le vieux Atlant ſe rendit à celles de Roger : il le connoiſſoit aſſez vif, aſſez audacieux pour ſe laiſſer gliſſer le long de la roche, comme il l'en menaçoit : il deſcendit donc avec lui par un eſcalier taillé dans le roc qui n'étoit connu d'aucun habitant du château.

L'adroit Brunel qui ſe promenoit, monté ſur Frontin, au bas de la roche, la vit s'ouvrir, lorſqu'Atlant & Roger en ſortirent : la belle & noble figure du jeune Roger, fit connoître à Brunel que c'étoit celui que l'Empereur déſiroit ſi vivement d'enlever à l'Enchanteur.

Brunel auſſitôt fait caracoller Frontin, & lui fait déployer toute

ſa force & ſon adreſſe : » Mon ami, dit Roger au Roi de Tingitane qu'à ſa mauvaiſe mine il prit pour marchand de chevaux, que je te ſerois obligé, ſi tu voulois me vendre ce beau cheval. — En tout autre temps, répondit Brunel, j'aurois pu m'en accommoder avec vous ; mais dans ce moment il m'eſt trop néceſſaire : quoique petit, pourſuivit-il, j'ai de l'honneur & du courage ; il faudroit être bien lâche pour reſter oiſif & tranquille, lorſque notre grand Empereur Agramant que vous voyez s'exercer dans la plaine avec ſes Chevaliers, va paſſer inceſſamment en France à la tête de trente-deux Rois & de la plus belle armée qui juſqu'ici ſoit ſortie de l'A-

frique : jamais une guerre si glorieuse ne fut entreprise en l'honneur du saint Prophète ; jamais tant de lauriers ne furent offerts à remporter aux Chevaliers Africains ; & jusqu'aux mères les plus foibles & les plus tendres regarderoient leurs enfans comme vils & déshonnorés, s'ils ne suivoient pas leur Empereur. « On imagine sans peine à quel point le jeune & bouillant courage de Roger fut ému par ce récit : » Vous êtes un barbare, dit-il à l'Enchanteur, vous êtes un ennemi du saint Prophète, si vous vous refusez à mes desirs : ah, mon ami, continue-t-il en s'adressant à Brunel, rends-moi la vie, & si tu ne veux pas me vendre ton cheval,

prête-le-moi du moins pour quelques momens. — C'eſt autre choſe, dit Brunel, il ſeroit même poſſible que je vous le donnaſſe ainſi que les plus belles & les plus riches armes que je tiens de mon père, & qui ſont trop grandes pour moi, ſi je croyois que vous vouluſſiez vous rendre utile à mon Empereur; car je me rends juſtice; fait comme je le ſuis, je ne peux être d'un grand ſecours, & ſi vous vouliez me remplacer, non-ſeulement je pourrois vous donner mon cheval & mes armes, mais auſſi cette belle épée, la meilleure qui ſoit dans l'univers. « A ces mots, il fit briller Baliſarde. » Ah, je te le jure, dit Roger, ſans conſulter davantage Adant, & même

ſans le regarder. « Brunel ne perd pas un moment, lui montre ſur un buiſſon les riches armes dont il vient de lui parler ; il l'aide à s'en couvrir, ceint Baliſarde à ſon côté, & Roger s'élance d'un ſeul ſaut ſur Frontin. Atlant baigné de larmes, & ſachant qu'il ne peut réſiſter aux décrets du Deſtin, gémit en voyant partir ſon élève qui vole pour ſe jetter dans le plus épais du tournoi.

Dans ce moment le parti de l'Empereur avoit du déſavantage ; Roger reconnut le Souverain des autres Rois, au croiſſant de diamans qui ſurmontoit la couronne de ſon caſque : il vole à ſon ſecours, il le dégage de quatre Rois prêts à le prendre priſonnier ;

nul cheval ne peut réſiſter au choc de Frontin ; nul Chevalier ne peut ſupporter les coups peſans de Baliſarde : le parti d'Agramant reprend le deſſus, le parti contraire ne fait plus qu'une foible défenſe. Un Chevalier de ce parti nommé Bardulaſte remarque que c'eſt un inconnu qui remporte le prix du tournoi : piqué de lui voir renverſer de deux coups de Baliſarde deux de ſes parens qui s'oppoſent à ſes efforts, il a la lâcheté de porter un coup de pointe au défaut des armes de Roger, & lui fait une bleſſure profonde dans le côté. Roger ſe retourne furieux de cette trahiſon & d'un acte proſcrit dans les tournois : il veut en punir Bardulaſte qui n'oſe lui

tenir tête, & qui fuit à toute bride du côté de la roche d'Atlant. Roger le pourſuit, & monté ſur le léger Frontin il le joint & lui fait voler la tête; cependant la douleur que lui fait ſa bleſſure, & ſon ſang qu'il voit couler à gros bouillons l'obligent d'avoir recours au vieux Atlant qu'il a laiſſé près de la porte qui donne accès dans la roche. Atlant gémit de voir ſon Elève couvert de ſon ſang; & quoiqu'il l'arrête, & qu'il ferme ſa bleſſure avec une ſeule goutte d'un baume précieux, il lui dit que ſes jours ſont en danger, & lui fait de longues repréſentations ſur ſon imprudence de s'être expoſé ſi témérairement. Pendant ce temps, les Chevaliers oppoſés à

l'Empereur lui cèdent l'honneur du tournoi, se disperſent dans la plaine, & deux ou trois, pour éviter d'être faits priſonniers, s'enfuient du côté de la roche d'Atlant.

Les Chevaliers trouvent le corps de Bardulaſte, & voyent Brunel tenant dans ſes mains l'épée de ce malheureux Chevalier qu'il vient de ramaſſer; ils l'arrêtent, le conduiſent à l'Empereur, qui connoiſſant Brunel pour être capable des plus lâches perfidies, & le déteſtant dans ſon cœur, ne balance pas à le condamner à mort, le fait attacher à la queue d'un mauvais cheval, & commande qu'on aille le pendre près de la roche d'Atlant, pour le punir d'a-

voir promis en vain qu'il en feroit deſcendre Roger.

On exécute la Sentence; on traîne Brunel près de la roche: c'eſt en vain qu'il remplit l'air de ſes cris, & le bourreau s'apprête à lui paſſer le cordeau fatal. Roger guéri de ſa bleſſure, entend les cris de Brunel, s'élance ſur Frontin, court à ſon ſecours, renverſe les bourreaux, le délivre, & préſentant la pointe de Baliſarde aux Chevaliers qui venoient voir le ſupplice de ce larron: » Arrêtez, leur dit-il, cet homme eſt innocent; je vais moi-même le conduire à votre Empereur, & je le prens ſous ma garde: « les Chevaliers reconnoiſſant Roger pour être celui qui vient de remporter l'honneur

l'honneur du tournoi, ne s'oppoſent point à ſon deſſein, & Roger s'avance vers Agramant qui pouvoit voir de loin tout ce qui ſe paſſoit au pied de la roche: » Grand Empereur, lui dit Roger, d'un air fier, quoique reſpectueux, cet homme n'eſt point coupable, je lui dois de la reconnoiſſance, & je le prends ſous ma garde. Ce Chevalier, dont on le croit meurtrier, vient d'être puni de ma main; il m'a bleſſé lâchement d'un coup de pointe, malgré la loi ſévère des tournois: il méritoit la mort; & ſi quelqu'un de votre armée oſe ſoutenir le contraire, je le défie. « Alors il montre à l'Empereur ſes armes & ſon côté qui ſont encore tout couverts de ſon

ſang. Perſonne n'élève ſa voix, pour prendre le parti de Bardulaſte : » Généreux Guerrier, lui dit Agramant, la vengeance que vous avez pris d'un lâche eſt juſte, & perſonne n'eſt en droit de vous reprocher ſa mort, mais Brunel ne la mérite pas moins pour n'avoir pas tenu la parole qu'il nous avoit donnée ; il avoit juré ſur ſa tête d'attirer Roger du château d'Atlant & de nous amener ce jeune héros auquel la deſtinée promet la défaite des Chrétiens & des palmes immortelles. — Hélas, Seigneur, cria le malheureux Brunel d'une voix tremblante, qu'avez-vous donc à me reprocher ? & pouvez-vous avoir l'injuſtice & la barbarie de vouloir

ma mort au moment même où je remets le brave Roger entre vos mains? — Ah, Ciel! eſt-ce bien vous, Roger, s'écria l'Empereur en lui tendant les bras? « Roger ſaute à bas de Frontin, délace ſon caſque, laiſſe voir ſa figure céleſte, & court embraſſer la jambe d'Agramant: » Oui, c'eſt moi, Seigneur, qui ſuis Roger, & qui brûle d'impatience d'employer mon bras & ma vie pour votre ſervice. « L'Empereur l'embraſſe tendrement: un murmure agréable & flatteur pour Roger, s'élève parmi les Rois aſſemblés: l'Empereur le fait remonter à cheval, le place à ſa droite, & l'emmène en ſon palais: il n'oublie pas de rendre juſtice à Brunel, & l'honore d'une

chaîne de pierreries qu'il paſſe lui-même à ſon col.

Au moment où l'Empereur arriva dans ſon palais, Roger ſe jettant à ſes pieds, lui dit qu'il ne ſe croiroit digne de le ſuivre, que lorſqu'il auroit reçu l'honneur d'être armé Chevalier de ſa main; ce fut ſur le ſeuil même du palais, qu'Agramant lui donna l'accolade, & lui chauſſa l'éperon; mais à l'inſtant même où l'Empereur le tenoit dans ſes bras, un tourbillon impétueux ſe fit entendre; le vieux Atlant de Carène parut tout-à-coup près d'eux, ſes cheveux blancs étoient hériſſés, & ſes yeux étoient couverts de larmes: » Tu me prives de mon élève, Agramant, s'écria-t-il, & mon pouvoir ne peut balancer contre les arrêts du Deſ-

tin : oui, Roger couvrira les bords de la Seine de morts & de mourans, & ſon bras te rendra d'abord vainqueur de la France ; oui, la plus illuſtre race doit naître de ce héros ; mais apprends que ce que tu crois faire pour la gloire du Prophète, tournera dans la ſuite contre ſa religion : apprends que Roger vaincu par l'amour, ſe fera Chrétien, & que les plus redoutables ennemis de notre ſainte loi ſortiront de ſa race ; apprends de plus, ajouta-t il en pouſſant un long gémiſſement, que mon cher Roger ſera trahi par des lâches qui lui donneront la mort, & frémis toi-même ſur le ſort qui t'eſt préparé ? «

Atlant diſparut à ces mots ; &

quoique ſa fatale prédiction portât la conſternation dans les ames, elle fut bientôt diſſipée par la préſence de Roger.

Agramant plein de cette audace que la jeuneſſe porte juſqu'à la témérité, ne voulut trouver dans tout ce qu'Atlant venoit de dire qu'une ruſe de plus pour retenir ſon élève; & Roger qui préféroit de vivre peu d'années avec gloire à de longs jours paſſés dans un honteux repos, fut le premier à preſſer Agramant d'accomplir la brillante entrepriſe qu'il avoit projettée: les Rois qui s'étoient d'abord refuſés à le ſuivre d'après la déclaration que le Roi des Garamantes avoit faite en mourant, furent les plus vifs à preſſer l'Em-

pereur de hâter ſon départ, & peu de jours après la grande flotte Africaine mit à la voile.

Nous avons déjà dit que l'ingrat Marſile avoit fait l'alliance la plus étroite avec Agramant, & qu'eſpérant partager les belles Provinces de France avec lui, ſon armée devoit ſe réunir à la ſienne: ſon Envoyé ſecret avoit ordre de l'avertir, dès que le départ d'Agramant ſeroit déterminé, & de dire à cet Empereur qu'il pouvoit venir aborder en Eſpagne, & ſuivre la route qu'il alloit lui tracer, en attaquant Bayonne, le Rouſſillon & le Languedoc: une corvette légère partit auſſitôt pour avertir Marſile, qui ſur le champ ſe mit en marche de Bar-

celone, tandis que Ferragus & le brave Iſolier ſes deux fils raſſembloient ſous Pampelune un gros corps qui devoit ſe joindre au ſien.

Tandis que la flotte d'Agramant ſe prépare à mettre à la voile, le Berni s'occupe de Renaud de Montauban, & reprend le fil de l'hiſtoire de ce Paladin au moment où ſa généroſité vient de ſauver Rodomont des atteintes de Bayard, & où ces deux braves ennemis ſe ſont donné rendez-vous au bout d'un mois dans la forêt des Ardennes. Renaud ne laiſſa jouir qu'un jour ſa ſœur Bradamante du plaiſir de le revoir; il laiſſa ſous ſon commandement ce qu'il avoit de François avec lui, & ſe dérobant

de Dudon & d'Ottacier, il partit ſeul pour aller rejoindre Charlemagne à Trèves où la vigueur & la viteſſe de Bayard le portèrent en peu de jours.

Charles n'eut pas le courage de reprocher à ſon neveu Renaud une ſi longue abſence : cet aimable Paladin lui parut également ſoumis & zèlé pour lui : les ſervices qu'il venoit de lui rendre en Italie, n'étoient pas moins utiles & glorieux pour ſes armes ; il prévoyoit de plus ceux qu'il auroit bientôt à lui rendre. Renaud paſſa près d'un mois dans ſa Cour, mais voyant approcher le tems du rendez-vous que Rodomont & lui s'étoient donné, il partit une nuit pour ſe rendre dans la forêt des

Ardennes; il parcourut inutilement cette forêt pendant quelques jours.

Un soir, fatigué de sa longue recherche, il s'endormit sur les bords fleuris d'une fontaine, & bientôt son esprit fut agité par l'impression d'un songe; il lui sembla voir danser près de lui trois jeunes Nymphes à demi nues qui répandoient des fleurs sur un jeune enfant d'une rare beauté; l'enfant répondoit à la cadence de leurs voix & de leurs pieds légers, par le battement de ses aîles; quelquefois elles se penchoient en rond sur lui, faisant semblant de l'attacher avec leurs guirlandes; la plus téméraire étoit arrêtée par un baiser qu'elle recevoit en rougissant, mais auquel l'instant d'après elle

s'expoſoit encore. Renaud étoit déjà vivement ému par ce charmant ſpectacle, lorſque tout-à-coup les Nymphes interrompirent leur danſe, & parurent le regarder avec indignation: » N'eſt-ce pas là, dit l'une d'elles, ce Paladin rebelle à l'amour, & dont l'ame inſenſible fait ſoupirer vainement la beauté qui nous reſſemble le plus. « A ces mots, les trois Nymphes l'entourent, le frappent de leurs guirlandes; le jeune enfant prend une tige de lys, & la fait tomber ſur le caſque de Membrin; les armes impénétrables de Renaud ne l'empêchent point de ſentir vivement ces atteintes; bientôt il eſt obligé de leur crier merci. » Je n'en accorde jamais, répond l'en-

fant (en faiſant un ris malin) & tu ſubiras encore plus la punition de ton indifférence. « A ces mots, Renaud voit les trois Nymphes déployer des aîles pareilles à celles de l'enfant ; tous les quatre s'élèvent dans les airs, diſparoiſſent entre les rameaux des arbres, en laiſſant après eux des ſillons de lumière.

Renaud agité par ce ſonge, ſe réveille le front humide, & la poitrine embrâſée ; il détache ſon caſque, le plonge dans les eaux de la fontaine pour appaiſer le le feu qui le dévore : c'étoit celle de l'amour. A peine cette eau brûlante a-t-elle touché ſes lèvres, qu'Angélique reparoît à ſon ſouvenir avec tous ſes charmes, & les mortels regrets déchirent

ſon cœur : il reconnoît ces mêmes gazons, cette même place où la belle Princeſſe du Cathay l'a prévenu par les diſcours les plus tendres ; il ſe rappelle les coupables dédains dont il a payé tant d'amour ; il ſe fait une peinture ſi vive du bonheur qu'il a perdu par ſa faute, que pénétré de déſeſpoir, il verſe un torrent de larmes ; il baiſe cent fois les gazons que le beau corps d'Angélique a foulés, & tout ce qu'il fait pour ſoulager ſa peine, ne fait que redoubler la fureur de ſes regrets & de ſes déſirs. Plein des nouveaux tranſports qui l'agitent, il vole à Bayard, & part, avec le deſſein de chercher Angélique, d'expier ſa faute à ſes pieds, & d'y mourir

s'il la trouve inflexible. Il marche quelque tems dans la forêt, & découvre, à l'extrémité d'une longue route, une Dame accompagnée d'un Chevalier, qui tous deux marchent en s'approchant de lui; c'étoit Angélique & Roland; ils s'étoient ſéparés à Metz de Brandimart & de Fleur-de-Lys, & Roland preſſé de rejoindre ſon oncle, traverſoit les Ardennes pour ſe rendre, & conduire Angélique à ſa Cour.

Peu de momens auparavant, Angélique en entrant dans cette forêt, s'étoit rappellée la cruelle indifférence & tous les charmes de Renaud: » C'eſt dans cette même forêt, ſe diſoit-elle en ſoupirant, que le cruel a dédaigné

mon amour ; fatale paſſion, ajoutoit-elle, ne pourrai-je donc jamais t'éteindre, puiſque tu ne peux faire mon bonheur ! « Une fontaine qui ſe trouva dans ce moment en ſon chemin, la fit ſouvenir de celle ſur les bords de laquelle elle avoit trouvé Renaud endormi, & ſes beaux yeux ſe rougirent & ſe remplirent de larmes : craignant que Roland ne s'en apperçût, elle deſcendit de ſon palefroi, & courut à la fontaine pour rafraîchir ſes yeux & ſe déſaltérer. Hélas ! les eaux glacées de cette ſource ne devoient faire que trop d'effet ſur elle. » Arrête, Angélique, arrête, s'écrie le bon Archevêque Turpin, dans cet endroit de ſon récit ; arrête, infortunée ! Renaud t'adore

en ce moment, & toute la gloire que tu peux tirer de ton indifférence, ne vaut pas une seule des faveurs que te peut prodiguer l'amour. « Il n'eſt plus tems ; déjà le froid mortel de ces eaux a glacé le cœur d'Angélique ; déjà Renaud ſe peint à ſes yeux non-ſeulement comme un ingrat, mais auſſi comme le plus odieux des mortels ; elle déteſte ſa foibleſſe pour lui ; ſon déſir n'eſt plus de ſe ſentir doucement ſerrée entre ſes bras, mais de voir couler tout le ſang de ce Paladin à ſes pieds.

C'eſt dans ces ſentimens qu'Angélique pourſuivoit ſa route avec Roland, lorſque Renaud s'approcha d'eux en marchant dans la même route ; ils ne pouvoient en-

core le reconnoître, il étoit trop loin de leur idée; mais les yeux d'un amant, toujours plus perçans, firent bien plutôt reconnoître par Renaud, celle dont l'idée alors étoit pour lui toujours préſente: Renaud s'élance de toute la vîteſſe de Bayard, joint Angélique, & ſe jette à ſes pieds, en lui criant merci, convenant qu'il mérite la mort, & la conjurant les yeux pleins de larmes d'avoir pitié de ſon repentir. Angélique indignée & ſaiſie d'horreur, détourne ſes regards, & Roland courroucé des propos de ſon couſin, s'écrie: » Arrête, Renaud, & ſonge que tu parles devant Roland qui ne peut ni ne doit ſouffrir tes diſcours & ton manque de parole. «

» Ah! mon couſin, s'écria Re-

naud, confus d'un reproche qu'il avoit mérité ; ah ! Roland, puiſque tu connois le pouvoir de l'amour, tu ſçais par toi-même qu'il m'eſt impoſſible de t'obéir. « Roland, dont la colère s'étoit animée par dégrés, étoit prêt à charger Renaud, lorſqu'il y fut déterminé par Angélique elle-même : » Ah ! cher Comte, lui cria-t-elle, délivrez-moi de cet objet odieux ; & ſongez que je me ſuis miſe librement ſous votre garde. « Roland alors s'avançant ſur Renaud avec des yeux menaçans : » Tu viens d'entendre, lui dit-il, ce qu'on exige de moi, obéis, & ne me force pas de t'y contraindre par les armes. « Renaud ne lui répond qu'en s'élançant ſur Bayard,

& tirant la redoutable Flamberge; Roland oppoſe Durandal à ſes coups : bientôt l'air retentit au loin de ceux que ces deux fortes épées portent ſur les armes des deux Paladins. Angélique eſt effrayée ; mais ne craignant déjà plus que pour les jours de Roland, que le courage de Renaud peut mettre en danger, elle fuit de toute la viteſſe de ſon palefroi dans la forêt.

Ce même jour Charlemagne étoit ſorti de Trèves pour ſe promener avec les premiers de ſa Cour dans la belle & vaſte forêt des Ardennes. Olivier, qui s'étoit avancé de la longueur d'une route, rencontra la belle Angélique, la reconnut, & lui demanda

quelle étoit la cauſe de ſa terreur? » Hélas! dit-elle, je me rendois à Trèves ſous la conduite de Roland, lorſque nous avons rencontré Renaud: le peu de charmes, qui m'eſt ſi fatal, les a rendus depuis long-temps rivaux; ils ſe ſont pris de querelle; ils ſont aux mains, & vous pouvez même entendre retentir la forêt des coups qu'ils ſe portent.

Olivier conduiſit promptement Angélique près de Charles, qui ſçachant que c'étoit la Princeſſe du Cathay, la reçut avec les plus grands honneurs. Ce ſage Prince connoiſſant tout le danger d'expoſer les charmes d'Angélique aux yeux des Paladins de ſa Cour, ſans qu'elle fût ſous une ſûre

garde, la remit ſous celle du vieux Duc Naymes de Bavière, & le bruit des coups terribles que Roland & Renaud ſe portoient paroiſſant encore redoubler, il courut lui-même avec quelques Paladins pour les ſéparer.

La préſence de l'Empereur arrêta les combattans; tous les deux ſe reculèrent d'un pas, & baiſſerent la pointe de leurs épées. Charles n'employa point la ſévérité d'un Souverain en leur parlant: » Mes chers neveux, leur dit-il, quelle fureur vous porte à répandre un ſang ſi précieux! Songez que vous le devez à la religion, à votre patrie que les Infidèles veulent détruire. Réuniſſez-vous dans les bras d'un oncle qui vous aime,

ſuſpendez au moins vos débats, & rapportez-vous-en à ma ſageſſe comme à ma tendre amitié pour les accorder. « Roland & Renaud n'héſitèrent pas; tous les deux vinrent en rougiſſant embraſſer les genoux de l'Empereur, qui leur dit qu'il avoit remis la Princeſſe du Cathay ſous la garde du vieux & reſpectable Naymes, & que lorſque les ennemis de la foi ſeroient repouſſés, cette Princeſſe ſeroit le prix de celui des deux que le Conſeil des Pairs jugeroit l'avoir le mieux méritée. Roland crut devoir ſouſcrire à cet accord; Renaud s'y détermina de même, eſpérant toujours qu'un retour de tendreſſe rameneroit à lui le cœur de celle qu'il adoroit.

On a vu que Renaud avoit attendu vainement le Roi d'Alger dans la forêt des Ardennes : ce Prince avoit été long-temps à ſe remettre des cruelles atteintes qu'il avoit reçues de Bayard, & ſes reins & ſes épaules foulées & meurtries avoient été plus d'un mois ſans pouvoir ſupporter le poids de ſes armes. Il partit dès qu'il put monter à cheval ; & paſſant par Genêve, il entra dans les Ardennes, priant ſon Prophète de le faire arriver à temps, pour y rejoindre Renaud ; il en eut l'eſpérance dès le premier jour, en rencontrant un Guerrier de la plus haute apparence ; mais il connut bientôt qu'il s'étoit trompé, ne le voyant pas monté ſur Bayard

dont il conſervoit un cruel ſouvenir. L'un & l'autre ſe ſaluèrent: Ferragus, fils du Roi Marſile, étoit le Chevalier inconnu que le haſard fit rencontrer à Rodomont; tous les deux occupés d'une recherche différente, ne pensèrent point à ſe provoquer, à la joûte, ſuivant un uſage aſſez commun alors. Rodomont lui déſigna Renaud, Ferragus lui peignit Angélique; & tous deux ſe demandèrent mutuellement ſi le haſard les leur auroit fait rencontrer. Ils ne purent s'en rien apprendre, & continuèrent leur route en parlant de l'entrepriſe d'Agramant. Ferragus occupé de ſon amour pour Angélique, dit à Rodomont qu'il étoit fort heureux de n'avoir point

vu

vu cette Princeſſe à laquelle rien ne pouvoit réſiſter. » Vous pouvez en juger par moi-même, continua Ferragus, j'étois fortement épris de Doralice, fille de Stordilan Roi de Grenade: mais depuis que j'ai vu la charmante Angélique je me ſens entraîné malgré moi ſur ſes pas, & ce n'eſt que par bienſéance que je vais retourner à Grenade pour achever de me dégager des foibles liens qui m'arrêtoient. — Ne l'eſpère pas, lui répondit Rodomont en fureur. J'adore la Princeſſe Doralice; il me ſuffit que tu l'aies aimée pour que je te traite en ennemi. — Parbleu, dit Ferragus, je ne demande pas mieux; & puiſque tu le prens ſur ce ton-là, je te déclare que quoi-

qu'Angélique ſoit plus belle que Doralice, je veux perſiſter dans mes premières amours. « La ſeule réponſe de l'impétueux Rodomont fut de mettre l'épée à la main, & les deux Guerriers ſe chargèrent avec fureur.

Le combat entre deux Chevaliers de cette force & de ce courage, étoit terrible, & duroit déjà depuis long-tems, lorſqu'il fut interrompu par l'arrivée d'un Courier qui les prenant pour des Chevaliers François, leur dit qu'au lieu de ſe battre, ils feroient beaucoup mieux de courir au ſecours du Duc Aymon que le Roi Marſile aſſiégeoit dans Montauban après avoir défait l'avant-garde de l'armée Françoiſe: en achevant ces mots,

le Courier piqua vers Trèves & les laiſſa riant tous deux de ſa mépriſe. » Ma foi, dit Ferragus, je trouverois bien plus ſenſé d'aller tous les deux nous joindre au Roi mon père, & preſſer la priſe de Montauban, que de nous battre ici ſans ſujet, & pour un moment d'humeur. — J'y conſens de toute mon ame, dit Rodomont; & puiſque je ſuis sûr que vous n'êtes plus mon rival, je ne trouve plus de raiſon que de vous eſtimer & vous deſirer pour ami. « Les deux Princes s'embraſſerent à ces mots, & prirent enſemble le chemin de Montauban, pour aller ſe joindre à l'armée Eſpagnole de Marſile.

Le Courier ayant pourſuivi ſa route, porta l'allarme dans la ville

de Trèves: Charles en partit promptement avec ſes Paladins & quelques troupes d'élite pour aller au ſecours du Duc Aymon; mais s'étant détourné pour faire marcher les troupes qu'il avoit raſſemblées dans la Touraine, Rodomont & Ferragus joignirent Marſile pluſieurs jours avant que Charles arrivât à portée de Montauban à la tête de ſon armée.

Charles ayant raſſemblé ſes forces, s'approche des lignes que Marſile a fait élever autour de Montauban; les Eſpagnols en ſortent pour préſenter la bataille à Charles, qui déclare à ſes deux neveux, en préſence des Paladins, que la main d'Angélique ſera le prix de celui des deux qui rendra

les plus grands ſervices au Saint-Empire. Ces deux armées ſe chargent avec fureur, le combat dure tout le jour & ſe renouvelle le lendemain. L'armée de Marſile court le riſque d'être entièrement défaite, malgré les efforts de Rodomont & des deux fils de Marſile, Ferragus & le brave Iſolier : Agramant vient au ſecours de Marſile à la tête de ſon armée & conduiſant le jeune Roger avec lui : ce Prince rétablit le combat qui devient plus furieux que jamais ; Roland & Roger ſe trouvent aux priſes enſemble ; Atlant qui veille toujours ſur les jours de ſon Elève, trompe Roland par un preſtige, qui fait voir à ce Paladin Charles en danger de perdre la

vie, & Renaud le corps traverſé d'une lance, qui lui demande du ſecours ; Roland trompé par l'illuſion des fantômes qu'Atlant préſente à ſes yeux, abandonne ſon combat avec Roger pour aller au ſecours de ſon oncle ; ces fantômes l'éloignent du champ de bataille, & diſparoiſſent tout-à-coup. Roland ſe trouve alors ſur le bord d'une fontaine large & profonde ; il voit briller au fond de ſes eaux un palais couvert d'or & de diamans ; ce Paladin ayant éprouvé les enchantemens de Morgane & de Dragontine, ne doute point que Charles ne ſoit retenu dans ce palais ; ſon grand cœur & le le deſir de mériter Angélique, le

détermine à se jetter tout-armé dans la fontaine.

Pendant ce temps, Roger étonné d'avoir vu Roland quitter le combat, ne peut croire que ce soit un manque de courage qui l'éloigne; il se jette sur les Chrétiens, il en fait un massacre horrible: Olivier dans la mêlée, lui porte en passant un coup terrible sur son casque qui l'étourdit; Griffin, l'un des Mayençois, prend ce temps pour le désarçonner d'un coup de lance; Roger se relève, poursuit Griffin pour s'en venger, & quoiqu'à pied, il est prêt à joindre ce traître qui n'ose lui faire face, & qui crie à Renaud de le secourir: ce Paladin a la générosité de sauver la vie au lâche Mayençois en

ſe mettant entre deux, & voyant Roger à pied, il a de plus celle de deſcendre de Bayard pour le combattre; mais des flots de combattans ſéparent bientôt ces deux Guerriers: Agramant continue de remporter l'avantage ſur l'armée de Charles, dont les deux aîles ſont ébranlées; mais avant de parler de la fin de cette bataille mémorable, le Berni s'interrompt dans ſon recit pour parler de Mandricard.

Ce Prince, dit le Berni, s'étoit porté d'abord contre les Etats du Cathay pour venger la mort d'Agrican ſon père; mais Galafron l'ayant appaiſé, Mandricard entend dire que la Fée Andronique conſerve dans un palais enflammé les

armes d'Hector, & part auſſitôt pour en faire la conquête.

Mandricard ſurmonte tous les obſtacles; il s'empare des armes d'Hector, il déſenchante Gradaſſe, les deux frères Griffon le Blanc, & Aquilant le Noir; Andronique, en le couvrant elle même des armes d'Hector, lui dit que depuis qu'Enée s'en ſervit contre Turnus, cette épée eſt paſſée dans les mains de pluſieurs Héros célèbres, & qu'étant tombée entre celles du brave Almont, Roland a fait la conquête de cette épée, nommée Durandal, en le faiſant tomber ſous ſes coups: Mandricard jure alors de ne point porter d'épée, juſqu'à ce qu'il ait conquis Durandal ſur Roland; heureuſement que

Gradaſſe, qui prétend également conquérir cette épée, ne l'entend pas alors, étant encore enchanté.

Mandricard ſort du château d'Andronique avec Gradaſſe & les deux fils du Marquis Olivier; ils ſe ſéparent enſuite ſur les bords de la mer Caſpienne; Gradaſſe & Mandricard retournent dans leurs Etats; Aquilant & Griffon veulent aller à Conſtantinople pour y voir Léon de Grèce, fils de l'Empereur d'Orient, & leur ami. Les deux frères ſont arrêtés près d'une tour par l'aventure la plus étrange.

Griffon le Blanc avant de tomber ſous la puiſſance d'Andronique, avoit encore éprouvé des perfidies déteſtables de la part d'Origile, qu'il avoit toujours la foibleſſe d'ai-

mer : cette fille s'étant prise d'amour pour un homme auſſi lâche, auſſi méchant qu'elle, étoit diſparue avec lui ; le foible Griffon la regrettoit ſans ceſſe, & ſe propoſoit de la chercher dans toute la terre, lorſque ſon frère & lui furent arrêtés près de cette tour par un énorme Géant, nommé Orrile, qu'ils furent obligés de combattre. Ce Géant tenoit en leſſe un monſtrueux crocodile qui voulut ſe jetter ſur Aquilant, mais ce brave Paladin lui perça le cœur avec ſa lance, tandis que Griffon, d'un coup d'épée, faiſoit tomber le bras droit d'Orrile. Quel fut l'étonnement des deux frères, lorſqu'ils virent ce monſtre ramaſſer ſon bras de l'autre main, le remettre à ſa

place, & combattre de ce même bras avec plus de force qu'auparavant. Quelques momens après, Griffon fit voler d'un revers l'énorme tête d'Orrile, mais ce Colosse la ramassant promptement, la replaça sur ses épaules, & recommença le combat : les deux frères ne pouvant revenir de leur surprise, & craignant de succomber à la fin sous les coups pesans de sa massue, se concertèrent ensemble, & lui portant à la fois un coup terrible sur les deux bras, ils les lui firent tomber, les ramassèrent, & courant sur le bord de la mer qui n'étoit pas éloignée, ils les jettèrent de toute leur force dans l'onde : Orrile étant accouru de même, se jetta dans

les flots, & quelques momens après ils le virent revenir ſur l'eau, la fendre de ſes deux bras qu'il avoit repris, & courir s'emparer de ſa maſſue, pour renouveller le combat. Les deux frères reſtoient interdits de ce nouveau prodige, lorſqu'ils virent arriver le long du rivage un Chevalier à pied qui conduiſoit, avec une forte chaîne, un Géant tout auſſi grand & fort qu'Orrile, & qui portoit un gros paquet de filets ſur ſon dos.

C'eſt dans cette poſition, que le Poëme du Berni laiſſe les deux frères pour retourner à Roger dont le combat avoit ceſſé, par l'affluence des troupes des différens partis qui les avoient ſéparés ; tous les deux à pied s'étoient jettés ſur leurs

ennemis, & Renaud faiſoit un maſſacre affreux des Sarraſins, tandis que Roger perçoit juſqu'aux derniers rangs des Chrétiens, & les faiſoit tomber ſous les coups de Baliſarde : ce jeune Héros les pouſſa vers une chauſſée ſur laquelle ils ſe jettèrent en foule, pour ſe dérober à ſes coups; ce fut dans ce même moment, qu'il apperçut l'Archevêque Turpin qu'il avoit précédemment jetté hors des arçons, & qui s'étoit élancé ſur Frontin lorſque Roger avoit été renverſé par le lâche Griffin. Le bon Turpin eut autant d'envie d'éviter Roger, que ce Guerrier en avoit de lui reprendre ſon cheval; & quoiqu'à pied, il le pourſuivit ſur la chauſſée par laquelle

Turpin croyoit pouvoir s'échapper de lui.

La quantité de fuyards embarraſſant cet étroit chemin, le pauvre Archevêque fut ſi violemment pouſſé que malgré la force & l'adreſſe de Frontin, l'un & l'autre furent culbutés dans l'étang ; Frontin fut bientôt débarraſſé de ſon Cavalier, & s'élança ſur la digue aſſez près de Roger pour que ſon maître pût le ſaiſir par la bride. Dans ce moment il apperçut Turpin qui, vieux & peſant, étoit prêt à ſe noyer.

Roger court au ſecours du bon Archevêque, le ſaiſit par les bras, le relève ſur la digue ; & touché de l'air noble & vénerable qui brille ſur ſon front ombragé de

cheveux blancs : » Mon père, lui dit-il, acceptez mon cheval, & retournez librement près de votre Empereur. « Turpin, attendri, regarde fixement Roger : » O mon fils, lui dit-il, puiſſe le Ciel être ta récompenſe, & t'éclairer un jour dans notre ſainte Religion ! Va, lui dit-il encore, une ſi belle âme doit être à lui. Suis la brillante deſtinée qu'il te prépare ; & ſois la ſouche d'une des plus illuſtres races de l'univers. « A ces mots, que Turpin prononce d'un ton prophétique, Roger voit briller une flamme céleſte dans ſes yeux ; il reçoit avec reſpect & tendreſſe la bénédiction & l'embraſſement du noble vieillard, qui démonte un Cavalier Sarraſin, ſaute

ſur ſon cheval, & dit à Roger qu'il ne l'oubliera jamais.

Roger étant remonté ſur Frontin, dédaigne de répandre le ſang des fuyards ; il rentre dans la plaine; & comme il paſſe ſur une petite élévation, il voit deux Chevaliers de la plus haute apparence qui combattent l'un contre l'autre avec le plus vif acharnement. Roger reconnoît ſans peine le Roi d'Alger ; mais il ignore quel eſt ſon ennemi : l'air noble, l'adreſſe & le courage de ce Chevalier l'intéreſſent en ſa faveur ; il ſouffre même de le voir aux priſes avec Rodomont, ſçachant combien ce dernier eſt redoutable; & cherchant à terminer le combat, il s'approche d'eux : » Seigneurs

Chevaliers, leur dit-il, ſi l'un de vous eſt Chrétien, je vous avertis que l'armée de Charles eſt en déroute; que l'un de vous ſoit aſſez généreux pour laiſſer éloigner celui qui ne pourroit manquer d'être pris par les eſcadrons qui ſe raſſemblent dans cette plaine. — Ah, Dieu, s'écria Bradamante, tous les Paladins François ſont-ils morts! Puiſque Charles eſt réduit à ſe retirer, Sire Chevalier, permettez-moi d'aller mourir près de mon Empereur. — Non, lui répondit brutalement Rodomont, je te reconnois pour m'avoir abattu dans la mêlée, & tu ne pourras te vanter d'avoir eu cet avantage ſur moi. — Souviens-toi, répondit Bradamante, que tu m'as fait le même

affront en Italie, nous n'avons rien à nous reprocher; laiſſe-moi donc voler où mon honneur m'appelle. — Oh, puiſque je te tiens, dit le Roi Sarraſin en levant ſon épée, il faut que je me venge. — Arrête, Rodomont, s'écria Roger outré de ſa férocité, ou je te déclare qne c'eſt contre moi que tu vas combattre. Allez, brave Chevalier, dit-il à celui de Charles, je me charge d'arrêter votre ennemi. «

Le Chevalier s'éloigne, & Rodomont grinçant des dents, & criant: » Jeune homme, je vais t'apprendre à te mêler des affaires des autres, « l'attaque avec fureur. Roger, ſans s'étonner, tire Baliſarde, pare le coup du Roi d'Al-

ger, en porte un ſur ſon caſque, & le fait tomber les bras ouverts ſur l'encolure de ſon cheval, ne pouvant plus porter ſon épée, & Roger baiſſant la pointe de la ſienne, attend généreuſement qu'il ait repris ſes eſprits. Bradamante, (car c'étoit elle que Roger venoit de ſéparer de Rodomont,) Bradamante voit cette action, & ne pouvant réſiſter au deſir de connoître un ſi noble Chevalier, elle revient ſur ſes pas: » Pardonnez-moi, lui dit-elle, d'avoir ſuivi le premier mouvement qui me portoit au ſecours de Charles, & laiſſez-moi terminer ce combat avec cet orgueilleux Chevalier. « Rodomont en ce moment reprend ſes eſprits, & voit Roger tran-

quille : » Tu m'as vaincu par ta courtoiſie, comme par tes armes, lui dit-il ; ſoyons amis, je ne te diſpute plus la victoire. « A ces mots, il vole vers une troupe de Chrétiens qu'il voit raſſemblés, & porte la mort & l'épouvante dans leurs rangs.

Dès que Rodomont ſe fut éloigné, Bradamante ſaiſit ce moment pour demander à Roger quel eſt ſon nom, déſirant reconnoître toute ſa vie ce qu'il a fait pour elle : Roger s'écarte avec elle du champ de bataille, & lui raconte quels ſont les évènemens dont ſa naiſſance a été précédée, & lui dit qu'il deſcend d'Hector ; pendant ce récit qui ne peut être que long, Roger voulant parler avec

plus de liberté, lève la viſière de ſon caſque, & Bradamante ne peut voir ſans en être émue, que c'eſt le plus jeune & le plus beau des Chevaliers qui vient de mettre Rodomont hors de combat pour l'amour d'elle; Roger lui demande à ſon tour de quels parens il a reçu le jour; Bradamante alors délace auſſi ſon caſque; ſes beaux cheveux blonds tombent en boucles juſqu'à ſa ceinture; il voit une fille d'une beauté céleſte, & c'eſt de ſa belle bouche qu'il apprend qu'elle eſt de l'illuſtre ſang de Clermont & ſœur de Renaud de Montauban; la voix douce qui ſort des lèvres de roſes de Bradamante, retentit dans le cœur de Roger; ce cœur devient ſenſible pour la première

fois, & ce moment décide du reſte de ſa vie.

Ròger interdit n'étoit pas encore revenu de ce premier trouble, lorſque cinq Rois Africains arrivent près d'eux à la pourſuite de quelques fuyards. Martaſin, qui marche le premier, voit Bradamante ayant encore la tête nue; & malgré les cris de Roger, il a la férocité de lui porter un coup qu'elle ne peut parer qu'à moitié; ce coup lui fait une aſſez large bleſſure à la tête, peu profonde à la vérité, mais dont il coule beaucoup de ſang. Qui pourroit exprimer la fureur de Roger en voyant cet acte horrible; il fond ſur Martaſin qui l'évite par la fuite: les quatre autres Rois veulent ar-

rêter Roger, en lui criant que Martaſin eſt le favori d'Agramant; mais il les culbute les uns ſur les autres, les étourdit en les frappant du plat de Baliſarde, & voyant qu'ils lui portent des coups dangereux, & qu'ils appellent des Cavaliers Maures à leur ſecours, il ne les ménage plus; il en étend deux ſur la pouſſière, & pendant ce temps, Bradamante ayant rattaché ſon caſque dont le ſang coule en abondance, elle court à Martaſin qui l'a bleſſée, elle lui fait voler la tête, revient au ſecours de Roger, & combat avec lui, mais pluſieurs eſcadrons accourent, ſéparent les combattans; Bradamante & Roger ſe perdent dans la mêlée, cherchent en vain

à

à ſe rejoindre, & l'une & l'autre paſſent la nuit dans cette vaine recherche.

La fraîcheur de la nuit rendit la bleſſure de Bradamante ſi douloureuſe, & le ſang qu'elle avoit perdu l'avoit tellement affoiblie, qu'elle fut très-heureuſe, à la pointe du jour, de trouver un Hermitage, où deſcendant de cheval, elle reçut d'utiles & prompts ſecours du ſaint Habitant de ce lieu ; mais ſes beaux cheveux collés par ſon ſang étant entrés dans ſa plaie, l'Hermite fut obligé de les couper aſſez courts pour les rendre ſemblables à ceux que portoient les Chevaliers.

Roger paſſa la plus cruelle nuit : déſeſpéré d'avoir vu bleſſer

Bradamante, & de l'avoir perdue, inquiet du ſort de la beauté qu'il ſent être ſouveraine de ſon ame, il paſſe la nuit à la chercher vainement; il continua des recherches encore plus exactes, dès que le Soleil eut paru ſur l'horiſon, & ſe portant aſſez loin de l'armée d'Agramant, il fut rencontré par deux Chevaliers qui le ſaluèrent; mais Roger abſorbé dans les profondes rêveries que cauſe toujours un amour naiſſant, ne s'en apperçut pas, & ne ſembla pas même les avoir remarqués: ces deux Guerriers étoient Gradaſſe & Mandricard qui voyageoient enſemble, depuis que Mandricard avoit délivré cet Empereur Chinois; ils ne purent s'empêcher de ſe dire

l'un à l'autre, que ce Chevalier devoit avoir été nourri dans quelque caverne ſauvage, puiſqu'il répondoit ſi mal à leur politeſſe: Roger les entendit, il avoit tort, & né trop grand pour ne pas l'avouer, il fit des excuſes aux deux Chevaliers, & leur dit qu'un amour très malheureux l'occupoit tout entier: tous les deux frappés de ſa candeur, & du grand air qu'il avoit ſous les armes, reçurent non-ſeulement ſes excuſes, mais ayant appris la cauſe de ces recherches, ils s'offrirent à les partager avec lui.

Quelques momens après Mandricard voyant une aigle déployée ſur le bouclier de Roger, tel que celle que Vulcain avoit gravée ſur

celui d'Hector qu'il avoit conquis, & qu'il portoit à ſon bras, il ne put s'empêcher de lui demander de quel droit il portoit une pareille deviſe : » Je la tiens de mes pères, lui répondit Roger, mais je voudrois ſavoir moi-même ſi votre naiſſance & votre renommée peuvent faire honneur à cette deviſe qui fut celle du grand Hector. — Je la tiens, répondit Mandricard, d'une aventure que j'ai miſe à fin & qui me met bien en droit de la porter. En tout cas, ajouta-t-il, nous verrons quand vous le voudrez, lequel de nous deux peut s'en parer avec le plus de gloire. «

Roger accepta cette eſpèce de défi ; mais s'appercevant que Mandricard n'avoit point d'épée, il en

parut étonné : » Comment soutiendrez-vous donc, lui dit-il, l'honneur d'un pareil bouclier, sans une arme si nécessaire pour le défendre ? — N'en soyez point en peine, lui répondit Mandricard ; la première branche d'un de ces ormes me suffira pour le conserver, & pour briser ou conquérir le vôtre. Au reste, je veux bien vous dire que lorsque je me suis emparé des armes du fils de Priam, l'épée y manquoit ; c'est cette célèbre Durandal que porte le Comte Roland auquel je veux l'enlever par la force des armes, & j'ai juré de n'en avoir pas d'autre jusqu'à ce que j'en aie fait la conquête. «

Gradasse ne put entendre ce propos sans impatience : » Sachez,

dit-il à Mandricard, que ma prétention à cette épée eſt plus ancienne que la vôtre ; que je n'ai quitté mes Etats que pour enlever Durandal au Comte d'Angers, & qu'il faut me vaincre pour aſpirer à la poſſéder. «

Jamais homme ne fut auſſi prompt que Mandricard à ſe faire ſans ceſſe de nouvelles querelles : » Je ne demande pas mieux, lui dit-il, que de commencer par vous la diſputer. « A ces mots, s'élançant à l'orme voiſin, il arracha d'une force incroyable l'une de ſes plus groſſes branches, & s'en fit une maſſue. Gradaſſe, trop généreux pour ne pas rendre le combat égal, ſe ſaiſit d'une branche pareille ; & les deux fiers Empe-

reurs de Séricane & de Tartarie commencèrent entre eux une eſpèce de combat qui retentiſſoit ſur leurs armes comme le mouton ſur la tête du pilotis qu'il enfonce.

Roger fit de vains efforts pour les ſéparer ; Mandricard étoit né trop violent pour céder, & Gradaſſe étoit trop fier pour interrompre un combat ſans avoir humilié ſon ennemi par quelque avantage marqué ; Brandimart & Fleur-de-Lys arrivèrent en ce moment : Fleur-de-Lys, retenue à Metz par une maladie, n'avoit pu marcher juſqu'à Trèves avec Roland ; & le fidèle Brandimart ne l'avoit pas abandonnée. Dans ce moment l'un & l'autre revenoient de Trèves, n'ayant plus trouvé

Charles dans cette ville, d'où ce Prince étoit parti pour aller au ſecours de Montauban. Brandimart s'étoit empreſſé de venir le rejoindre ; & ces deux parfaits époux s'étoient arrêtés la veille chez l'Hermite où Bradamante avoit reçu les premiers ſecours après ſa bleſſure. Cette Guerrière venoit de partir de l'hermitage lorſqu'ils s'y arrêtèrent : le ſaint Hermite, effrayé par une viſion, s'étoit défié de lui-même ; & quoique accablé par les ans & par la pénitence, il n'avoit pas voulu s'expoſer au péril de garder dans ſa cellule la charmante Bradamante, & l'avoit ſuppliée d'aller achever de ſe guérir de ſa bleſſure dans la ville voiſine. L'Hermite avoit ra-

conté cette vision à Brandimart : » J'ai vu passer sur ma tête, lui dit-il, un vaisseau conduit par une troupe de Démons qui conduisoient dans les enfers les ames des Sarrasins péris dans la bataille. J'ai entendu celui qui paroissoit être le Capitaine du vaisseau, se vanter que l'Empire Chrétien seroit bientôt détruit ; que Roland étoit tombé dans ses piéges, & qu'il étoit enchanté dans la fontaine des Naïades. Je compte, disoit-il, y faire tomber tour-à-tour ceux qui défendent encore Charles ; & je prétends traiter de même jusqu'à ce vieux Hermite qui prie là bas pour lui : je me fais un jeu de le faire tomber dans mes filets en envoyant dans sa retraite une jeune

fille assez jolie pour le séduire. L'Hermite, après avoir engagé Bradamante à quitter sa retraite, s'étoit mis en prières, & les grâces qu'il avoit méritées du ciel par la sainte terreur qu'il avoit eue de l'offenser, avoient attiré sur lui de nouvelles grâces, & l'avoient éclairé sur les moyens de tirer Roland de cet enchantement; il en avoit instruit Brandimart & Fleur-de-Lys, & tous les deux cherchoient le ruisseau qui conduisoit à la source de la fontaine des Naïades, lorsqu'ils firent la rencontre des deux Empereurs qui combattoient ensemble, & de Roger qui vouloit les séparer.

Roger ayant dit à Brandimart quelle étoit la légère cause de ce

combat, Brandimart se mit à rire; & poussant son cheval entre les combattans, il parvint à suspendre leurs coups. » En vérité, leur dit-il, je trouve qu'il est bien déraisonnable que sans avoir aucune ancienne querelle, vous en veniez aux mains pour une épée qui n'est pas en votre pouvoir, & qu'il faut commencer par enlever à Roland. Vous êtes bien heureux que j'arrive à temps pour vous donner des nouvelles de ce Paladin, & pour interrompre un combat qui ne peut vous être d'aucune utilité; mais puisque vous êtes déterminés tous deux à faire la conquête de Durandal, suivez-moi jusqu'à la fontaine des Naïades où Roland est retenu par leurs enchantemens;

je ſai les moyens de l'en retirer, & l'un de vous alors pourra diſputer cette fameuſe épée à ſon poſſeſſeur.«

Gradaſſe & Mandricard, également frappés du bon conſeil qu'ils recevoient, ſe rendirent à l'inſtant, & dirent aux deux amans qu'ils étoient prêts à les ſuivre; Roger n'eût garde de les abandonner; la haute eſtime qu'il avoit pour le Comte d'Angers le portoit à prendre part à ce que l'on alloit tenter pour ſa délivrance; Fleur-de-Lys ſe mit à leur tête pour les conduire, & ne fut pas long-tems à trouver un ruiſſeau dont ils ſuivirent le cours en le remontant.

Juſqu'alors ce ruiſſeau coulant en des lieux ſauvages & couverts

d'arbres épais, ne leur indiquoit point ce qu'ils cherchoient; mais à la fin ils virent que la forêt s'éclairciſſoit & des ſons mélodieux qu'ils entendirent accélèrent leur marche vers une grande clairière où le ſpectacle le plus agréable fixa leurs regards; douze Nymphes, telles qu'on peint Hébé, danſoient en rond ſur le bord d'une belle fontaine, & dans leurs pas différens, elles formoient ou des berceaux ou des chaînes avec des guirlandes qu'elles entrelaçoient en cadence; le ſourire de l'enfance étoit ſur leurs lèvres, le coloris de la jeuneſſe brilloit ſur leurs joues, la volupté de Vénus étoit dans leurs yeux, & toutes leurs différentes attitudes étoient celles

des Grâces : elles prirent un air timide en voyant arriver les quatre Chevaliers, & cet air n'en étoit que plus séducteur ; feignant ensuite de se rassurer, elles s'en approchèrent avec un air riant, elles leur jettèrent des fleurs, & leur présentèrent une des extrémités de leurs guirlandes ; les Chevaliers & jusqu'à Brandimart même, quoiqu'il fût prévenu, ne purent s'empêcher de partager leurs jeux & de chercher à saisir les guirlandes qu'elles avoient l'air de vouloir retirer après les avoir présentées ; Fleur-de-Lys voulut vainement arrêter son cher Brandimart, il n'étoit déjà plus temps, il avoit saisi la guirlande d'une des Nymphes, ainsi que ses compagnons ;

un charme irréſiſtible les entraînoit.

Fleur-de-Lys en ſoupirant, les voit ſe mêler à la danſe des Nymphes; bientôt ils forment trois tours enſemble, & d'un commun accord ils ſautent tous dans la fontaine, plongent, & diſparoiſſent à ſes yeux. Fleur-de-Lys gémit dans le premier moment de voir que ce charme trompeur a plus de puiſſance encore que celui de l'amour; mais ſe ſouvenant bien des leçons qu'elle a reçues de l'Hermite, elle court dans une prairie voiſine, elle y cueille les plantes & les fleurs qu'elle ſait être propres à vaincre le pouvoir des guirlandes des Naïades; elle en forme ſix dont elle en met une autour de ſa tête, elle

paſſe les cinq autres dans ſon bras & ſans balancer un moment elle s'approche de la fontaine & s'y précipite.

A peine Fleur-de-Lys, ſoutenue par ſon fidèle amour, fut-elle éblouie, en traverſant la profondeur de ces eaux; elle ſe trouva dans une prairie délicieuſe, ſemée de petits boſquets d'une forme différente, mais dont l'intérieur étoit également impénétrable à l'œil; elle ne retrouva plus cette danſe en rond des bords de la fontaine: tous ceux qui l'avoient formée, étoient alors diſperſés; Fleur-de-Lys vit bien que ſa ſeule reſſource étoit de parcourir les différens boſquets, & ce fut en frémiſſant, qu'elle y chercha ſon cher Bran-

dimart ; cette tendre amante ſortit en rougiſſant du premier boſquet dans lequel elle pénétra ; elle fut plus heureuſe dans ſa recherche, en entrant dans le ſecond ; mais que ſon cœur paya cher le bonheur de trouver Brandimart ! il étoit ſeul avec une de ſes Nayades, & n'avoit pu la voir entrer ; mais malgré le cri perçant que fit cette Nymphe en diſparoiſſant, elle eut le courage de jetter l'une de ſes guirlandes ſur le col de Brandimart qui reprit ſa raiſon, reconnut Fleur-de-Lys, & qui n'oſant lever ſes yeux ſur elle, colla ſes lèvres ſur ſes pieds, & les baigna de larmes.

Quoique l'amour nous permette rarement d'être juſtes, Fleur-de-

Lys le fut en ce moment si douloureux pour elle ; elle eut la générosité d'excuser, de consoler elle-même l'époux qu'elle adoroit ; mais ne voulant plus s'exposer à parcourir les autres bosquets, elle lui remit les quatre autres guirlandes & lui laissa le soin de désenchanter Roland & les trois autres Chevaliers : Brandimart y vola, & bientôt elle vit paroître dans la prairie Roland qui tenoit son ami serré dans ses bras, Roger qui les yeux baissés prononçoit en soupirant le nom de Bradamante, & Mandricard & Gradasse qui regardoient de tous côtés & sembloient chercher & regretter les Naïades qu'ils avoient perdues : à l'instant même, un coup de tonnerre,

accompagné d'un éclair qui les éblouit, fit disparoître la prairie & les bosquets à leurs yeux, & tous les six se retrouvèrent avec leurs chevaux à côté d'eux, dans la même plaine où deux jours auparavant Roger & Bradamante avoient combattu les cinq Rois Africains.

Ils étoient tous encore dans la surprise de cette aventure, lorsqu'un Nain qui venoit à toute bride, les aborda : » Chevaliers, leur dit-il, si vous êtes fidèles observateurs des loix de la Chevalerie, suivez-moi, venez protéger l'innocence, & vous opposer à la plus cruelle injustice. « Le bon Roland qui se souvenoit d'avoir été plusieurs fois trompé par des Nains & par des aventures de cette

eſpèce, demanda quelques explications à ce Nain, & balançoit beaucoup à le ſuivre, lorſque le jeune Roger, emporté par ſon courage, s'écria : » Guide-moi ſeulement, je te ſuivrai ſur terre, ſur mer & juſques dans les airs, ſi tu peux me prêter des ailes. « Roland fut un peu honteux qu'un jeune Chevalier eût paru montrer plus d'audace que lui : » Marche donc, dit-il au Nain, & fût-ce aux enfers, ne crains pas que je te quitte. « Gradaſſe & Mandricard en dirent autant, & le Nain prenant le chemin de la forêt ſe mit à marcher à grand pas devant eux.

Gradaſſe qui ſe trouvoit alors le plus près de Roland, lui dit: » Comte, vous devez faire les

honneurs de votre pays : laiſſez-moi donc celui de tenter le premier l'aventure qui nous eſt deſtinée. — J'ignore qui vous êtes, lui répondit Roland ; mais une telle demande ne peut partir que d'un cœur noble & généreux. Je vous l'accorde, & ne ferai que vous y ſeconder, ſi vous avez beſoin de mon ſecours. — J'eſpère bien m'en paſſer, lui répondit Gradaſſe, ſur-tout ſi vous me prêtez votre épée : au reſte, ajouta-t-il, je ne fais que précéder de peu de temps celui de vous redemander Durandal qui m'appartient, Charles me l'ayant promiſe pendant qu'il étoit en ma puiſſance. « On imaginera ſans peine tout ce que dut ſentir l'impatient

Roland en écoutant un pareil propos. Prens garde, Gradaſſe, dit-il, car je te reconnois à ta préſomption comme à ce que tu viens de me dire ; prens garde qu'au lieu d'armer ton bras de Durandal, ton corps ne lui ſerve bientôt de fourreau. La voilà, dit-il en la tirant ; eſſaie, ſi tu l'oſes, à l'arracher des mains de Roland. « A ces mots le fier Gradaſſe tire ſon cimeterre, & les deux Guerriers ſont prêts à ſe charger ; mais Mandricard ſe jette entre deux : » Ne penſe pas, dit-il avec fureur à Gradaſſe, entreprendre un pareil combat en ma préſence. Ne t'ai-je donc pas dit que Durandal manque aux armes d'Hector que j'ai conquiſes, &

que juſqu'à ce que je l'aie arrachée à Roland, j'ai juré de ne me ſervir que d'une maſſue dont tu dois déjà connoître la peſanteur ? — La tête vous tourne-t-elle à tous, interrompit Roland ? Parbleu, ſi vous êtes fols, voici ce qu'il faut pour vous corriger, dit-il en faiſant briller Durandal. Eh ! venez tous les deux enſemble, ſi vous voulez, j'en ferai plutôt quitte de la correction que je vous dois. « Fleur-de-Lys qui vit bien qu'elle ne pouvoit empêcher quelque grand combat, voulut du moins prévenir une eſpèce de bataille où Brandimart eût expoſé ſes jours pour Roland : » Écoutez-moi, leur dit-elle ; puiſque l'épée de Roland eſt l'unique cauſe de

vos démêlés, tirez au ſort lequel de vous deux combattra ce Paladin, & ſi celui des armes le favoriſe contre Roland, l'autre pourra lui diſputer Durandal après ſa victoire. Les deux Empereurs Sarraſins ſe rendirent à ce conſeil; ils tirèrent au ſort qui tomba ſur Mandricard, & Roland le voyant armé d'une maſſue, arracha la maîtreſſe branche d'un chêne dont il s'en fit une.

Ces deux Guerriers d'une force incroyable firent frémir les ſpectateurs & retentir la forêt, par les horribles coups qu'ils ſe portèrent: tous les deux s'étant levés ſur leurs étriers, & voulant ſe frapper en même temps, la maſſue de Mandricard fut briſée en l'air par celle de

de Roland qui tombant à plomb sur le casque du Tartare, le fit pencher privé de tous ses sens sur l'encolure de son cheval. Quoique Mandricard eût la tête couverte du casque d'Hector, un second coup l'eût privé de la vie; mais le généreux Roland se recula deux pas, appuya sa massue sur son étrier, & ce fut en cette attitude, qu'il attendit que Mandricard eut reprit ses esprits; ce Prince, en ouvrant les yeux & se relevant sur son cheval, apperçut Roland qui le regardoit d'un air tranquille, & qui ne tiroit aucun avantage de sa position: » Tu m'as vaincu, Roland, s'écria-t-il, & par la force de ton bras & par ta générosité: ah, faut-il que tu sois le meurtrier

Le Berni loue ſa prudence, & je ſens bien que je dois la louer avec lui.

Bradamante, après avoir paſſé près d'un mois ſans être en état de porter un caſque, partit enfin, & marcha pour paſſer la rivière du Tarn au-deſſus de Montauban, & aller joindre l'Empereur ſon oncle à Paris. Elle ſuivit long-tems le cours de cette rivière qui couloit le long d'une forêt; la fatigue d'une première journée de marche avoit épuiſé ſes forces, & le ſoleil brûlant, qui pénétroit au-travers d'une haute & claire futaie, l'obligea de chercher l'ombre plus épaiſſe d'un taillis, pour y trouver la fraîcheur & quelques heures de repos. A peine ſa tête repoſa-t-elle

doucement ſur le gazon, qu'elle tomba dans un profond ſommeil, & l'arrivée de la Princeſſe d'Eſpagne Fleur-d'Epine, que la chaſſe conduiſit en ce lieu, ne la réveilla pas.

Marſile s'étant emparé de Montauban, en avoit fait une place de magaſin pour ſervir de communication avec l'Eſpagne, & la Princeſſe ſa fille étoit venue l'y joindre.

Depuis la défaite & la retraite de l'armée Françoiſe ſur Paris, cette jeune Princeſſe pouvoit ſatisfaire en liberté ſon goût pour la chaſſe dans la belle & vaſte forêt arroſée par le Tarn. Fleur-d'Epine étonnée de trouver un Chevalier endormi dans ce lieu, s'approcha

doucement pour le voir de plus près : » O ſaint Prophète, s'écria-t-elle après l'avoir regardé quelque tems, les houris que tu promets à tes enfans ne peuvent avoir autant de charmes que cette divine créature ! Ah ! que ne deſtines-tu pour les fidèles Muſulmanes des époux céleſtes auſſi charmans que ce Chevalier !

La ſuite de la Princeſſe ſe trouvoit alors aſſez écartée pour qu'elle osât deſcendre de ſon palefroi, s'approcher encore plus près du Chevalier dont la reſpiration imprima ſur ſes lèvres une douce chaleur qui pénétra juſques dans ſon ame ; entraînée par ſa paſſion naiſſante, elle ne put s'empêcher d'approcher ſes lèvres de roſes de

celles qu'elle voyoit entr'ouvertes, & ce premier baiſer eût peut-être été ſuivi de mille autres, ſi le bruit des cors qu'elle entendit ne l'euſſent forcée à ſe retirer à quelque diſtance de Bradamante que ce même bruit réveilla. La Guerrière fut très-étonnée de voir Fleur-d'Epine & ſa ſuite ſi près d'elle, & la Princeſſe d'Eſpagne fut frappée d'un nouveau trait, lorſqu'elle admira l'air noble du Chevalier, & lorſque ſes beaux yeux ſe levèrent ſur les ſiens, au moment où, fléchiſſant un genou devant elle, ce Chevalier lui rendoit les reſpects qu'il reconnut devoir à ſon rang.

A l'inſtant où Bradamante ſe relevoit, elle s'apperçut que ſon

cheval épouvanté par le bruit des cors, caſſoit ſa bride & s'échappoit dans la forêt, elle courut promptement pour le rattraper, mais cet animal s'enfonça dans l'épaiſſeur du bois & diſparut à ſes yeux : le premier mouvement de Fleur-d'Epine avoit été de ſuivre le beau Chevalier ; elle le joignit au moment où déſeſpérant de retrouver ſon cheval, il montroit une vive douleur de cette perte : » Sire Chevalier, lui dit-elle, je ſuis fâchée que l'on ait troublé votre repos, & que le premier moment où nous nous voyons ſoit déſagréable pour vous ; mais, ajouta-t-elle en le regardant avec des yeux bien tendres & bien expreſſifs, ſeroit-il donc impoſſible à la Prin-

teſſe d'Eſpagne de réparer tous les torts qu'elle vous a faits? & ſi vous ne ſentez nulle peine à vous trouver près d'elle, craignez-vous de manquer de chevaux, mon pays fourniſſant les plus beaux qui ſoient en Europe? — Belle Princeſſe, lui répondit Bradamante, je vous avoue que la perte de mon cheval me fait une peine mortelle, dans un moment où l'honneur me force à me rendre près de mon Souverain. — Ce petit malheur, lui dit Fleur-d'Epine, eſt bien facile à réparer: eſſayez, en ſuivant la chaſſe avec moi, le cheval que je vais ordonner qu'on vous amène & s'il vous convient, je vous prie de l'accepter de ma main. « A ces mots, elle parle tout bas à l'un

de ſes Ecuyers, & l'inſtant d'après cet homme revint tenant par la bride un cheval Andalous, preſque auſſi beau que Bayard, & léger comme Rabican : Fleur-d'Epine prit la bride des mains de ſon Ecuyer, & voulut la préſenter elle-même au beau Chevalier.

Quoique Bradamante eût bien peu d'expérience, les yeux de la jeune Eſpagnole devinrent ſi brillans, & ſon action fut ſi vive, en ſe ſaiſiſſant de cette bride pour la lui donner, qu'elle ne put s'empêcher de ſoupçonner que Fleur-d'Epine, trompée par les apparences, étoit émue par un ſentiment plus vif que celui qu'inſpire la ſimple généroſité : elle reçut cette bride avec la grâce qui paroit ſon

maintien & ſa beauté : elle ſauta légèrement ſur le bel Andalous ; qui fier d'une charge ſi belle, leva bien des courbettes en s'approchant de Fleur-d'Epine : rien ne fut perdu pour elle, la légèreté, l'air noble du Chevalier, ſon adreſſe à manier ce bel animal, furent de nouveaux traits qui la pénétrèrent. La Princeſſe ordonna de fouler une nouvelle enceinte ; & bientôt un vieux cerf, dont la tête bien ouverte portoit juſques ſur ſa croupe, fut donné aux chiens qui le lancèrent à grand bruit : Fleur-d'Epine ayant Bradamante à ſon côté, ſe mit à la queue des chiens montée ſur une jument Arabe qui devançoit les vents par ſa courſe. Le cerf, après s'être laiſſé

battre quelque temps dans les taillis, débucha dans une petite plaine, & déployant toute la viteſſe de ſes jambes légères, il laiſſa les les chiens & les piqueurs aſſez loin derrière, & diſparut à leurs yeux en traverſant cette bruyère, mais il fut ſuivi de bien plus près par Bradamante : un ſeul mot que Fleur-d'Epine avoit dit en faiſant ſemblant d'animer ſa jument, avoit fait partir l'Andalous comme un trait ; il avoit emporté la Guerrière qui faiſoit de vains efforts pour le retenir, & qui dépaſſant le cerf, entra plutôt que lui ſous une belle futaie qu'il traverſa ſans rallentir ſa courſe. Bradamante commençoit à s'effrayer, voyant que ce fougueux animal étoit prêt à l'em-

porter entre des buiſſons épais, lorſque Fleur-d'Epine qui ne l'avoit point quittée d'un pas, l'arrêta d'un ſeul mot. Bradamante occupée ſeulement du péril qu'elle avoit couru, craignit de l'eſſuyer encore, & ſe jetta légèrement à terre pour voir ſi la bride étoit bien attachée: elle fut aſſez ſurpriſe de voir Fleur-d'Epine ſi près d'elle, qui deſcendit en riant, & qui lui dit: » Je me ſai bien mauvais gré de ne vous avoir pas dit que cet excellent cheval que j'ai dreſſé pour moi s'emporte quelquefois; cependant je m'en ſers ſouvent, un ſeul mot m'en rend la maîtreſſe, & dès que je lui dis » Arrête, beau cheval, « il obéit à ma voix; mais, (lui dit-elle avec

des yeux plus vifs que jamais,) la chaſſe eſt loin encore, & le cerf s'eſt trop fort longé pour n'avoir pas mis les chiens en défaut; nous ſommes échauffés d'une courſe ſi longue & ſi rapide, aſſeyons-nous un moment ſur l'herbe en attendant que le bruit des cors nous appelle.«

Malgré toute l'innocence & la candeur qui régnoient dans le *cœur* de Bradamante, ce dernier trait l'éclaira ſur les ſentimens & les projets de Fleur-d'Epine; elle ne douta plus que la jeune Eſpagnole prompte à s'enflammer, ne l'eût écartée volontairement de la chaſſe; elle en rit intérieurement, & cependant elle ſe trouva bien embarraſſée; elle ne l'eût point été

de ſoutenir l'honneur des jeunes Paladins François, les armes à la main; mais voyant bien que ſes cheveux, coupés par l'Hermite, avoient trompé la Princeſſe, elle ôta promptement ſon caſque, eſpérant que la délicateſſe de ſes traits détruiroit l'illuſion de la ſenſible Fleur-d'Epine; elle n'y gagna rien; une courſe ſi rapide, ſon embarras, faiſoient briller de ſi vives couleurs ſur ſon teint, que Fleur-d'Epine les prit pour être celles du deſir, & ſerra bien tendrement ſa main. Tout concourut dans ce moment à troubler tellement la bonne & charmante Bradamante, que je crois que les Lecteurs auront pitié de l'embarras où le Berni la laiſſe, en terminant

bruſquement ſon Poëme ; mais nous les prions de croire que l'Arioſte fut trop juſte & trop galant pour ne pas tirer Bradamante avec honneur de cette aventure, & pour n'avoir pas amené les événemens au point d'empêcher la charmante Fleur-d'Epine d'être la dupe de l'Amour, & de ne pas recevoir de ce Dieu le prix & le tribut qu'il devoit à ſes charmes.

FIN.

Obcté
14.12.84

841936